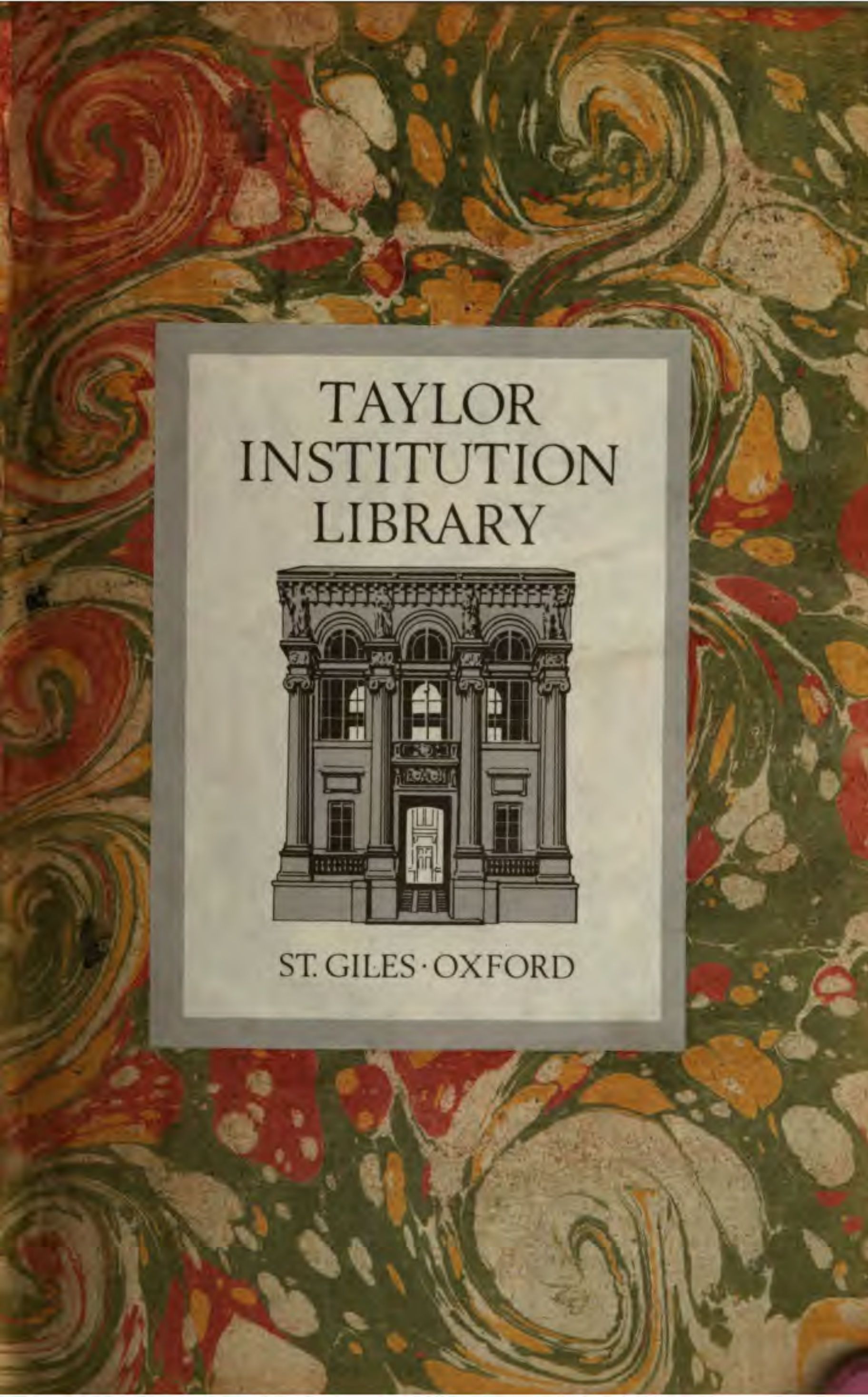
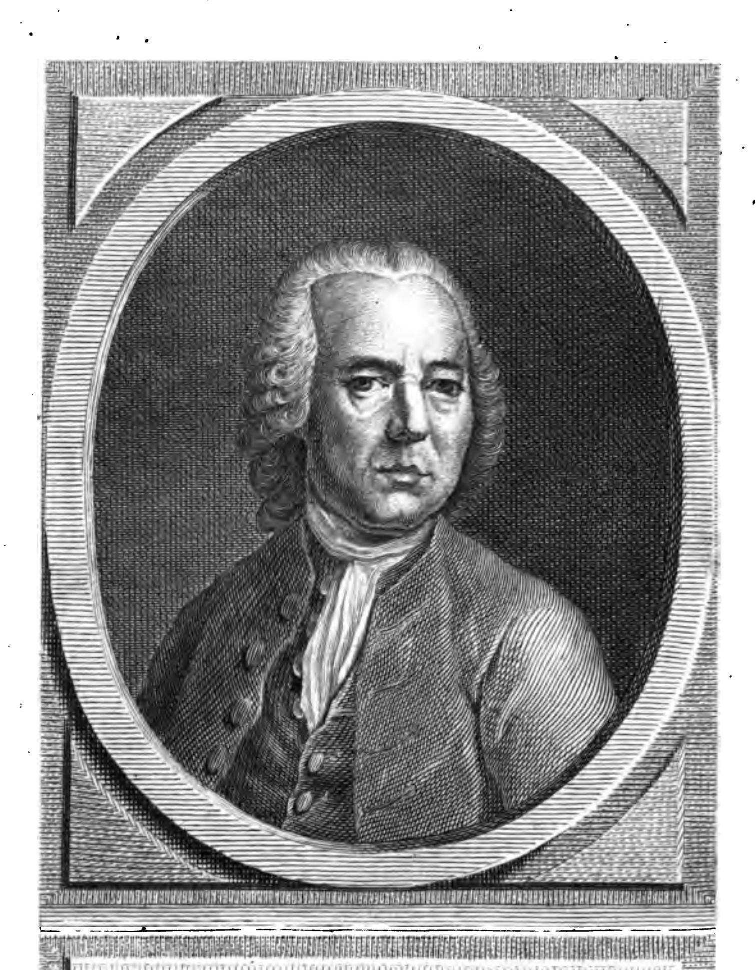



DESAINS · NOTAIRE A S.T QUENTIN ·
N.o


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



VALENTIN. JAMERAI. DUVAL.

Directeur de la Bibliotheque & du Cabinet Imperial des Médailles à Vienne

né en 1695. mort en 1775.

C V Bock

OEUVRES
DE
VALENTIN JAMERAI
DUVAL,
PRÉCÉDÉES DES MÉMOIRES SUR SA VIE.

AVEC FIGURES.

TOME I.



A S. PÉTERSBOURG,

& se vend

A STRASBOURG chez J. G TREUTTEL, Libraire.

MDCCLXXXIV.



À SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME,

Un Editeur se passionne ordinairement pour l'ouvrage qu'il publie... Je ne sais si je suis dans

le cas de ce reproche, mais il m'a paru que celui-ci pouvoit être présenté à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *comme l'hommage respectueux de la reconnoissance de son auteur. Il n'a cessé pendant sa vie d'admirer vos vertus & applaudissoit en philosophe éclairé à toutes les merveilles de votre glorieux regne.*

La correspondance qui fait la principale partie de cette collection en fournit la preuve. VOTRE MAJESTÉ *ne dédaigna pas de l'honorer de son suffrage & d'accorder au Sr. Duval de fréquentes marques de sa haute bienveuillance.*

A ce titre j'ose, MADAME, *en réclamer la continuation en faveur de la présente édition de ses Oeuvres. Rien ne pourra leur donner un plus grand prix aux yeux du public que de les voir paroître sous le nom auguste de* VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *&*

la plus flatteuse récompense que je puisse attendre de mes soins c'est de pouvoir porter aux pieds de VOTRE MAJESTÉ les sentimens du très-profond respect avec lequel je suis

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

Le plus humble, le plus soumis
& le plus fidele serviteur
KOCH.

PRÉFACE.

J'AI d'abord éprouvé quelque répugnance à me charger de l'édition des Oeuvres de M. Duval; mais notre intime liaiſon pendant les dernieres années de ſa vie et quelques autres circonſtances me reprochoient de laiſſer dans l'oubli les traits épars de génie d'un homme, qui quoique peu connu pendant ſa vie, me paroiſſoit mériter de l'être de la poſtérité. Mes lecteurs en jugeront.

Je n'oſe me flatter d'avoir rempli mes obligations; je conviens même que j'ai grand beſoin d'indulgence et ſur-tout dans le court détail de la vie de l'auteur qui ſe trouve à la tête du premier volume de ſes ouvrages. Cependant quelque inférieure que ſoit ma plume au mérite de mon ſujet, je ſuis dans la confiance que ce récit tout dépourvu qu'il paroiſſe d'agrémens étrangers, intéreſſera et de ſa nature et par la vérité qui y regne. C'eſt donc de bon cœur que je fais le ſacrifice de mon amour propre pour donner à mon ami une

derniere marque de mon véritable attachement. M. Duval étoit en correſpondance (*a*) avec Melle Anaſtaſie Socoloff, alors femme de chambre de l'Impératrice de Ruſſie, dont il avoit fait la connoiſſance à Vienne. M. le Prince de Gallitzin Ambaſſadeur de cette cour à celle de l'Empereur avoit bien voulu lui faciliter les moyens de l'entretenir.

M. Duval ſe contenta d'abord d'en témoigner ſa reconnoiſſance à ce Seigneur en lui rendant des viſites de bienſéance. Le bon accueil du Prince, et les marques d'eſtime et de bonté qu'il en éprouva, le rendirent enſuite plus aſſidu et l'engagerent à paroître à la table de ce Miniſtre, complaiſance, qu'il n'avoit que pour très-peu de gens et encore moins pour ceux d'un rang auſſi élevé. Ce fut dans une de ces occaſions que je le vis pour la premiere fois en 1767.

Son air vif et piquant, une converſation auſſi inſtructive qu'enjouée, jointe à des manieres ſimples,

(*a*) Cette correſpondance a duré treize années de ſuite entre M. Duval et Melle Anaſtaſie, mariée aujourd'hui avec M. de Ribas Chevalier de Malthe et Colonel au ſervice de Ruſſie.

fixerent d'abord mon attention. Je ſentis enſuite la plus grande envie de lier avec lui une connoiſſance particuliere. Je l'abordai dans ce deſſein au ſortir de la table pour lui marquer toute ma ſatisfaction de me trouver dans la compagnie d'un homme de ſa *célébrité*. Ce mot que je prononçai de la meilleure foi du monde, penſa me brouiller avec lui. „ La belle célébrité que la mienne! „ me répondit-il bruſquement, „ jai fait bien des folies dans „ ma vie, et rien qui vaille; trouvez-moi là de „ l'étoffe pour faire un homme célebre? „ Eh bien! Monſieur, repris-je d'un ton un peu ferme, vous prendrez ma franchiſe en mauvaiſe part ſi vous le voulez, mais vous ne m'empêcherez pas d'admirer en vous l'éleve de la nature qui au milieu d'une grande cour a ſu conſerver l'ancienne ſimplicité de ſes mœurs.

„ C'eſt, me dit-il, que les forêts où j'ai vécu „ jusqu'à ma vingt-deuxieme année, m'ont rendu „ ſauvage ; que j'en ſuis devenu incapable de „ flêchir ſous l'empire des formes et de la mode; „ et qu'ayant remarqué de bonne heure, en entrant „ dans le monde et en vivant dans les cours, que „ ſous le vernis de la politeſſe, les hommes ſe

„ ſupplantent ſouvent l'un l'autre, je n'ai jamais „ voulu me mouler d'après des dehors auſſi trom- „ peurs, mais conſerver mon propre pli à moi. „

Quand je lui repliquai que, ſans une trempe d'eſprit forte et vigoureuſe, le torrent de l'exemple l'auroit entraîné comme un autre, il me répondit, „ qu'il ne s'en faiſoit point accroire, mais qu'en „ ſuivant conſtamment ſon ſiſtême d'indépendance, „ il vivoit heureux, et content dans la retraite „ paiſible que ſes auguſtes maîtres lui avoient „ ménagée. „

Après ce début notre converſation s'engagea de plus en plus, et en nous quittant Duval me dit obligeamment de venir le voir. Je fus enchanté d'une propoſition ſi conforme à mes vues; je ne négligeai donc aucune occaſion de cultiver de mon mieux un homme, dans le commerce duquel j'étois ſûr de pouvoir m'éclairer et devenir meilleur.

Il y eut bientôt entre nous une eſpece de ſympathie, et ſi je ne craignois de montrer de la préſomption, je dirois que le vieillard devint l'ami du jeune homme. (*a*) Indépendamment des viſites

(*a*) Duval avoit 73 ans et j'en avois 25.

fréquentes que je lui rendois, il venoit réguliérement deux fois la ſemaine paſſer la matinée chez moi. C'eſt dans ces fréquens entretiens que Duval me permit de lire pour ainſi dire dans le fond de ſon ame, et de l'interroger ſur ſes principes ainſi que ſur toutes les particularités de ſa vie. J'appris donc à le connoître intimément et à l'apprécier peut-être mieux que la plupart de ſes contemporains qui, avec beaucoup plus de pénétration que moi, n'ont jamais été à portée de le voir auſſi librement et encore moins de jouir du précieux avantage de la familiarité de ſes entretiens.

Le zele obligeant et la promptitude de M. Verot (*a*) à me ſeconder, m'auroient mis depuis long-temps dans le cas de remplir mes engagemens, ſi mes diſtractions preſque continuelles et mon peu de loiſir ne m'en euſſent empêché. Il m'a encore fallu beaucoup de temps pour l'arrangement de mon porte-feuille.

Duval dans ſon commerce épiſtolaire qui forme la plus conſidérable partie de ſes ouvrages, aimoit

(*a*) M. Verot a ſuccédé à M. Duval dans ſa qualité de garde du cabinet impérial des médailles. Il a été ſon légataire univerſel, et l'héritier d'une grande partie de ſes connoiſſances et de ſes vertus.

à s'épancher dans le ſein de l'amitié. Il s'expliquoit alors ſur bien des ſujets avec une liberté peu conforme, à certains égards, aux ménagements qu'on doit garder dès qu'on veut ſe montrer au grand jour. J'ai dû par conſéquent faire une reviſion exacte de mon texte et en retrancher tous les paſſages qui auroient pu compromettre de façon ou d'autre cette eſpece de diſcrétion.

Un autre genre d'omiſſions que j'ai cru devoir me permettre dans ſa correſpondance avec Melle Socoloff concerne les fréquentes répétitions qui s'y étoient gliſſées, par un défaut de mémoire très-excuſable dans un vieillard. Je n'ai pas cru devoir laiſſer ce défaut, quelque léger qu'il puiſſe paroître, au milieu d'une production auſſi brillante par les fineſſes et la naïveté de l'eſprit que par l'élévation des ſentimens et la juſteſſe des réflexions dont elle eſt remplie. J'eſpere que cette double réforme, qui juſtifie mes délais involontaires, ne ſera pas déſapprouvée. Je ne pouvois me refuſer à la premiere, et mon unique but dans la ſeconde a été de contribuer de tout mon pouvoir à la ſatisfaction de mes lecteurs.

On m'objectera peut-être, qu'en fuivant l'ordre chronologique, j'aurois dû commencer par les autres ouvrages de M. Duval; mais le vif intérêt que m'a caufé fa correfpondance avec Melle Socoloff, m'a en même temps fait naître le preffentiment que le public me fauroit gré de cette préférence.

J'ai placé à la tête du premier volume les quatre cahiers, où M. Duval donne lui-même différentes époques de fa vie, et auxquelles les mémoires dont je les ai accompagnés, ne fervent que de fupplément.

On trouvera à la fin du fecond volume une petite relation, en forme de lettre, d'un voyage du défunt, adreffée à Melle de Guttenberg, et plufieurs autres lettres à la même avec fes réponfes. Comme il en eft fait quelque mention dans la correfpondance précédente, je n'ai pas cru devoir les en détacher, et d'ailleurs elles offriront un échantillon du goût qui regne dans ce fecond commerce de lettres, qui fuivra immédiatement le premier et remplira probablement le troifieme volume en entier. A la fuite viendront d'autres lettres choifies, adreffées pour la plupart à des gens du premier

mérite, et très-intéreſſantes par le mêlange de philoſophie et de fines plaiſanteries dont elles ſe trouvent aſſaiſonnées.

Il me reſtera un *Traité ſur les Médailles*, où l'auteur enſeigne avec beaucoup de préciſion et de méthode les meilleures regles et les principes à ſuivre dans cette partie des connoiſſances humaines; *les Aventures de l'Etourderie*, petit Roman philoſophique, quelques autres pieces fugitives et enfin nombre de cahiers hiſtoriques dont ſe ſervoit M. Duval pour donner autrefois ſes leçons publiques à l'Académie de Lunéville, mais qui n'ayant point été compoſés pour voir le grand jour, ſeront ſupprimés de la préſente collection.

Je ne tarderai pas à donner cette ſuite, ſi les deux premiers volumes ſont accueillis de façon à me faire croire que le public en eſt content et qu'il me ſait quelque gré de mon empreſſement.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

SUR LA VIE

DE FEU MONSIEUR DUVAL.

Par M. F. A. de K * * *



L'hermitage de Ste Anne prés Luneville, rebâti par Duval en 1736.

MÉMOIRES
SUR LA VIE DE M. DUVAL.

VALENTIN JAMERAI DUVAL nâquit en 1695, dans le petit village d'Artonai en Champagne. Il perdit ſon pere à l'âge de dix ans; c'étoit un pauvre laboureur, qui laiſſa ſa femme ſans aucune reſſource, & chargée d'enfans dans un tems où la guerre & la famine déſoloient la France. Cette triſte mere, qui verſoit des larmes continuelles ſur ſa famille, affamée & couverte de haillons, ſe trouva plus d'une fois réduite à deſirer la mort de ſes propres enfans comme la plus grande faveur que le Ciel pût leur accorder.

Dans cet état extrême le jeune Duval s'accoûtuma dès sa plus tendre enfance à une vie dure & à la privation même des besoins de la premiere nécessité. La misere, loin d'éteindre en lui les heureuses dispositions, dans lesquelles il étoit né, servit au contraire à développer ce courage mâle qu'il conserva jusqu'au dernier moment de sa vie. A peine savoit-il lire, lorsqu'à l'âge de douze ans il entra au service d'un paysan du même village, qui le destina à garder des dindons. L'uniformité d'un pareil état répugnoit à sa vivacité naturelle ; mais il trouva moyen de l'égayer par ses espiégleries, qui le firent rechercher de tous les garçons du village : il présidoit à leurs jeux, en inventoit de nouveaux, & en s'amusant lui-même, il répandoit la joie & la bonne humeur dans toute cette jeunesse.

Son activité ne se bornoit pas à ces amusemens enfantins ; accoûtumé à dévancer le jour & à veiller, lorsque ses camarades étoient plongés dans le sommeil, son imagination vive s'étendoit sur différents objets. Ayant remarqué que les femmes du village passoient en hyver leurs soirées dans la maison du Prévôt, & sachant qu'en filant elles s'entretenoient souvent d'histoires de spectres, dont elles avoient presque toutes l'imagination remplie, lorsqu'elles sortoient pour retourner chez elles, il s'avisa de leur jouer un tour de sa façon. S'étant rendu, vers les onze heures du soir, sur le cimetiere, situé vis-à-vis la maison du Prévôt, il y choisit plusieurs têtes de morts des plus entieres, les rangea de file

ſur le mur en face de la maiſon; & ayant mis ſous chacune un lampion allumé, elles parurent bientôt comme toutes en feu. Enchanté de cette heureuſe réuſſite, & ne doutant pas de l'effet qu'elle devoit produire, il ſe cacha derriere la maiſon, en attendant le moment que les femmes en ſortiſſent pour retourner chez elles. Il ne tarda pas à jouir du malin plaiſir qu'il s'étoit promis; toutes ces fileuſes ſaiſies d'épouvante & conſternées à la vue d'un ſpectacle ſi hideux, jetterent les hauts cris; quelques-unes s'évanouirent, le reſte ſe ſauva dans le plus grand déſordre & plus mortes que vives.

Une nouvelle épreuve que fit quelque tems après le jeune Duval, eut quelque influence ſur ſon ſort. Il avoit ouï dire que la couleur rouge effarouchoit les dindons; pour s'en convaincre, il attacha un morceau de drap rouge au col d'un de ceux de ſon troupeau; l'animal commença par entrer en colere, ſe débattit pendant quelque tems, & prit enfin ſon vol qu'il continua juſqu'à ce qu'épuiſé de fatigue, il tomba mort ſur la place. Cette petite frédaine le fit chaſſer, & n'ayant pu trouver d'autre ſervice dans le village, ni voulu être à charge à ſa mere, il prit le parti de chercher fortune ailleurs.

C'eſt en 1709, au commencement du grand hyver, qu'il quitta ſon lieu natal, en s'acheminant du côté de la Lorraine; mais après quelques journées de marche, il fut ſaiſi par un froid exceſſif & même attaqué de la petite vérole. C'en étoit fait de lui ſans un pauvre berger des environs du village de

Monglat, qui l'ayant recueilli, le plaça dans l'étable de ſes brebis, ſans pouvoir lui donner d'autre lit qu'un tas de fumier; ni d'autre nourriture que de l'eau & du mauvais pain bis. On verra dans les propres cahiers du défunt, qui ſuivent ce récit, le tableau effrayant qu'il a tracé lui-même de l'état déplorable dans lequel il ſe trouvoit, & comment il en fut tiré, preſque à demi-mort, par la charité d'un curé du voiſinage. Les ſoins qu'il en reçut, ſecondant la force de ſon tempérament, il ne tarda pas à ſe rétablir, & quitta ſon bienfaiteur pour continuer ſa route juſqu'à Clézantaine, village ſitué ſur les confins de la Lorraine, où il ſe mit au ſervice d'un autre berger. Il y reſta deux ans; mais prenant du dégoût pour ce genre de vie, le hazard le conduiſit à l'hermitage de la Rochette, près de Deneuvre, aux pieds des montagnes des Voges. L'hermite connu ſous le nom de frere Palemon l'y reçut, lui fit partager ſes travaux ruſtiques, & embraſſer ſa façon de vivre.

Le jeune Duval, âgé pour lors de ſeize ans, joignant à ſa forte conſtitution une imagination ardente, ſuivit bientôt de ſi près les traces de ſon modele, que non content de le ſeconder dans le travail, il voulut encore l'égaler dans ſa vie contemplative. La lecture de quelques livres aſcétiques enflamma ſi fort le ſaint zele de notre jeune ſolitaire, qu'il tenoit déjà de l'extaſe. Il faut l'entendre lui-même ſur ce chapitre, & comment il parvint à ralentir le vol fougueux de ſon imagination & à

ſe reconcilier avec le bon ſens. Quelques chimériques que fuſſent ſes premieres méditations, elles ne laiſſerent cependant pas d'accoûtumer ſon eſprit à l'application & au goût de la lecture. Son avidité pour les livres de toute eſpece, que le haſard pouvoit lui procurer, fut pour lui le prélude aſſuré de ſes progrès dans les ſciences.

Le ſéjour de Duval à la Rochette ne fut pas de longue durée; il ſe vit contraint de céder ſa place à un hermite, que ſes ſupérieurs envoyerent au frere Palemon, qui, pour le conſoler, lui donna une lettre de recommandation pour les hermites de Ste. Anne, à quelque diſtance de la Rochette & à une demi-lieue de Lunéville. Notre jeune réclus, forcé d'abandonner ſa retraite, ne put ſans étonnement traverſer Lunéville, qui étoit la premiere ville qu'il eût vu de ſa vie, & arriva en 1713 à l'Hermitage de Ste. Anne. Les quatre ſolitaires qui l'habitoient, le reçurent avec bonté & lui confierent la garde de ſix vaches, qui leur ſervoient à la culture d'une piece de douze arpens de terre, dont le produit ainſi que le laitage & les fruits de leur petit enclos, ſuffiſoient à leur nourriture & à la diſtribution de quelques charités.

L'arrivée de Duval dans cette maiſon fut la premiere époque de ſa deſtinée. Il ſemble, que le doigt de la Providence le guida dans cette retraite pour le mener à la fortune, & pour être un jour le bienfaiteur de ceux qui l'y traiterent avec autant d'humanité que de compaſſion pour ſon état.

d'abandon. Il chercha de ſon côté à s'en rendre digne, par ſon exactitude à remplir ſes devoirs, ſans cependant ſe relâcher ſur ſon ardeur pour l'étude. On verra avec ſurpriſe dans la ſuite des cahiers du défunt la perſévérance infatigable, avec laquelle il ſut vaincre les obſtacles, que ſon ignorance & le défaut abſolu de ſecours oppoſoient à ſon application, & comment par l'heureuſe impulſion ſeule de ſon génie, il parvint à ſe frayer la route difficile des connoiſſances humaines & des ſciences mêmes les plus abſtraites. J'y renvoie donc mon lecteur; mais je crois devoir rapporter ici quelques anecdotes, que je tiens de ſa propre bouche, & qui m'ont paru de nature à ne pas devoir être ſupprimées.

Un jour que ſelon ſa coûtume il dénichoit des oiſeaux & tendoit des pieges au gibier, pour ſe procurer les moyens d'acheter des livres & des cartes géographiques, il apperçut ſur un arbre de la forêt un gros chat ſauvage, dont les yeux étincelans & la riche fourture exciterent vivement ſa convoitiſe. Réſolu de s'en emparer à quelque prix que ce fût, il grimpa ſur l'arbre, & voyant que l'animal ſe retiroit à l'extrêmité des branches pour l'éviter, Duval s'aviſa de couper un bâton ſur l'arbre dans le deſſein de l'en aſſommer. Il lui porta en effet un grand coup ſur la tête; mais le chat l'esquiva, & s'étant jetté à terre ſe ſauva à toutes jambes. Notre chaſſeur, déſeſpéré de manquer ſa proie, fait le même ſaut, le pourſuit & le ſerre de ſi près, que l'animal ſur le point d'être pris ſe

réfugie dans un arbre creux. Duval redoublant d'ardeur, ſe couche par terre, & manœuvre ſi bien de ſon bâton au bas de l'ouverture, que le chat ſe ſentant vivement preſſé, s'élánce enfin hors de ſa retraite pour prendre de nouveau la fuite, & ſe jette préciſément entre les bras de ſon ennemi. Celui-ci fit alors les derniers efforts pour étouffer cette bête, qui devenue furieuſe & ſe trouvant encore la tête libre, s'accrocha aux cheveux de Duval, en lui appliquant pluſieurs morſures, l'une plus meurtriere que l'autre. Duval ne lâcha point priſe & malgré la douleur qu'il reſſentoit, il tira le chat ſi fortement par les jambes, qu'il l'arracha de deſſus ſa tête, qui en reſta toute écorchée, & l'écraſa enſuite contre un arbre. Tout fier de ſa victoire, il ſuſpend le chat à ſon bâton, & s'en retourne chez lui. Ses maîtres le voyant tout en ſang en furent effrayés; mais il leur dit avec la plus grande indifférence: „ Mes peres ce n'eſt rien; lavez-moi „ la tête avec du vin chaud, j'en guérirai; & en leur montrant ſon chat — Voyez ma récompenſe. „ Rien ne ſauroit, ce me ſemble, mieux dépeindre le caractere déterminé du jeune ſolitaire que ſa conduite dans cette petite aventure.

La conſtance de ſon zele pour la chaſſe, & le prix qu'il retiroit de ſon gibier, l'avoit déjà mis en état de raſſembler une petite collection de livres, lorſqu'un événement imprévu lui fournit l'occaſion de l'augmenter de pluſieurs ouvrages conſidérables. Se promenant un jour d'automne dans la forêt, &

faiſant voltiger devant lui les feuilles mortes, il apperçoit quelque choſe de luiſant. Il y porte la main & voit que c'étoit un cachet d'or, à triple face, très-bien travaillé. Il va le dimanche ſuivant à Lunéville, pour prier le curé de le publier au prône, afin que celui qui l'avoit perdu, s'adreſſât à lui pour ſe le faire rendre. Quelques ſemaines après, un homme à cheval frappe à la porte de l'hermitage & demande à parler au garçon de St. Anne. Duval paroît: " Tu as trouvé un cachet, lui dit cet inconnu, „ — Oui, Monſieur — Eh bien, tu n'as qu'à me le „ rendre, il m'appartient. — A la bonne heure; „ mais avant que de m'en rapporter à ce que vous „ me dites, je vous prie de blaſonner votre cachet. „ —Tu te moques de moi, jeune homme; le blaſon „ aſſurément n'eſt pas de ton reſſort? (*a*) Hé bien, „ ſoit; mais je vous déclare qu'à moins que vous „ ne blaſonniez votre cachet, vous ne l'aurez pas. Ce cavalier, (*b*) ſurpris du ton ferme & décidé de Duval, lui fit pluſieurs queſtions ſur différents objets & le trouvant également inſtruit, il finit par blaſonner ſon cachet & lui donna deux louis de récompenſe. Cherchant à lier avec ce jeune garçon une connoiſſance plus particuliere, il lui fit promettre de venir, tous les jours de fête, déjeûner

(*a*) Duval, parmi tant d'autres lectures qu'il avoit déjà faites, étoit auſſi tombé par haſard ſur les Elémens du blaſon par le Pere Méneſtrier.

(*b*) C'étoit M. Forſter, Anglois d'un grand mérite, qui ſe trouvoit alors à Lunéville.

avec lui à Lunéville. Duval tint parole, & reçut à chaque viſite un écu de ſix livres.

La genéroſité de M. Forſter ſe ſoutint pendant tout le tems de ſon ſéjour en Lorraine; il y ajouta encore ſes avis & bons conſeils ſur le choix des livres & des cartes. L'application de Duval, ſecondée par un pareil guide devoit être ſuivie de progrès aſſurés: Auſſi acquit-il diverſes connoiſſances. Le nombre de ſes livres s'étoit ſucceſſivement accru à quatre cents volumes; mais ſa garde-robe reſtoit la même. Un habit de groſſe toile pour l'été, un autre d'une laine groſſiere pour l'hyver avec des ſabots, en faiſoit l'aſſemblage. Ses viſites fréquentes à Lunéville, l'opulence & le luxe qu'il y voyoit regner, & la grande aiſance dont il commençoit à jouir, ne l'engagerent pas à quitter ſa premiere ſimplicité; il ſe ſeroit regardé comme coupable de larcin, s'il avoit employé une obole de ce qu'on lui donnoit, ou de ce qu'il gagnoit, à d'autre uſage qu'à ſatisfaire ſa paſſion pour l'étude & les livres. Econome à l'excès pour tous ſes beſoins phyſiques, & prodigue pour tout ce qui pouvoit contribuer à ſon inſtruction & à étendre ſes lumieres, ſes privations ne lui coûtoient rien. A meſure cependant que ſon eſprit prenoit l'eſſor, & que la ſphere de ſes idées devenoit plus vaſte, il commença à réfléchir ſur ſon état d'abjection: il ſe ſentit déplacé & atteint d'un ardent deſir de changer de ſituation. Depuis cet inſtant une ſecrette inquiétude le pourſuivit

dans ſa retraite, l'accompagna dans la forêt & ne ceſſa de le diſtraire au milieu de ſes études.

Etant un jour au pied d'un arbre, enfoncé dans ces réflexions & entouré de cartes géographiques ſur leſquelles il promenoit ſes regards, il ſe vit tout-à-coup abordé par un homme de bonne mine, qui lui demanda, avec un air de ſurpriſe, ce qu'il faiſoit-là? " J'étudie la géographie. — Eſt-ce que vous „ y entendez quelque choſe? — Mais vraiment „ oui, je ne m'occupe que de choſes que j'entends. „ — Et où en êtes-vous? — Je cherchois la route la „ plus directe pour Quebec. — A quel but? „ — Pour y aller moi-même, & pour continuer „ mes études à l'Univerſité de cette ville.(*)—Qu'avez- „ vous beſoin d'aller pour cela au bout du monde; „ il y a des Univerſités à portée de vous, qui „ valent bien celle de Quebec, & ſi cela vous faiſoit „ plaiſir, je pourrois vous en indiquer une." Un inſtant après il fut entouré d'un grand cortege, qui étoit celui des jeunes Princes de Lorraine, Léopold-Clément & François, depuis Empereur, qui ſe trouvant à la chaſſe avec le Comte de Vidampiere & le Baron de Pfutſchner leurs gouverneurs, traverſoient par haſard cette partie de la forêt de Ste. Anne. Le Comte de Vidampiere, le même qui venoit de parler à Duval, s'étant un peu écarté du chemin, avoit fait la rencontre imprévue du jeune

(*) Il avoit lu dans un de ſes livres de géographie le bon pied de cette Univerſité, & cela lui fit concevoir le projet de s'y rendre.

payſan lettré, & tandis qu'il étoit occupé à converſer avec lui, toute cette petite cour, curieuſe de ſavoir à qui parloit le Comte de Vidampiere, étoit venue le joindre. Sur ce qu'ils en apprirent, on fit à Duval force queſtions, auxquelles il répondit avec autant de préciſion que de bon ſens, & ſans perdre contenance. M[rs] de Pfutſchner & de Vidampiere finirent par lui propoſer de continuer ſes études en forme au College des Jéſuites de Pont-à-Mouſſon. Duval ſentant toute l'importance de cette propoſition, demanda du tems pour y réfléchir & déclara, qu'il ne renonceroit jamais à ſa liberté & qu'il ne quitteroit pas même ſa retraite, ſans être aſſuré de conſerver ce précieux don de la nature. On diſſipa ſes inquiétudes ſur cet article, & le Baron de Pfutſchner lui promit de venir le trouver dans peu. Duval fit cette heureuſe rencontre le 13 Mai 1717, dans ſa vingt-deuxieme année, & il y en avoit quatre qu'il étoit auprès des hermites de S[te] Anne.

Le Baron tint parole, & revint quelques jours après pour dire à Duval, que le Duc Léopold de Lorraine lui accordoit ſa protection & lui fourniſſoit les moyens de pourſuivre & d'achever ſes études. Il l'invita enſuite à ſe rendre avec lui à la cour de Lunéville. Notre jeune ſolitaire chériſſoit trop ſa cellule; outre qu'il y avoit paſſé des jours heureux, il y avoit encore amaſſé des tréſors: il prit cependant ſon parti & la quittant la larme à l'œil, après avoir aſſuré ſes bienfaiteurs d'une reconnoiſſance éternelle, il partit avec le Baron de Pfutſchner dans

un caroſſe à ſix chevaux. A ſon arrivée à Lunéville, il fut préſenté au Duc, qui le reçut au milieu d'une cour nombreuſe, que cet événement ſingulier avoit contribué à y attirer. Il répondit à toutes les queſtions qui lui furent faites, ſans ſe trouver interdit ni même embarraſſé, quelque nouvelle que fut pour lui cette ſcene & malgré l'importance du rôle qu'il avoit à y jouer. Quelques dames lui ayant témoigné leur ſurpriſe ſur la beauté de ſes dents, il leur dit fort ingénument : „ Hé, mes dames! qu'y a-t-il de „ merveilleux à cela? c'eſt un avantage que j'ai de „ commun avec tous les chiens. „ Le Duc charmé de ſa naïveté & de ſa bonne mine, lui renouvella la promeſſe de ſa protection, & chargea le Baron de Pfutſchner de ſon établiſſement au College de Pont-à-Mouſſon. Il y eut ordre d'y tranſporter ſes effets & tous ſes livres, il fut habillé & on lui aſſigna une penſion annuelle.

Le goût décidé de Duval pour l'étude, animé par l'envie de répondre aux intentions de ſon illuſtre protecteur, lui fit dès ce moment redoubler de zele. Il s'attacha de préférence à l'hiſtoire, à la géographie, & aux antiquités, dans leſquelles il trouva le plus de reſſource chez ſes nouveaux guides.

La vie ſédentaire, à laquelle il ſe livra ſans réſerve, n'étant plus balancé comme ci-devant par des fréquens exercices du corps, ne tarda pas d'altérer ſa conſtitution. Ses eſprits animaux, échauffés par les veilles auſſi bien que par une application continuelle, jetterent du trouble dans ſon imagination, & ce

fut dans cet état que l'aspect fortuit d'une jeune beauté embrâsa dans son cœur un amour violent & subit. Fatigué par les combats réitérés que lui livroit la plus fougueuse des passions, il lut un jour dans St. Jérôme, (*) que la ciguë étoit un antidote assuré contre elle. Charmé de cette importante découverte, il se fait apporter sur le champ une bonne quantité de cette herbe & la mange en salade. Cette imprudence pensa lui coûter la vie; le venin ayant glacé son sang & desséché sa poitrine, lui occasionna une dangereuse maladie, dont il ressentit long-tems après les funestes effets. Quelque affoiblie que fut sa santé, ses études n'en souffrirent point; constamment attaché à ses livres, il ne les quittoit que pour respirer quelquefois le grand air dans les champs & les forêts. Ces promenades solitaires lui retraçoient l'image de sa vie pastorale, dont il affectionnoit si fort le souvenir, que jusqu'à sa fin elles furent son délassement favori.

Il continuoit aussi à trouver beaucoup de plaisir à prendre des oiseaux ainsi qu'à la pêche. Ayant un jour remarqué, qu'il y avoit des anguilles dans le ruisseau qui passoit au pied du couvent où il étoit, voici le moyen qu'il trouva pour en prendre. Il s'avisa de faire passer une perche à travers un carreau des fenêtres de sa chambre, qu'il posa en équilibre sur un pivot. À l'un des bouts de cette perche étoit

(*) Livre II. contre Jovinien : *Hierophantas quoque Atheniensium usque hodie cicutæ sorbitione castrari, & postquam in Pontificatum fuerint evecti, viros esse desinere.*

attachée une ficelle avec un hameçon, & l'autre communiquoit à une ſonnette pendue à côté de ſon lit, de maniere que ſi pendant la nuit quelque anguille venoit à mordre à l'hameçon, la perche en s'inclinant tiroit la ſonnette & le réveilloit. Ayant une fois ouï le bruit de cette ſonnette, il ſort promptement du lit, court à la fenêtre & tirant à lui le cordon, il eut de la peine à ſoulever le poids qui s'y trouvoit attaché. C'étoit une groſſe anguille, qui dans le moment qu'il voulut la ſaiſir, lui échappa des mains & ſe perdit dans ſon lit. Après l'avoir long-temps & inutilement cherchée, il entendit un grand vacarme dans la boulangerie, qui étoit au-deſſous de lui. L'anguille ayant trouvé une ouverture dans le plancher de Duval, étoit tombée dans la huche du boulanger, occupé à pétrir ſa pâte. Celui-ci épouvanté de voir tout-à-coup cette bète ſe vautrer devant lui en cent replis & la peur lui groſſiſſant les objets, crut voir le diable ſous cette énorme & hideuſe figure. Il ſe ſauva en jettant les hauts cris & répandant l'alarme dans tout le couvent. Les Révérends Peres accoururent au bruit de tous côtés; les uns reſſentent eux-mêmes des mouvements de frayeur, & les autres cherchent en vain la cauſe de cet événement ſi ſingulier. Il eut été pour eux une énigme inexplicable, ſi Duval n'étoit venu leur en donner le mot.

Il reſta deux ans dans cette maiſon, & ſon application fut ſuivie de ſi grand progrès, que le Duc pour l'en récompenſer & lui faciliter les moyens de

ſe

se former davantage, lui permit de faire un voyage à Paris à sa suite, vers la fin de 1718.

Que l'on se figure un jeune homme de vingt-quatre ans, qui joint à la vivacité de son caractere un esprit observateur, nourri par la lecture & accoutumé à réfléchir, & qui n'ayant jamais vu le monde, se trouve tout d'un coup au milieu de cette capitale. Rien n'approche de la surprise qu'il y éprouva: avide de tous les objets qui s'offroient à sa vue, il les considéroit presque avec l'étonnement d'un jeune sauvage, qui se trouve pour la premiere fois transporté dans un pays civilisé ; avec cette différence cependant, que le discernement de Duval le rendit bientôt capable d'en juger plus sainement & d'en faire son profit. Le récit naïf & piquant qu'il fait dans ses propres cahiers de sa premiere apparition à l'opéra d'Isis, ainsi que de son voyage à Versailles, ne peuvent manquer d'intéresser agréablement le lecteur. L'esprit rempli de nouvelles idées & orné de plusieurs connoissances, qu'il avoit puisées chez cette nation aussi polie que communicative, Duval continua son voyage par les Pays-bas & la Hollande, & revint à Lunéville à la fin de 1719.

Le Duc Léopold le nomma à son retour son Bibliothécaire & lui confia la charge de Professeur d'Histoire à l'Académie de Lunéville. Quoique logé & nourri à la Cour, il conservoit une entiere liberté. Le Duc même lui fit la grace de l'affranchir des devoirs de bienséance à son égard. Il se réserva seulement de le faire

appeller de tems en tems, & ſur-tout lorſque S. A. S. gardoit la chambre pour cauſe d'indiſpoſition.

Duval tenoit alors compagnie à ſon Maître, & en recevoit chaque fois une gratification en argent, pour le dédommager, comme le diſoit ce bon Prince, du ſacrifice que lui faiſoit un homme, accoûtumé à employer ſi ſtrictement ſon tems. Cette diſpenſe de faire ſa cour alloit ſi loin que, quoique logé a côté des appartements de la Princeſſe de Lorraine, qui épouſa dans la ſuite le Roi de Sardaigne, Duval n'avoit jamais mis le pied chez elle; c'eſt par la fenêtre qu'elle en fit la connoiſſance, & qu'elle recevoit les livres, qu'elle lui demandoit de tems en tems, & qu'elle les lui rendoit après les avoir lus. Si parfaitement dégagé de toutes diſtractions, & continuant ſes études avec la même ardeur, il ne tarda pas à ouvrir des leçons publiques d'Hiſtoire & d'Antiquités. Elles furent accompagnées des plus grands ſuccès & fréquentées par nombre d'Anglois que la cour de Lunéville, & la réputation de Duval y attiroient. Le célebre & immortel Milord Chatam étoit parmi ſes auditeurs, & Duval remarquant l'air diſtingué du jeune homme, joint à ſa voix mâle & ſonore, lui prédit, plus d'une fois, une partie de ſa deſtinée. Les grandes largeſſes de la plupart de ſes éleves & ſon économie habituelle, lui fournirent en peu de tems les moyens de faire éclater ſa reconnoiſſance envers ſes bienfaiteurs, les ſolitaires de Sainte Anne. Il forma le projet de rebâtir à neuf cet hermitage, berceau de ſa fortune, & d'y conſacrer toutes ſes

épargnes. Un joli bâtiment quarré, conſtruit en briques & couvert de tuiles; une chapelle, qui en formoit le corps de logis, le tout entouré d'un terrein ſpacieux qui contenoit de la vigne, quelques terres labourables, un jardin potager & un verger accompagné d'une pépiniere d'arbres fruitiers des meilleures eſpeces, furent le réſultat de cette généreuſe intention. Duval employa ſucceſſivement une ſomme de trente mille livres argent de France à cette œuvre méritoire, qui procura aux hermites une habitation commode & un revenu ſuffiſant pour vivre, ſans être à charge à perſonne. Ses principes de bienfaiſance & d'humanité l'engagerent encore à rendre leur inſtitut utile au public. Il chargea expreſſément les hermites de ſainte Anne, de fournir gratuitement & à trois lieues à la ronde, du produit de leur pépiniere, toutes les eſpeces d'arbres qui leur ſeroient demandées, & indiſtinctement à tous ceux qui en auroient beſoin. Ils étoient encore obligés de les aller planter eux-mêmes, toutes les fois qu'ils en ſeroient requis, ſans exiger aucune rétribution, ni même à manger, à moins qu'ils ne ſe trouvaſſent à une trop grande diſtance de l'hermitage pour pouvoir y revenir diner. L'utilité d'un tel établiſſement ne laiſſa pas de donner à ces pieux ſolitaires un nouveau relief dans tout le voiſinage. Non content d'avoir apporté l'aiſance dans cette petite communauté, il ne ceſſa jamais de veiller à la ferme & conſtante exécution des regles qu'il lui avoit preſcrites. Son ſéjour même de pluſieurs années en Italie & delà à Vienne n'y

apporta aucun changement, & je me rappelle d'avoir vu chez lui, peu de tems avant ſa mort, des lettres du frere Zozime, le plus ancien des hermites de Sainte Anne, qui, dans ſon ſtile ſimple & ruſtique, lui envoyoit ſes rapports & recevoit en échange les avis & conſeils du Philoſophe, & quelque fois auſſi de nouvelles marques de ſa généroſité. (*)

Duval partagé entre ſes travaux littéraires & l'inſpection de l'hermitage de Sainte Anne, avoit paſſé nombre d'années dans un contentement parfait, lorſqu'un accident des plus inattendus vint troubler ſon bonheur. Le Duc Léopold mourut en 1738, & ſon fils le Prince François échangea le Duché de Lorraine contre le Grand Duché de Toſcane. Le Roi Stanislas, nouveau poſſeſſeur de la Lorraine, fit à la vérité de vives inſtances à Duval, pour l'engager à garder ſa place de profeſſeur à l'Académie de Lunéville, mais ſon attachement pour ſes anciens maîtres ne lui permit point d'écouter cette propoſition : il paſſa à Florence, où il reſta à la tête de la Bibliotheque Ducale, qui y fut transférée. Malgré la beauté du climat d'Italie, la Lorraine, qu'il affectionnoit par tant de raiſons, ne ceſſa d'être l'objet de ſes regrets. Ce

(*) Cet acte de bienfaiſance de feu Mr. Duval a été conſacré par l'inſcription ſuivante ſur marbre, placé à l'hermitage de Sainte Anne: *D. O. M. ſub nom. B. Annae Virg. Deiparae Genitricis. Hanc aedem adjunctamque cellam a fundamentis inſtauravit* VALENTINUS DUVAL, *prius in hac eremo armentarius, poſt in aula Lothar. Bibliothecarius, & in Acad. Lunevil. hiſtor. & antiquit. Profeſſor Publ. grati devotique animi monimentum.* A. D. M. DCC. XXXVI.

qui en redoubla l'amertume, fut sa séparation du jeune Duc François, que son mariage avec l'héritiere de la maison d'Autriche fit passer à Vienne. Il s'y rendit pour la premiere fois faire sa cour à ce Prince en 1743, & après un séjour de neuf mois il retourna à Florence, où il employa son tems à l'étude, à la culture d'un petit jardin attenant à sa maison & à plusieurs voyages qu'il fit consécutivement à Rome & à Naples. C'est dans cette premiere capitale que la recherche & la contemplation des débris du vaste Empire, dont l'histoire lui étoit si familiere, réveillerent son ancienne ardeur pour les antiquités. La science numismatique, dont il avoit déjà donné des leçons en Lorraine, devint alors une de ses occupations favorites & lui fit naître l'envie de se former un cabinet de médailles antiques. Il étoit presque absorbé dans cette étude, lorsque l'Empereur François conçut le même dessein de se former un pareil cabinet de médailles anciennes & nouvelles, & d'y ajouter une collection des monnoies courantes dans toutes les parties du Globe. Il fit pour cet effet appeller Duval à Vienne en 1748, & lui en confia la direction.

Il ne balança pas à accepter une proposition si conforme à son goût & à son dévouement pour ce Prince, & qui en même tems pouvoit servir de distraction à la vive douleur, dont il se sentoit affecté, depuis la mort de M. Varinge, son ami & compagnon de fortune en Lorraine. Ce dernier, tiré par feu le Duc Léopold de l'attelier d'un serrurier, où on le trouva avec Euclide à la main, avoit fait des progrès

rapides dans les mathématiques, & avoit été également placé à l'Académie de Luneville. Ils furent transférés ensemble à Florence, lors de l'époque de la révolution, & y vécurent dans la plus grande intimité, jusqu'à ce que la mort les sépara l'un de l'autre. Duval pleura long-tems la perte de son ami, & non content de lui avoir fait dresser un monument, il composa encore sur cet événement un soliloque, qui paroîtra parmi les pieces fugitives sorties de sa plume.

A son arrivée à Vienne il fut logé au Palais, proche de l'Empereur, qui chargea le Baron de Pfutschner, son ancien ami, de lui donner la table, & rien ne fut oublié pour lui procurer ses petites aisances. Sans être tenu à la moindre sujétion, Duval se rendoit plusieurs fois par semaines chez ce Prince, pour y arranger & trier de concert les tablettes contenant la riche collection de médailles & monnoies, qui forment encore actuellement le cabinet du Palais Impérial à Vienne. Notre Philosophe étoit assis à une même table avec l'Empereur, malgré toutes ses représentations sur un pareil maintien, & leur travail étoit souvent entre-mêlé de conversations familieres. L'Impératrice Reine venoit quelquefois y prendre part, témoignant un plaisir particulier d'entendre raisonner Duval, dont la tournure d'esprit avoit à tant d'égards une teinte originale & qui lui étoit propre. Comme c'étoit pour l'ordinaire après diner qu'il se rendoit chez l'Empereur, un jour il le quitta brusquement sans attendre d'en être congédié. „ Où allez-vous ?

„ lui dit ce Prince. — Entendre chanter la Gabrieli,
„ Sire — Mais elle chante si mal — Je supplie Votre
„ Majesté de dire cela tout-bas -- Pourquoi ne le dirois-
„ je pas tout haut? — C'est qu'il importe à Votre Ma-
„ jesté d'être crue de tout le monde, & qu'en disant cela
„ elle ne le seroit de personne „. L'Abbé de Marcy, (*) qui avoit été présent à cette conversation, lui dit en sortant: „ savez-vous bien, que vous avez dit là une
„ grande vérité à l'Empereur? Tant mieux, répondit
„ il, qu'il en profite."

Ce caractere franc & véridique fut toujours sa qualité distinctive; elle ne le mettoit gueres au niveau des courtisans, mais il n'en fut que mieux noté dans l'esprit de ses Augustes Maîtres, qui, en toutes occasions, lui donnoient des marques de leur estime. La plus éclatante qu'il en reçut, fut d'être désigné en 1751 à la charge de Sous-Précepteur du jeune Archi-Duc Joseph, aujourd'hui Empereur. Duval n'accepta point une tâche si flatteuse pour son amour propre; il donna par écrit les motifs de son refus, & j'ai vu

(*) Alors Directeur du Cabinet Impérial de Mécanique, de Physique, & Instituteur des Archi-Ducs dans ces parties; & actuellement Chancelier de l'Université de Louvain. Il vivoit en amitié fort étroite avec Duval. C'est avec lui que ce dernier entreprit en 1766 un voyage en Styrie, Carinthie & dans le Tyrol, duquel il existe une courte relation très-joviale, qui sera imprimée à la suite de ses Oeuvres: M. l'Abbé Marcy fit frapper en 1755 une médaille à l'honneur de notre Philosophe, qui représente d'un côté son buste, gravé sur l'esquisse furtive d'un dessinateur, aposté près de la loge que Duval occupoit au théatre de la Cour; & de l'autre la maniere dont il fut trouvé dans la forêt de Sainte Anne.

chez lui la minute de cette piece. Il alléguoit d'abord un défaut d'organe occasionné par la perte de ses dents incisives, qu'il prétendoit lui donner une prononciation embarrassée & incompatible avec le devoir d'entretenir de bouche un tel Eleve. Il traçoit ensuite, avec autant d'éloquence que de discernement, les qualités requises dans un bon instituteur, & en déclarant qu'elles lui manquoient en grande partie, il finissoit par supplier qu'on le dispensât d'un tel emploi. Ces excuses mêmes & l'art qu'il avoit mis dans sa maniere de les présenter, auroient peut-être engagé les Augustes parens à insister, mais le souvenir de la parfaite indépendance qui lui avoit été promise, les porta à lui accorder la nouvelle grace qu'il leur demandoit. Il n'en conserva pas moins la bienveillance de Leurs Majestés & continua à en recevoir de nouveaux témoignages. Ils sont trop flatteurs pour lui, & caractérisent si parfaitement la bonté incomparable de ceux qui les lui prodiguoient qu'on me saura gré d'en rapporter quelques-uns.

Comme on connoissoit son goût pour les fruits, il en recevoit de tems en tems les plus choisis des jardins de la Cour. Un étranger ayant une lettre d'adresse pour lui, le cherchoit depuis long-tems dans les corridors du Palais & ayant enfin rencontré un inconnu, lui demanda, où logeoit M. Duval? Venez, lui répondit-il, je vais vous y conduire. Après plusieurs enfilades, l'inconnu ouvre une porte & crie à haute voix: Duval, je vous amene quelqu'un. Notre Philosophe, en se tournant, apperçoit l'Empereur & fut

saisi de respect & de confusion; l'étranger fut encore plus interdit, en voyant que Sa Majesté Impériale avoit été son conducteur.

Une autre fois, en tems de Carnaval, l'Impératrice Reine paria avec l'Empereur, qui se piquoit de deviner tous les masques, qu'elle se feroit donner le bras au bal par quelqu'un, qu'il ne reconnoîtroit jamais. Duval, qui de sa vie n'avoit paru à aucun bal, fut prié de passer chez les femmes de l'Impératrice. S'y étant rendu, il eut beau se défendre & prétexter sa gaucherie extrême & son ignorance des usages en pareil cas, il fallut céder, & après avoir été travesti en calender, il fut conduit chez l'Impératrice. Sa Majesté lui donna le bras & prenant un ton de gaieté pour l'encourager, elle lui dit entr'autres choses, chemin faisant: „ ah çà Dûval, j'espere au moins que „ vous danserez un menuet avec moi, ... Moi, Votre „ Majesté, je n'ai jamais appris dans mes forêts, qu'à „ faire des culbutes ". Cette réponse joviale fit rire l'Impératrice, & quelques moments après ils arriverent à la grande salle de redoute. L'Empereur, fort intrigué de son pari, y étoit déjà; il fit l'impossible pour le gagner, mais il ne put jamais reconnoître le masque, auquel il fut permis de disparoître deux heures après. Le déguisement de Duval & la contrainte où il fut, de se trouver dans une telle foule, l'avoit beaucoup échauffé: étant cependant sorti du bal sans manteau & sans pelisse, il en gagna un gros rhume; ce qui, comme il le disoit lui-même en plaisantant, le

préſerva du danger de s'énorgueillir de la diſtinction qu'il avoit reçue.

Il n'étoit pas moins chéri de toute la famille Impériale; mais s'en éloignant par modeſtie, il n'en connoiſſoit pas bien diſtinctement les nombreux individus. Les Archi-Ducheſſes ainées étant une fois paſſées devant lui, ſans qu'il parut les remarquer, le Roi des Romains, qui les ſuivoit de près, s'apperçut de cette diſtraction: il lui demanda; „ s'il connoiſſoit „ ces Dames? Non, Sire, répondit-il ingénument.— „ Ah! je n'en ſuis pas étonné, repliqua ce Prince, „ c'eſt que mes ſoeurs ne ſont pas des antiques".

Philoſophe dans toute la force du terme, Duval vivoit ainſi à côté du faſte & des grandeurs humaines avec une ſimplicité vraiment paſtorale, ne s'écartant jamais en rien de ſon premier plan, & ne ſe trouvant nulle part mieux, que dans le fond de ſa retraite. La perſonne de la cour qu'il voyoit le plus aſſidument, étoit Mademoiſelle de Guttenberg, premiere femme de chambre de l'Impératrice. Lui ayant connu une belle ame & trouvé un eſprit cultivé, avec une bonté de cœur toujours prête à compâtir au ſort de l'humanité ſouffrante; ce caractere parfaitement analogue au ſien, lui avoit inſpiré la plus grande confiance. Non-ſeulement il la voyoit réguliérement chez elle, mais dans les fréquentes abſences, qu'elle étoit obligée de faire à la ſuite de la Cour, il lui écrivoit très-aſſidument. Il ſe trouve parmi les papiers du défunt une grande partie de cette correſpondance, rédigée & miſe en ordre par lui-même, & il y a lieu de croire

que le Public la trouvera un jour avec plaiſir à la ſuite de ſes ouvrages. Le ſtile jovial & galant qui y regne, n'eut jamais été celui d'un homme preſque toujours iſolé & enfoncé dans des études ſérieuſes & abſtraites, ſi l'heureuſe trempe du génie de Duval ne lui eut fait franchir, à bien des égards, les routes ordinaires.

Sa ſanté ſe trouvant de nouveau altérée par l'aſſiduité de ſon application à l'étude, on lui conſeilla d'entreprendre un ſecond voyage, pour la rétablir. Il retourna en France & arriva pour la ſeconde fois à Paris en 1752; il y trouva nombre de perſonnes de mérite, qui s'empreſſerent à le prévenir, & à lui en rendre le ſéjour agréable. L'Abbé Lenglet du Fresnoy, M. du Freſne d'Aubigny, l'Abbé Barthélémi, M. de Boze, M. Duclos, Mad. de Grafigny furent dans ſa ſociété ceux qu'il cultiva le plus. Malgré les diſtractions que lui donnoit ſon nouveau genre de vie, ſes amis de Vienne ne furent point oubliés. Mademoiſelle de Guttenberg recevoit fréquemment de ſes lettres; il prit même avec elle le ton & les uſages d'un petit-maître: il ne lui écrivoit plus que ſur du papier couleur de roſe, & les nuances frivoles & badines de ſon ſtile dépeignoient ſi parfaitement la prétendue métamorphoſe, que ſon eſprit & ſes mœurs éprouvoient dans cette capitale, qu'il amuſa infiniment ſes auguſtes maîtres; par le contraſte plaiſant & ingénieux de ſon caractere, ſi peu compatible avec les faux airs. (*)

A ſon retour il paſſa par Artonay, ſon village natal. Il y racheta ſa chaumiere paternelle, qu'une de ſes

(*) Voyez en quelques-unes à la ſuite de celles de Mlle. Anaſtaſie.

sœurs avoit vendue par indigence; & après l'avoir fait raser totalement quelque tems après, il y fit construire à chaux & à sable une maison solide, commode & couverte de tuiles, dont il fit présent à la communauté pour y loger gratuitement son maître d'école. (*a*) Sa bienfaisance se signala aussi dans un hameau, situé dans le voisinage d'Artonay, où n'ayant point trouvé de puits, il en fit creuser un à ses frais. (*b*) D'Artonay il se rendit à Saint Joseph de Messin, hermitage à deux lieues à l'occident de Nancy, bâti autrefois par le frere Michel, fondateur de Sainte Anne. Il lui parut que la pauvreté de cette maison ne quadroit nullement avec le charmant paysage où elle étoit située. Le vieux solitaire d'ailleurs, qui la gouvernoit, lui ayant donné autrefois les premieres notions d'écriture & d'arithmétique, il résolut de rebâtir & d'embellir son habitation; & c'est ce qui se fit; comme on le voit par l'inscription placée au-dessus de la porte de l'oratoire de l'hermitage. (*c*)

(*a*) Sur la porte antérieure de cette maison, on lit l'inscription suivante: *Deo. Opt. Max.* Valentinus Jameray Duval: *Francisco I. Rom. Imp. Pio Fel. Aug. a Bibliotheca & re antiquaria, grato in patriam animo ductus, juventuti pie instituendæ hocce natale tugurium, in scholam erectum, libens merito dicavit.* Anno M. DCC. LVIII.

(*b*) Voyez la Lettre 47. tome Ier.

(*c*) *Deo. Opt. Max. Aedem hanc Divo Josepho sacram & continentem solitariorum domum a fratre Michaele ejusque sociis, olim conditas, sed vetustate jam labantes,* Valentinus J. Duval, *Eremitarum quondam alumnus, dein Francisco I. Rom. Imp. P. F. Aug. a Bibliotheca & re antiquaria, in ampliorem formam a fundamentis instaurari curavit.* Anno M. DCC. LIX.

Rendu de rechef à Vienne, il reprit ſon ancien train de vie, qu'il partagea entre ſes livres & un très-petit nombre d'amis chéris. Mademoiſelle de Guttenberg eut toujours beaucoup de part à ſon intimité; il la voyoit d'autant plus ſouvent qu'elle ſe trouvoit toujours avec lui dans la même loge au théâtre de la Cour, qu'il fréquentoit réguliérement. Il y rencontra un jour une jeune étrangere, vive & piquante, qui ne ſachant pas l'Allemand & l'entendant parler François, l'interrogea ſur les différentes perſonnes de la famille Impériale, qu'elle ne connoiſſoit pas. Duval ſatisfit obligeamment ſa curioſité & chercha à l'entretenir auſſi long-tems que dura le ſpectacle: elle en fut ſi contente que toutes les fois qu'elle y revint, elle eut grand ſoin de faire arrêter la même loge. Les confidences ne tarderent pas à ſuivre: Duval apprit le nom de la Demoiſelle; (*) il lui dit le ſien. Et cette connoiſſance, pur effet du hazard, devint bientôt une liaiſon d'eſtime & d'amitié. Cette Demoiſelle, qui joignoit aux agrémens de ſa perſonne, les avantages de l'eſprit & un caractere auſſi vrai qu'ingénu, plut infiniment à Duval. Il chercha donc à cultiver ſa connoiſſance, en la voyant ſouvent chez elle à l'hôtel de Ruſſie: elle lui en marqua de ſon côté ſa ſatisfaction par pluſieurs viſites, qu'elle lui rendit au cabinet Impérial des médailles; & à ſon départ pour Saint Petersbourg elle lui promit de lui écrire. Leur correſpondance a

(*) C'étoit Mademoiſelle Anaſtaſie Socoloff, arrivée en 1762 de Paris à Vienne, pour s'en retourner à Saint Petersbourg.

duré jusqu'à la mort de Duval en 1775; & avoit commencé en 1762.

Notre Philosophe, ébloui du regne glorieux & des hauts faits de l'auguste Autocratrice du Nord, en entretenoit souvent dans ses lettres Mademoiselle Socoloff, qui lui étoit attachée en qualité de femme de chambre. Il ne pouvoit assez admirer le succès rapide & surprenant, avec lequel cette grande & incomparable Souveraine travailloit au bonheur de ses peuples, & à quel point elle avoit réussi, en mesurant constamment ses vues sur la vaste étendue de son génie, à cimenter d'un côté la félicité interne de son Empire, & de l'autre à se donner une influence générale dans les affaires de l'Europe. Attentif sans cesse aux événements d'un si beau regne, il se plaisoit à les rappeller à son amie, à lui en relever les plus beaux traits, & ceux sur-tout qui caractérisent si parfaitement le vif & tendre intérêt, que prend le coeur de cette grande Princesse à tout ce qui a rapport au bien de l'humanité. Une matiere aussi intéressante, que Duval savoit varier agréablement & assaisonner de son style, a donné lieu à une production qui méritera sans doute le suffrage de ceux, qui sauront l'apprécier. La Souveraine elle-même n'y a pas été indifférente, & sachant si bien distinguer & récompenser toute espece de mérite, elle chargea Mademoiselle Socoloff, de faire parvenir plusieurs fois à Duval des marques de son estime. Il en reçut la chaîne & la médaille d'or, qui avoit été frappée pour les Députés à la Législation de l'Empire, une suite des médailles de Russie en

argent, des plans précieux dessinés à la plume, (*) des livres rares, & des pelisses de prix. Ces marques successives de générosité qui le combloient de joie, & l'affection sincere que lui conserva son amie, contribuerent beaucoup à la gaieté du dernier période de sa vie.

Sa bonne constitution, endurcie par les fatigues, l'avoit fait parvenir à l'âge de 79 ans, sans ressentir les infirmités de la vieillesse. Il se portoit très-bien à un tremblement de mains près, qui n'étoit que la suite d'une chûte qu'il avoit faite; lorsqu'entrant dans sa quatre-vingtieme année, il fut tout-à-coup attaqué de la gravelle, qui le mit au bord du tombeau. C'est dans cette cruelle maladie qu'il fit voir, combien la vraie Philosophie donne à l'homme de supériorité sur le vulgaire. En proie aux douleurs les plus aiguës, & menacé de succomber à la violence du mal, sa constance & son intrépidité n'en furent pas ébranlées. Il conserva toute sa présence d'esprit, & quand les Médecins lui annoncerent, qu'il ne lui restoit que très-peu d'espérance, „ Messieurs, leur dit-il, je m'at-„ tendois à cette sentence de votre part; j'ai un très-„ grand tort à vos yeux, celui d'avoir quatre-vingt ans, „ & d'être malade par-dessus le marché; il est juste „ que j'en passe condamnation". Faisant venir alors un

(*) Il avoit demandé les plans gravés de plusieurs maisons Impériales, & comme il n'y en avoit point, on les dessina expressément pour lui: c'étoit un cadeau des plus magnifiques, & qui se conserve aujourd'hui dans le cabinet de S. A. R. le Grand Duc de Toscane, auquel feu M. Duval lui-même en fit présent.

Notaire pour mettre la derniere main à son testament, dont il avoit depuis long-tems la minute dans son porte-feuille, l'acte fut rédigé sous ses yeux. Je fus appellé pour assister à la lecture qui en fut faite & pour le signer en qualité de témoin. Après un exorde très-pathétique, adressé à Dieu, M. Duval déclaroit son légataire universel M. Veron, son ancien ami & successeur au cabinet Impérial des médailles. Il léguoit ensuite à perpétuité les revenus d'une somme de onze mille florins, qu'il avoit placée à la Banque, à trois pauvres filles de Vienne, qui devoient en être dotées tous les ans. A la lecture de cet article, il me regarda fixement, & se mettant à rire, il me dit „Eh bien, ne vous ai-je pas répété souvent, que „ dans mon testament je ferois quelque chose pour „ les jolies filles? C'est à ma Bibi (*) au moins, qu'en „ appartient la gloire, c'est elle qui m'a entretenue „ dans ces dispositions." A ce legs il ajouta un second pour une veuve, chez laquelle il avoit pris sa pension après la mort du Baron de Pfutschner, & encore deux autres pour son vieux domestique & pour un enfant adoptif, que ce dernier, bienfaisant à l'exemple de son maître, avoit ramassé dans les rues.

Malgré la sentence de la Faculté, une crise heureuse & les soins infinis, que l'Impératrice Reine fit prendre du malade, le tirerent des bras de la mort: se trouvant cependant très-affoibli par la violence du

(*) Il appelloit ainsi Mademoiselle Anastasie, & toutes les personnes de ce sexe, auxquelles il avoit porté dans sa vie un certain degré d'affection.

mal,

mal, dont la ſource ſubſiſtoit encore, ſa ſanté ne put ſe rétablir parfaitement, & il ne fit plus que traîner une vie languiſſante. Toutefois rappellant ſon courage & ſa vivacité naturelle à ſon ſecours, il reprit la plume pour écrire à ſon amie & commença à ſortir & à revoir ſes amis.

On ſe flattoit qu'il pourroit encore lutter quelque tems contre la mort, mais ces bonnes eſpérances ne furent pas de longue durée. Sur l'arriere-ſaiſon de l'année ſuivante ſon eſtomac, qui ne digéroit que difficilement, lui refuſa abſolument le ſervice; la fievre le ſaiſit, & ſes forces diminuant de jour en jour, il en conclut lui-même qu'il approchoit de ſa fin. Sans aucune inquiétude ſur ſon extrême foibleſſe, qui ne lui permettoit pas même de ſe tenir aſſis dans ſon lit, il recevoit encore avec plaiſir, & à toute heure, quelques amis intimes avec leſquels il s'entretenoit comme de coûtume.

L'ayant trouvé peu de jours avant ſa mort avec un livre à la main, je lui demandai, ce que c'étoit? il me répondit „ le poëme des Saiſons par M. de Saint-„ Lambert. Vous êtes peut-être ſurpris, ajouta-t-il, de „ trouver un homme moribond occupé à une pareille „ lecture? J'avoue moi-même qu'un livre de dévo-„ tion me conviendroit mieux dans l'état où je ſuis; „ mais accablé ſans cela de mal-aiſe, je ne ſupporte-„ rois point une lecture ſérieuſe & je m'en diſpenſe. „ J'ai compté d'ailleurs avec moi-même, & en re-„ capitulant avec impartialité les actions de ma „ vie, j'ai trouvé que mes intentions ont toujours

„ été juſtes & droites ; quant aux fautes involontai-
„ res & inſéparables de la foibleſſe humaine, je ſais
„ que Dieu me les pardonnera & je m'en repoſe ſans
„ la moindre crainte ſur ſa bonté ſuprême". Cette parfaite tranquillité d'ame, appanage de l'innocence & de la candeur, ne quitta plus le Philoſophe juſqu'à ſon dernier ſoupir. Il mourut le 3 Novembre 1775 agé de quatre-vingt-un ans. Que ſes cendres repoſent en paix & que la poſtérité, appréciatrice du vrai mérite, ſe ſouvienne à jamais d'un homme, qui pour ſortir du néant, auquel ſa naiſſance paroiſſoit l'avoir condamné, a dû ſe frayer une route & vaincre des difficultés, qu'il n'appartenoit qu'à la perſévérance du génie même de franchir & de ſurmonter.

Duval étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre; les traits de ſa phyſionomie, tels qu'ils ſont rendus avec beaucoup de vérité à la tête de ces mémoires, étoient réguliers : ils portoient l'empreinte de ſon caractere franc & loyal. Ses yeux pleins de feu, avec un front fortement ſillonné entre les ſourcils, lui donnoient un air animé & ſérieux qui pouvoit en impoſer au premier abord, mais qui s'adouciſſoit dans la converſation, par un ton de voix ſonore, dont les inflexions douces & engageantes annonçoient la ſenſibilité & toute la bonté de ſon cœur. Sa démarche étoit très-négligée, & le port de ſes jambes reſſembloit parfaitement à celui d'un homme de la campagne. Il ne les avoit de ſa vie aſſujetties à aucune de ces poſitions ſveltes & élégantes, qui relevent les graces naturelles, qui donnent du maintien au corps, & dont le plus

ou le moins de justesse & de proportion tient assez souvent lieu de mérite parmi le monde. Fidele à ses manieres agrestes, il ne s'étoit jamais soucié de plaire par de beaux dehors. Tout son ajustement s'accordoit avec ce goût pour la simplicité ; une perruque ronde, négligemment mise en boucles, un habit de drap brun foncé, une chemise de toile ordinaire, garnie de grosse batiste, des bas de laine noire, des souliers à semelles fortes avec des boucles de fer ; voilà en quoi consistoit son vêtement tout le long de l'année.

Accoûtumé dès sa tendre jeunesse à régler sa toilette d'après le plus strict besoin, & dédaignant les caprices de la mode, il n'avoit jamais rien changé à cet ensemble, portant le même habit jusqu'à ce qu'il fut usé, & substituant toujours un autre de la même couleur. Son ameublement n'étoit pas plus recherché ; on n'y trouvoit pas la moindre trace de luxe ni d'aisance. Un lit qui ressembloit à un véritable grabat, des chaises de paille, quelques vieilles armoires, jointes à des tablettes couvertes de rideaux de toile, derriere lesquels étoient placés en partie ses livres, en partie ses ustensiles ; voilà ce qui composoit tout le détail de son petit ménage.

Un seul domestique, qui avoit vieilli avec lui, le servoit ; c'étoit plutôt un échange de bons offices entr'eux, qu'un rapport de maître à valet : incapable de commander & d'être exigeant vis-à-vis de son semblable, il dictoit ses ordres du ton le plus honnête

& les bornoit même à un très-petit nombre d'objets. Il aimoit à se suffire à lui-même & à n'employer l'assistance d'autrui que dans des cas indispensables. Accoûtumé à être seul le soir, il renvoyoit réguliérement son domestique chez sa femme; il se préparoit son souper dans sa chambre, se servant pour cet effet d'un feu à l'esprit de vin & de trépieds, sur lesquels il posoit ses casseroles. C'étoit un délice pour lui que de manger ainsi d'un plat de sa façon, & de le partager avec un ami. Je lui ai souvent entendu dire, en me trouvant de ces parties, que rien ne lui retraçoit avec plus de vivacité sa jeunesse abandonnée & indigente, qu'en prenant soin lui-même de son petit couvert.

Il se couchoit de bonne heure & se levoit de grand matin; cette habitude, qu'il tenoit pareillement de sa vie pastorale, lui faisoit gagner beaucoup de tems; il l'employoit sans cesse à étendre ses lumieres: l'Histoire sacrée & profane, l'Histoire naturelle, la Philosophie morale & les Antiquités étoient les parties, auxquelles il se vouoit par prédilection. Sa bibliotheque n'étoit pas fort nombreuse, mais composée de livres choisis & classiques, & il n'en gardoit aucun sans le lire. Nul homme ne fut jamais plus avide que lui de connoissances. Une conception aussi prompte qu'aisée, jointe à la mémoire la plus fidele, lui faciliterent les moyens d'en acquérir. Il se pouvoit très-bien qu'il dût une partie de ces heureuses dispositions aux entraves mêmes, qu'il avoit rencontrées dans sa premiere jeunesse. Forcé de se frayer une route pénible à travers les ténebres de l'ignorance &

ne marchant pour ainſi dire qu'en tâtonnant, ſon eſprit, aſſujetti à des efforts continuels, en devint plus actif, plus pénétrant, plus juſte. Il contracta l'habitude de procéder avec ordre & méthode dans la recherche de la vérité, de ſe former des idées claires & diſtinctes ſur chaque choſe, de les lier & ſubordonner entr'elles & de rapporter enfin tout à des principes. Ne ſe prévenant jamais pour ſes opinions, il écoutoit volontiers l'avis d'autrui, & n'adhéroit avec perſévérance qu'aux vérités qui lui paroiſſoient ſans réplique.

Cette grande impartialité & ce ſang froid dans la diſcuſſion du vrai & du faux, étoit en lui la ſuite d'un caractere mâle & nerveux; qui a diſtingué de tout tems le Philoſophe, & qui l'a guidé ſur-tout dans l'objet important de la religion. L'on n'aura pas de peine à ſe perſuader qu'un homme, qui dès ſa tendre jeuneſſe ſe perdoit dans l'immenſité des Cieux, & à qui la contemplation aſſidue & réfléchie des aſtres avoit ſervi comme d'échelle pour s'élever juſqu'à cet être ſuprême qui préſide à l'Univers, ne pouvoit avoir que des idées auguſtes & ſublimes ſur la Divinité. Auſſi en partant des principes les plus épurés de la Théologie naturelle, il n'admettoit rien dans la révélée que de conforme à cette bâſe. Toute pratique de religion minutieuſe étoit proſcrite chez lui; auſſi fier antagoniſte du fanatiſme que de la ſuperſtition, il faiſoit conſiſter l'eſſence des devoirs d'un bon chrétien dans la charité & dans l'indulgence mutuelle, que les hommes doivent avoir les uns pour les autres.

La ſimplicité de l'Egliſe primitive étoit ſouvent l'objet de ſes entretiens, & de ſes regrets. „ Les chrétiens „ du tems des Apôtres, diſoit-il, ne connoiſſoient „ point la controverſe, mais ils ſavoient aimer Dieu „ & leur prochain ".

C'eſt à cette premiere loi fondamentale, qu'il rapportoit le véritable eſprit de religion. Il vouloit parconſéquent, qu'au ſein de l'Egliſe même on tolérât la diverſité des opinions, & qu'on n'en fit jamais un motif de ſéparation ou de ſchiſme. La prétendue orthodoxie, mere de l'intolérance & des perſécutions, avoit ſelon lui fait plus de mal au genre humain que toutes les erreurs enſemble. Si bien qu'il croyoit que la plupart de celles-ci n'auroient pas cauſé tant de ravages, ni ne ſe feroient tant répandues, ſi on n'avoit conſtamment pris à tâche de vouloir les combattre & déraciner aux dépens de la liberté de conſcience: droit qu'aucun homme quelconque ne pouvoit conteſter à l'autre. Il condamnoit ainſi à haute voix toutes ces violences & ſcenes ſanglantes, dont l'hiſtoire de l'Europe fourmille; formant les vœux les plus ardents en faveur de la ſaine Philoſophie, dont les progrès ſeuls pouvoient guérir, ſelon lui, les hommes de cet excès d'égarement & de frénéſie de s'entre-égorger pour leur ſalut éternel. Ces maximes, qui ne ſont à la vérité que celles de tous les gens éclairés de nos jours, méritoient cependant d'être rapportées ici, vu qu'elles ſervent à mettre au grand jour l'excellence du caractere & la bonté d'ame du défunt.

Eleve de la nature, Duval n'avoit jamais été infecté

de la corruption des mœurs, à laquelle on échappe ſi rarement dans le monde. Ne vivant dans ſa retraite qu'avec ſes bons hermites & ſes livres, & ne s'étant jamais vu entraîné par le torrent du mauvais exemple, il avoit conſervé cette parfaite innocence du cœur, qu'une ſociété fréquente & plus variée avec les hommes altere preſque toujours. Dans le cercle étroit de ſes beſoins & exempt de l'ennui par les occupations continuelles qu'il ſavoit ſe créer, aucune de ces impreſſions frivoles & dangereuſes, que le luxe & le débordement des capitales préſentent en foule à une jeuneſſe avide, n'avoient frappé ſes ſens ni ſon imagination, & lorſqu'à l'âge de vingt-deux ans le ſort le fit ſortir enfin de ſa retraite, l'habitude étant déjà venue chez lui au ſecours de la raiſon, il ne ſe ſoucia plus de rien changer à ſa premiere façon de vivre.

Egalement ſage & modéré dans tous ſes deſirs, il ne cherchoit que le travail & les délaſſements qui s'en ſuivent. Econome de ſon tems, ne contractant que très-peu de liaiſons, & fuyant au milieu d'une grande Cour le commerce des Grands, il pratiquoit ſans affectation des vertus, que l'on ne cherche point ordinairement, & que l'on exige encore moins de ceux qui vivent dans des rapports tels qu'ont été les ſiens: frugal, ſimple & modeſte, il fouloit aux pieds la folie des hommes & tous ces petits riens, auxquels la plupart d'entr'eux attache tant de prix.

Ennemi déclaré du luxe & ſe bornant toujours au néceſſaire, il étoit ſûr d'avoir du ſuperflu. Il l'employoit au ſoulagement des malheureux; les rudes

épreuves qu'il avoit faites dans la premiere époque de sa vie, loin de lui avoir endurci le cœur, ne l'avoit au contraire rendu que plus sensible aux maux d'autrui. C'étoit donc l'obliger réellement que de lui fournir des occasions & des objets dignes d'exercer sa bienfaisance. Sans rappeller ici la générosité, avec laquelle il en avoit agi envers les hermites de Sainte Anne, l'on peut dire que le malheur étoit un titre sûr pour l'intéresser, au point qu'il se prévenoit souvent en faveur de ceux mêmes qui n'avoient que ce seul mérite à alléguer vis-à-vis de lui. S'il s'appercevoit d'avoir été trompé, il s'en consoloit par la réflexion, qu'il valoit mieux de rencontrer mal dix fois, que de laisser échapper une seule occasion à placer un bienfait à propos. Indépendamment de ses bonnes œuvres & des libéralités qu'il répandoit très-souvent à pleines mains, la bonne gestion de ses finances le mettoit encore en état de faire des épargnes. Il est même étonnant qu'avec un revenu annuel d'environ deux mille florins, il ait laissé à sa mort une succession de plus de vingt mille florins, dont il ne disposa pas moins, ainsi que nous l'avons vu plus haut, d'une façon digne de son cœur.

Ami des hommes, il se prévenoit passionnément pour tout ce qui pouvoit contribuer à leur bien-être, & haïssoit souverainement tout ce qui contrarioit le bon ordre & pouvoit donner atteinte au bien de la société. La calomnie & l'adulation étoient parmi les vices dominants, ceux qu'il détestoit le plus. Aussi vengeoit-il autant qu'il dépendoit de lui, les torts

qu'il voyoit quelquefois commettre ſous ſes yeux à ces deux fléaux. Un homme en place avoit fait aux dépens d'un autre un rapport injuſte & partial à l'Impératrice Reine; il lui reprocha ſa conduite par une lettre conçue dans les expreſſions les plus fortes, & qui finiſſoit ainſi: „ vous voyez, Monſieur, d'après „ tout ce que je viens de vous dire que je ne ſuis pas „ le plus humble, mais bien le plus ſincere de vos „ ſerviteurs ". S'il abhorroit la flatterie, il n'aimoit pas pour cela que l'on déclinât un éloge bien mérité; lui-même n'étoit rien moins qu'indifférent aux ſuffrages des autres, mais ſans jamais s'écarter de la modeſtie & de cette noble méfiance en ſes propres forces, qui conduit à la vraie perfection. Sa droiture & ſon intégrité dans le commerce du monde ayant ſouvent rencontré la duplicité & la mauvaiſe foi, il en avoit contracté une eſpece de réſerve ſcrupuleuſe, qui ne lui étoit pas naturelle. Il avoit coûtume de manier & de retourner ſon homme avant que de ſe livrer d'aucune façon; mais une fois lié de confiance & d'amitié avec quelqu'un, ſon attachement étoit à toute épreuve.

Enfin pour concentrer tout en peu de mots, l'on peut dire ſans exagération, que Duval a été un de ces hommes extraordinaires, qui à un ſens juſte & droit, à une raiſon nourrie par l'étude & la réflexion, à des connoiſſances vaſtes & profondes, joignoit des vertus & des ſentimens qui devoient le rendre cher à l'humanité; & auxquels il n'a manqué peut-être, que d'avoir été moins reſerrés dans l'ombre & le

ſilence d'un cabinet, pour produire les plus grands effets, & pour influer d'une façon beaucoup plus marquée ſur le bonheur des hommes.

Il eſt tems de quitter la plume, pour laiſſer à M. Duval le ſoin de continuer l'importante relation de ſa vie, telle qu'il a jugé à propos de la donner en partie lui-même dans ſes propres cahiers.

OEUVRES

DE M. DUVAL.

PREMIERE PARTIE

CONTENANT

des Mémoires ſur divers événements de ſa Vie.

I.

DESCRIPTION *du fatal hiver de 1709, qui manqua de me faire périr. Plaisant motif de mon voyage en Lorraine. Félicité de cet Etat sous le regne du Duc Léopold.*

APRÈS ma sortie de chez le laboureur où j'avois commencé à réfléchir sur les actions des hommes, le redoutable hiver de 1709. suivi de la famine, & de toutes les calamités qu'elle produit, vint m'accueillir; &, comme si ces fléaux n'eussent pas suffi pour me dompter, il m'en survint un autre qui me fit éprouver tout ce que la plus affreuse misere a de plus dur & de plus révoltant. J'ai été tenté plus d'une fois d'en supprimer le récit, persuadé qu'il est très-difficile de traiter certains sujets sans exciter le dégoût & la répugnance. Mais, après avoir un peu réfléchi sur cette délicatesse, il m'a paru qu'elle ne devoit point m'empêcher de faire voir quel est le dernier période de la misere, & comment la divine Providence sçait soustraire aux plus grands périls, & arracher, pour ainsi dire, d'entre les bras de la mort,

ceux qui mettent toute leur confiance en ſon appui. Pour donner une juſte idée de l'hiver en queſtion, je rapporterai ici l'admirable deſcription (*a*) qu'un

(*a*) *Feſta dies aderat priſco ſanctiſſima ritu,*
Quæ Chriſti cunas & inops præſepe quotannis
Nobilitat Regum donis, ...
Sarmaticis Aquilo nobis invectus ab oris,
Sithonias ſecum glacies & acuta Getarum
Frigora convectans, glacialibus evolat alis,
Et cœlum terrasque gelu conſtringit inertes.
Intremuere viri, totasque ardentibus ulmos
Advolvere focis: poſitoque labore ſua ſe
Quisque domo ſepſit, largo vix igne trementes
Frigore defendens multis ſub pellibus artus,
Palluit ægra ſeges, ſulcisque rigentibus acri
Decubuit moritura gelu, ſylvasque per altas
Inſonuit magno quercus diſciſſa fragore:
Diſſiluere jugis, & quæ duriſſima ſenſu
Hac caruere tenus, frigus penetrabile ſaxa
Per medias ſenſere nives, ſenſere ſub altis
Gurgitibus Boream fluvii, frænique moraque
Impatiens Rhodanus gelidis conſiſtere ripis
Juſſus, & ignoto ſua jungere littora ponte;
Subſtinuit tergo ferratos pervius orbes,
Ipſum etiam in cellis ſub opaco fornice Bacchum
Aſpera vincit hyems; & ſtantia vina ſecuri
Cæduntur, neque jam liquido ſitientia potu,
Ora rigant, ſed dente, cibos imitata, teruntur.
Torpentes aër avibus non æquior alas
Illigat; & rigidæ, timidiſſima turba, columbæ
Hoſpitium querulo gemitu petiere; cibique

poëte latin en a faite. C'est un morceau achevé, & & je doute fort que l'historien le plus scrupuleux, & le plus exact, ait pu mieux réussir à décrire les

Et famis immemores, posita formidine, nostris
Accessere focis: quæ mox exempla secutæ
Perdices turdique, fidem violataque jura
Ingemuere, manu capti: subit ipse penates
Oblita feritate lupus, nemorumque relictis
Hospitiis, fugêre vagi per compita cervi.
Communes habuere casas, pecudesque virique,
Nec potuere tamen sævum defendere frigus.
Lanigeræ non vellus ovi, non seta capellis
Profuit, aut forti pellis durissima tauro.
In stabulis periere greges; periere ferarum
Per sylvas armenta; vagæ periere volucres:
Quos & opum vesana fames decedere tectis
Impulit, & rigido sese committere cœlo,
Occubuere viri, aut pedibus vixere minores:
Auxilium neque enim præsentius horrida passis
Frigora, quàm ferro sævire salubriter; imos
Cædendo quos acre gelu nodaverat, artus.
Perstitit hæc hyemis solidum vis improba mensem.
Intermissa virùm commercia; rure labores
Cessarunt & jura foro: sacra ipsa quierunt:
Nam neque fas illis vinum libare diebus.
Non miror potuisse mora durescere divos
In glaciem latices, licet additus ignis ad aras;
Si tepido de fonte, cavis qui flumina palmis
Hauserat, admovit labris sitientibus amnem
Frigore concretum; projectaque lympha per auras
Insonuit terris, lapidosæ grandinis ictu.

particularités de ce funeste événement. Cela prouve que la poésie n'est pas moins propre à peindre la vérité, qu'à orner la fiction. On voit par le témoignage de cet auteur que la rigueur du froid fut telle, que les divers tribunaux de la justice furent déserts, & que même ces assemblées que la Religion prescrit pour rendre au Créateur le culte qui lui est dû, furent interrompues par l'impossibilité où l'on se trouva d'entretenir le vin & l'eau dans la fluidité requise pour la célébration des Saints Mysteres. A ces traits on peut parfaitement juger à quel excès la gelée se fit sentir.

Diffugêre nives tandèm; vinclisque solutis
Deseruere toros fluvii; dorsoque rigenti
Portarunt gelidas, onus intractabile, moles.
Fluctuat, & pontes ruit insula vitrea, secum
Obvia quæque trahens, pelagoque licentior errans
Fert ratibus nautisque novos infracta timores,
Aspera ponit hyems; & cum jam Thracius ultra,
Nil habuit Boreas, gelida quod perderet aura
Vastatis excessit agris, ventosque tepentes
Africus inducens, terrasque domosque reclusit.
Quis dolor heu! luctusque fuit! quæ cura futuri!
Extremo jam vere, fides cum certa malorum:
Cùm neque vastatis seges ulla repullulat agris;
Alta nec in sylvis quercus reviresçit; ademptas
Nec reparant oleæ frondes; nec vinea trudit
Germina, nec flores nux induit ulla renatos.
Horret adusta seges glacie; pallorque rigentes
Qui deformat agros, idem notat ora colentum.

VANIERII *Præd. rusticum.* Lib. 8.

ſentir. Pendant qu'elle exerçoit ſes ravages, & que les plus robuſtes voyageurs ſuccomboient à ſes atteintes, je parcourois envain les villages & les hameaux pour y offrir mes ſervices, & y trouver quelque aſyle contre le froid & la faim qui me pourſuivoient. Comme j'allois de Provins à Brie, à une ferme ou cenſe, éloignée de cette ville d'environ une lieue & demie, je fus attaqué d'un ſi violent mal de tête qu'il me ſembloit à chaque inſtant qu'elle alloit s'ouvrir & mes yeux s'élancer hors de leurs orbites. Arrivé à la porte de la cenſe, je ſuppliai la perſonne qui vint me l'ouvrir, de me mettre au plutôt dans quelque endroit, propre à me réchauffer & où je puſſe me coucher, pour ſupporter plus facilement la douleur intolérable qui m'accabloit. Elle me conduiſit ſur le champ dans l'étable des brebis où l'haleine de ces paiſibles animaux ne tarda pas à diſſiper l'engourdiſſement dont j'étois ſaiſi; mais à l'égard de la douleur qui me tourmentoit, ſa violence alla juſqu'au délire. Le lendemain au matin le fermier étant venu pour ſavoir ce que je faiſois, il fut effrayé en me voyant les yeux étincelants & enflammés, le viſage bouffi, le corps rouge comme de l'écarlate & tout couvert de puſtules. Il n'héſita pas à me déclarer que c'étoit la petite vérole, & qu'infailliblement elle alloit cauſer ma perte, parce que, n'ayant pas lui-même de quoi ſubſiſter, il lui ſeroit impoſſible de me ſoulager pendant une maladie de longue durée; qu'outre que l'intempérie de la ſaiſon la rendoit mortelle, il me voyoit hors d'état d'être conduit à portée des ſecours

qui m'étoient néceſſaires. S'appercevant que je n'avois pas la force de répondre à ſes complaintes, il fut touché de compaſſion & m'ayant quitté, il revint un moment après, muni d'un paquet de vieux linge dont il m'enveloppa comme une momie, après m'avoir dépouillé de mes habits. Comme le fumier de bergerie ſe diviſe par couches, le fermier ſe mit à en lever quelques-unes; il remplit la place qu'elles occupoient de cette menue paille d'avoine qui tombe lorſqu'on la vanne, me fit coucher au milieu, parſema ma perſonne de cette même paille, en guiſe de duvet, & roula ſur moi, en forme de couverture, les divers lits de fumier qu'il avoit levés & après m'avoir enterré de cette ſorte, il fit le ſigne de la croix ſur moi, me recommanda à Dieu & à ſes Saints, & m'aſſura, en me quittant, que ſi j'échappois au péril où il me voyoit, ce ſeroit un miracle des plus évidents. Je reſtai donc, comme un autre Job, non pas deſſus, mais enſeveli dans le fumier juſqu'au cou, en attendant que la mort vint me faire changer de tombeau. Mon abâttement étoit ſi extrême que je me croyois déjà aux portes du trépas; mais je n'en étois plus ſi effrayé que je l'avois été autrefois, parce que je prévoyois que ma vie s'alloit éteindre d'une maniere preſque inſenſible, & ſans aucune de ces douleurs vives & aigües qui forcent l'ame à abandonner le corps. Mais je fus infiniment plus heureux que je n'avois lieu de l'eſpérer. La chaleur du fumier & l'haleine du troupeau qui me tenoit compagnie, me procurerent des ſueurs qui ſervirent de véhicule au poiſon

dont j'étois impregné, de ſorte que l'éruption s'étant faite en très-peu de tems, il ſe fixa à l'extérieur, ſans me cauſer d'autre accident qu'un aſſez bon nombre de ces éroſions que les beautés du ſiecle redoutent avec juſtice, comme le fatal écueil de leurs attraits. L'horrible difformité, qui m'avoit preſque privé de la figure humaine, n'empêchoit pas les moutons de me rendre de fréquentes viſites. Comme je n'avois pas la force de les écarter ils prenoient ſouvent la liberté de me lécher le viſage, mais la rudeſſe de leurs langues renouvelloit en moi le ſupplice de Marſyas. Je faiſois de mon mieux pour éviter ces cruelles careſſes, moins par rapport à moi, que par la crainte que le venin,dont j'étois hériſſé,ne fût préjudiciable aux pauvres moutons, ne ſachant pas encore que ce poiſon fut un appanage réſervé aux animaux de mon eſpece.

Pendant que j'étois comme inhumé dans l'infection & la pourriture, l'hiver continuoit à déſoler les campagnes par les plus terribles dévaſtations. Derriere la bergerie où je triomphois de ſes rigueurs, il y avoit pluſieurs touffes de noyers & de chênes fort élevés qui étendoient leurs branches ſur le toit qui me couvroit. Je paſſois peu de nuits ſans être éveillé par des bruits ſubits & impétueux, pareils à ceux du tonnerre ou de l'artillerie, & quand au matin je m'informois quelle avoit été la cauſe d'un tel fracas, on m'apprenoit que l'âpreté de la gelée avoit été ſi véhémente que des pierres d'une groſſeur énorme en avoient été briſées en pieces, & que pluſieurs chênes, noyers

& autres arbres s'étoient éclatés & fendus jusqu'aux racines. J'ai dit ci-dessus que le charitable fermier m'avoit assuré que son indigence ne lui permettoit pas de m'assister selon son desir, & en effet les tailles & les impôts l'avoient tellement ruiné, que les exacteurs s'étoient emparés de ses meubles & avoient vendu jusqu'au bétail destiné à la culture des terres. La bergerie n'auroit pas manqué de faire le même naufrage, si elle n'eût appartenu au propriétaire de la ferme. Ainsi mon hôte avoit eu raison de me prévenir sur le traitement que j'éprouverois de sa part. Il est vrai que, dans les commencements de ma maladie, je ne lui fus pas fort à charge, puisque, pendant plusieurs jours, il me fut impossible de prendre la moindre nourriture. Il y a même apparence que j'aurois péri d'inanition, si, au lieu de bouillons nourrissants dont j'étois privé, le bon fermier ne se fut avisé de me donner une sorte de bouillie à l'eau, assaisonnée seulement d'autant de sel qu'il en falloit pour la rendre moins insipide. Il m'én envoyoit, deux fois le jour, dans un vase fait en forme de grosse carafe, munie d'un bouchon, afin que je pusse l'enfoncer dans le fumier pour le préserver de la gelée. Ce fut là l'unique aliment dont je vécus pendant plus de quinze jours &, à l'égard de la boisson, il fallut me contenter d'eau toute pure que l'on m'apportoit fort souvent à demi glacée. Quand mon appétit parut exiger des aliments plus solides, les seuls, que l'on fut en état de me fournir, consisterent en un peu de soupe maigre & quelques morceaux de pain bis que la gelée avoit

tellement durci qu'on avoit été obligé de le couper à coups de hache, de façon que, nonobſtant la faim qui me preſſoit, j'étois réduit à le ſucer, ou à attendre qu'il fût dégelé, par la méthode dont je me ſervois à l'égard de la bouillie. Malgré un régime de vie dont l'auſtérité auroit ſuffi pour ſanctifier un pénitent, le pauvre fermier m'avoua qu'il ne pouvoit plus en ſoutenir la dépenſe, & qu'il alloit chercher les moyens de s'en débaraſſer ſur d'autres, plus en état que lui de la ſupporter. Il en parla au curé de la paroiſſe, ſituée à trois quarts de lieue de la cenſe où j'étois, lequel conſentit qu'on me tranſportât dans une maiſon contigüe à la ſienne. On me tira donc de mon tombeau du mieux que l'on put &, après m'avoir emballé dans quelques vieilles nippes, & environné de deux ou trois bottes de foin, pour me remparer contre la gelée, on me lia aſſis ſur un âne, & une perſonne s'étant chargée de marcher à côté de moi pour m'empêcher de tomber, on me conduiſit de la ſorte juſqu'au village. On trouva en arrivant que j'étois plus qu'à demi-mort du froid que j'avois eſſuyé, & on crut que, ſi j'en réchappois, je reſterois au moins perclus de quelques membres. Ce déſaſtre me ſeroit ſans doute arrivé ſi on m'eût d'abord approché du feu, mais l'on eut la ſage précaution de me frotter le viſage, les bras & les jambes avec de la neige juſqu'à ce qu'ils euſſent repris le ſentiment. Pour ranimer le reſte on me remit dans un gîte pareil à celui dont on m'avoit tiré &, huit jours après, le froid s'étant rallenti, on me donna une chambre & un lit où par

la générosité & les bons soins du charitable curé, je ne tardai pas à recouvrer mes forces & ma santé. Mais par malheur on m'avertit que je devois bientôt les employer à chercher condition, & c'est à quoi il fallut me résoudre.

On voit par ce que j'ai exposé, & mieux encore par les vers latins que j'ai allégués, que tout ce que la terre produit pour l'aliment du genre humain, sans même en excepter les arbres fruitiers de la plus solide consistence, avoit été détruit par la force & la pénétrante activité de la gelée.

On ne manque point d'écrivains qui ont exercé leur style & leur génie à composer des dissertations également savantes & curieuses sur la quantité des neiges & la violence des vents qui regnerent alors, sur l'épaisseur de la glace, les divers degrés du froid, & à quelle profondeur il se fit sentir dans les lieux souterrains; mais je n'en connois point qui ait eu le courage & la noble hardiesse de dépeindre l'affreuse misere, que ce fléau causa parmi le peuple, combien il y eut de malheureux qui, assiégés par les neiges & consumés par la faim, furent trouvés morts dans leurs tristes chaumieres. Aucun de ces auteurs n'a raconté la dureté & la criminelle insensibilité des riches, les criantes & scandaleuses rapines des usuriers, tant profanes que sacrés, qui, profitant du malheur public, firent augmenter la cherté des vivres, en tenant leurs greniers fermés, & en rendant leurs cœurs inaccessibles à la compassion. J'ignore si le gouvernement fut fort sensible à cette calamité publi-

que, & quels moyens il employa pour la faire cesser. Ce que je sais, c'est que les milices, les tailles, les gabelles & les impôts furent toujours exigés avec la même rigueur. Outre la guerre des éléments on en soutenoit une autre beaucoup plus sanglante, & aussi ruineuse. Il y avoit neuf ans qu'une branche de la Maison d'Autriche, établie en Espagne, s'étoit éteinte dans la langueur léthargique où son étiquette orientale & les faux rafinements de la timide & ténébreuse politique de son ministere l'avoit plongée. La Maison de Bourbon, aussi redoutable par le maniement des esprits que par celui des armes, trouva le moyen de se faire adjuger la succession. Les François prodiguoient leurs vies & leurs trésors, pour acquérir une vaste Monarchie qui s'étoit ruinée par ses vaines & cruelles conquêtes, & dont les membres, trop éloignés du cœur, & dispersés dans les quatre parties du monde, formoient plutôt un spectre qu'un corps véritablement animé. Après bien des combats & des déluges d'or & de sang, ils vinrent enfin à bout d'affermir un de leurs Princes sur le trône d'Espagne, & sans doute que, depuis ce temps là, il n'aura employé les trésors du Pérou qu'à leur marquer sa juste reconnoissance. Tandis que l'on travailloit avec ardeur à donner un maître à tant de nations de l'un & l'autre hémisphere, je ne pus jamais parvenir à en trouver un pour moi-même. La faim me persécuta de la maniere la plus cruelle. Voyant qu'il m'étoit impossible de subsister dans la province où je me trouvois, je m'avisai un jour de m'informer si la famine étoit uni-

verſelle, & s'il n'y auroit pas quelque coin de la terre où les bleds n'euſſent pas été gelés. On m'apprit que, vers le midi & l'orient, il pouvoit y avoir des contrées que leur expoſition, ou leur proximité du ſoleil, auroit peut-être préſervé des ravages du grand hiver. Car c'eſt ainſi qu'on a toujours appellé celui de l'année 1709. Cette nouvelle me cauſa une joie des plus vives, & fut pour moi une ſource de réflexions. Juſqu'alors le grand ſpectacle de l'univers ne m'avoit pas plus affecté que le reſte du peuple. Le ſoleil m'avoit échauffé & éclairé de ſes rayons, mes yeux avoient vu cet aſtre animer toute la nature, former les ſaiſons, & produire l'admirable alternative du jour & de la nuit, ſans que mon eſprit s'en fut apperçu, & ſans penſer à autre choſe, ſinon que les années, les jours & les ſaiſons avoient un commencement & une fin, qu'il faiſoit chaud en été & froid en hiver. Je reſſemblois à ces vains ſimulacres qui avoient des yeux & qui ne voyoient point. C'étoit aux miniſtres de la religion à deſſiller les miens en me montrant la divinité dans ſes ouvrages ſenſibles. Si cet aſpect a formé de grands hommes juſque dans le ſein du paganiſme, quel effet ne produiroit-il pas dans la religion que nous profeſſons? Cette religion enſeigne que les cieux célebrent ſans ceſſe la gloire & la puiſſance de leur auteur. Pourquoi donc ne pas faire attention aux éloges qu'ils publient? L'habitude de voir chaque jour tant de merveilles doit-elle diminuer l'admiration & affoiblir la reconnoiſſance, qu'elles doivent exciter en nous? Je ſuis perſuadé que

quelques traits de cette Théologie naturelle, exposés clairement, simplement, & avec toute la dignité, convenable à un sujet si intéressant, vaudroient bien les assoupissantes homélies, & les froides capucinades dont on repaît l'ignorance du peuple. En lui dévoilant ce que l'on sait des mysteres de la nature, on lui apprendroit à révérer ceux de la religion. J'ai connu une infinité de paysans, qui se disoient Chrétiens, & qui de bonne foi se croyoient tels, uniquement, parce qu'ils avoient été baptisés, mais dont les paroles & les actions montroient manifestement qu'ils auroient eu grand besoin qu'on leur prouvât l'existence d'un Dieu. Ces preuves, que les scolastiques ont ensevelies sous des amas immenses de syllogismes & d'ergoteries, se trouvent par-tout répandues dans le grand livre de la nature. Mais ce volume, ouvert aux yeux de toutes les nations, & le plus intelligible de tous, est par malheur celui que l'on consulte le moins. Conséquemment à mon ignorance sur la structure & l'arrangement de l'univers, voici la ridicule idée que j'en avois. Je mesurois l'étendue de ce que j'appellois le monde par celle que je pouvois appercevoir à la faveur d'un jour clair & serein. Je me représentois la terre sous l'idée simple d'une superficie plane, semblable à celle d'une vaste prairie circulaire, dont le contour servoit de base & d'appui à cette partie du ciel que ma vue découvroit. Sans avoir jamais ouï parler d'Aristote ni de Ptolomée, je m'imaginois comme eux que les cieux étoient solides & transparents comme du cristal, & que les astres dont

ils ſont parſemés y étoient attachés comme autant de flambeaux qui s'éteignoient pendant le jour & ſe rallumoient aux approches de la nuit. Lorſque j'entendois dire que le ſoleil ſe levoit, ſe couchoit, & parvenoit à ſon midi, je le prenois pour un être animé & intelligent, & ce qui augmentoit mon erreur, c'étoit de le voir toujours repréſenté ſous la figure d'une tête humaine, environnée de rayons. Comme il ne me paroiſſoit, tant à ſon lever qu'à ſon coucher, que fort peu éloigné de la terre, & perſuadé d'ailleurs qu'il étoit le principe de la chaleur, je crus que, ſi je pouvois l'approcher, je trouverois un aſyle contre le redoutable fléau que le grand hiver avoit produit. L'eſprit préoccupé de ce beau projet, je me mis en marche directement vers l'orient. Ce point ſeul me ſervoit de guide, & dirigeoit mes pas comme l'étoile polaire regle le cours d'un vaiſſeau. Cette progreſſion machinale me conduiſit dans les plaines arides de la Champagne. L'indigence & la faim ſembloient avoir établi leur ſéjour dans ces triſtes lieux. Les maiſons couvertes de chaume & de roſeaux s'abaiſſoient juſqu'à terre, & reſſembloient à des glacieres. Un enduit d'argile, broyée avec un peu de paille, étoit le ſeul obſtacle qui en défendit l'entrée. Quant aux habitants leur figure quadroit à merveille avec la pauvreté de leurs cabanes. Les haillons dont ils étoient couverts, la pâleur de leur viſage, leurs yeux livides & abattus, leur maintien languiſſant, morne & engourdi, la nudité & la maigreur de quantité d'enfants que la faim deſſéchoit, & que je voyois diſperſés parmi les haies &

les buiſſons pour y chercher certaines racines qu'ils dévoroient avec avidité. Tous ces affreux ſymptômes d'une calamité publique m'épouvanterent, & me causerent une extrême averſion pour cette ſiniſtre contrée. Je la traverſai le plus rapidement qu'il me fut poſſible, n'ayant pour tout aliment que des herbes & un peu de pain de chénevis que j'achetois, & que j'avois même beaucoup de peine à trouver. Cette nourriture brûlante & corroſive, deſtinée ſeulement à repaître les plus vils animaux, émouſſa mes forces, altéra la bonté de mon tempérament, & me cauſa des infirmités dont j'ai long-temps reſſenti les triſtes effets. En continuant mon chemin vers l'orient j'arrivai au ſommet d'un côteau, au pied duquel étoit une eſpece de bourg, couvert d'une épaiſſe fumée que je pris pour un reſte d'incendie. On m'apprit, que cette fumée étoit produite par des ſources d'eaux bouillantes qui ſortoient du ſein de la terre. Arrivé près de ces ſources, je me couchai ſur le pavé pour les examiner avec plus d'attention. Mais aucun terme ne peut exprimer l'étonnement dont je fus ſaiſi, lorsque, plongeant ma main dans l'eau, l'extrême chaleur m'obligea de la retirer au plus vîte. Je réitérai pluſieurs fois cet eſſai, & voyant qu'il n'y avoit aucun fourneau autour de ces fontaines, capable de cauſer cette chaleur, je crus de bonne foi être dans le voiſinage des enfers. Je m'étonnai même qu'on put demeurer un inſtant à Bourbonne-les-Bains ſans danger ou ſans frayeur. Auſſi n'y fis-je pas un long ſéjour. Je repris ma route orientale, & le lendemain au matin,

je me trouvai à Senaide, premier village d'une ſouveraineté dont l'état floriſſant me parut un nouveau monde. La face de la terre, ſuivant l'expreſſion de l'Ecriture, ſembloit y être renouvellée, & elle l'étoit en effet. Le contraſte ſubit du jour & de la nuit m'auroit peut-être moins frappé que je ne le fus par la différence que je remarquai entre le pays que je venois de quitter & celui où j'entrois. Il n'étoit plus queſtion ſur cette nouvelle ſcene de ces toits de paille & de roſeaux, de ces miſérables huttes d'argile & de boue, de ces viles tanieres où la miſere recéloit ce qu'elle a de plus accablant. On n'y voyoit point de ces figures humaines dégradées par des viſages de moribonds, & par des lambeaux de toile & de treillis. L'indigence n'avoit point mis d'entraves à leurs pieds en réduiſant leur chauſſure à d'incommodes ſabots. La jeuneſſe n'y connoiſſoit les horreurs de la guerre que par la crainte & les perpétuelles allarmes des peuples voiſins, & à l'égard des enfants, leur air de ſanté, la vivacité de leurs mouvements, le coloris & l'embonpoint, qui reluiſoient ſur leurs viſages, les auroient fait prendre pour autant de cupidons, en comparaiſon des languiſſantes momies qui avoient excité ma compaſſion huit jours auparavant. Ici les maiſons méritoient d'être habitées par des hommes, elles étoient ſpacieuſes & ſolides, bâties de bons murs & couvertes de tuiles. J'en vis quelques-unes à deux étages comme dans les villes, mais, ce qui me parut fort ſingulier, étoit que leurs ſommets ſe terminoient preſque tous par une double croix. J'en remarquai

de pareilles, peintes ſur la porte de l'égliſe du village, accompagnées d'oiſeaux éployés & ſans bec, que je ne connoiſſois point encore ſous le nom d'alérions. Pendant que je conſidérois ce changement de décoration, un coup de cloche appella les habitants à la meſſe paroiſſiale (car c'étoit un jour de Dimanche) je m'y rendis le premier, & un moment après, j'eus le plaiſir d'y voir arriver une foule de payſans ſans ſabots, habillés d'étoffe, ayant la plupart leurs poignets ornés de manchettes avec des boutons d'argent. Les femmes auroient pu figurer, par la propreté de leurs ajuſtements, avec les plus leſtes bourgeoiſes que j'euſſe encore vues. Mais, ce qui me frappa encore davantage, fut de voir plus de jeunes garçons dans cette égliſe que je n'en avois vus dans une partie de la province que je venois de parcourir. Preuve évidente que la vaine ambition & la cruelle folie des conquêtes n'exerçoient point leur tyrannie dans cet heureux climat. A des traits ſi marqués je reconnus que j'avois changé de domination.

II.

DESCRIPTION *de la dévotion fortuite & machinale qui me survient à l'Hermitage de la Rochette, près des montagnes des Voges. Ma sortie de ce désert & mon arrivée à Ste. Anne près de Lunéville.*

DE toutes mes lectures celle qui me frappa le plus fut l'effroyable description que St. Jean Climaque a faite des pénitences affreuses que l'on pratiquoit dans un monastere d'Egypte, nommé à juste titre la Prison. C'est à l'article 3me du 5me degré de son Echelle sainte qu'on peut la lire; ainsi il est inutile que j'en fasse le précis. D'ailleurs, en empruntant les traits dont le saint Abbé du Mont-Sinaï s'est servi, je risquerois de peindre le désespoir dans toute sa noirceur. Il est étonnant que dans les climats ardents du midi, où on a ordinairement le cerveau très-exalté, il s'en soit trouvé d'assez solides pour résister à la violente impression que des objets, également horribles & lugubres, devoient naturellement causer. J'ignore quelle opinion ces pénitents s'étoient formée d'un Dieu rempli de miséricorde & de bonté. Mais, puisque pour le fléchir, ils avoient recours à des suppli-

ces atroces, plutôt qu'à des auſtérités dirigées par la diſcrétion, il eſt à préſumer qu'ils le croyoient d'une ſévérité preſque inexorable, & qu'ils craignoient que ſa juſtice ne l'emportât ſur ſa clémence. Peut-être auſſi que leur imagination irritée leur repréſentoit l'enfer déjà à demi-ouvert ſous leurs pieds, & ce même Dieu, armé de la foudre, prèt à les accabler ſous le poids de ſes vengeances. Car, pour penſer & agir comme ils faiſoient, il ne ſuffiſoit pas d'avoir le cœur contrit & briſé de douleur, il falloit abſolument être épouvanté. Des idées plus agréables & plus douces ſuccéderent à ces images de terreur. Ayant lu par haſard une Introduction à la vie contemplative, & un autre ouvrage intitulé la Dévotion aiſée, je me trouvai bientôt diſpoſé à aimer Dieu & ſes Saints à peu-près comme un amant aime ſa maîtreſſe. Mille expreſſions abſtraites, mais tendres & affectueuſes vinrent, comme d'elles-mêmes, ſe placer ſur mes levres, pendant que les élans, les ſoupirs, les aſpirations & les gémiſſements s'emparoient de mon cœur. J'éprouvai, pour la premiere fois de ma vie, les influences d'un mouvement intérieur, lequel, à certains égards, mériteroit d'être mis au nombre des paſſions. Je dis, à certains égards, car, n'étant point uniforme dans ſes effets, il arrive qu'au lieu de produire la gaieté, la joie & le contentement, il cauſe aſſez ſouvent le chagrin, la bizarrerie, l'aigreur & la rudeſſe, ſelon le génie & le tempérament de ceux qui en ſont agités. Ce ſentiment eſt ce que le vulgaire nomme improprement la dévotion. Il eſt

aisé de voir que je ne parle point de celle qui a la charité, l'amour & la crainte de Dieu pour principes. Cette dévotion là n'est autre chose que la vraie & solide piété, & c'est elle qui fait les saints, au lieu que celle dont il s'agit, laisse fort bien le cœur humain comme elle le trouve, & n'est nullement incompatible avec l'hypocrisie, l'orgueil, la duplicité & d'autres vices encore plus odieux. Jusqu'ici mes réflexions sur la dureté de ma condition m'avoient servi de préservatif contre les vapeurs de la vanité, à l'exception de celles qui m'offusquerent à la vue de la profonde érudition que je croyois avoir acquise, en lisant les auteurs de la bibliotheque bleue. Mais ce qui devoit fortifier cet excellent principe de modération fut précisément ce qui l'affoiblit. A peine fus-je initié dans la dévotion que je me crus déjà un pied dans la béatitude. Comme un autre Pharisien je faisois la comparaison de mes vertus avec celles des gens du monde, & mon amour-propre en tiroit des conclusions très-différentes de celles que l'humilité suggere. Ces vertus consistoient à réciter chaque jour les quinze oraisons de Ste Brigitte, les quatorze allégresses, l'oraison des trente jours qui commence par ces mots *Obsecro te Domina* & une autre de cinq ou six lignes dont le titre promettoit mille ans d'indulgences à chaque fois qu'on la récitoit. Jamais mes levres n'ont eu tant d'exercice, mais, par la trop fréquente répétition des mêmes choses, il m'arrivoit de ces distractions que j'ai remarquées depuis dans plusieurs églises, où des chanteurs gagés ont souvent le cœur & l'esprit occupés

occupés à toute autre chofe qu'à la fignification des mots que leurs bouches proferent. Au milieu de cette ferveur je me figurai qu'il étoit de la dignité d'un homme intérieur & recueilli d'être grave & compofé dans fes démarches &, comme j'ignorois que la joie & la férénité étoient prefque toujours inféparables de la folide piété, je me perfuadai fauffement que la dévotion ne devoit paroître, pour ainfi dire, qu'en habit de deuil & avec un air morne & rebarbatif, & que tel étoit fon uniforme. Cette erreur eft pernicieufe & je puis dire avoir vu bien des honnètes gens qui, fans elle, auroient peut-être été de vrais dévots. Lorfqu'à tous les fatras & aux mènues obfervances qui forment le fantôme de la piété, j'eus ajouté quelques jeûnes arbitraires, je crus véritablement que j'accompliffois la loi & les prophetes, & que je pouvois déjà primer parmi le petit nombre des élus. Cependant le fervice du bon frere Palémon n'en alloit pas mieux. Souvent, quand il m'envoyoit en commiffion, j'allois m'agenouiller au pied d'un arbre pour y réciter mes oraifons & lorfqu'il m'avoit commandé de travailler au jardin, il étoit furpris de me trouver en méditation dans quelque recoin de notre rocher. Que s'il lui arrivoit d'improuver cette conduite, & de cenfurer ma négligence, à mon tour je prenois la liberté de l'accufer de relachement & de tiédeur dans fa profeffion, en lui reprochant de vouloir s'oppofer à la pratique du précepte que le Seigneur nous a donné de prier fans ceffe, & de ne pas s'embarraffer du lendemain. Un jour s'étant mis en devoir de

m'expliquer le vrai ſens du texte dont j'abuſois, mon zele fit une ſi violente irruption ſur lui, & s'exhala en expreſſions ſi ameres & ſi cauſtiques que le pauvre ſolitaire en fut tout éperdu. Sa patience me cauſa des remords & de la confuſion. Je réſolus de me corriger & je crus que, pour y réuſſir, je devois augmenter le nombre des oraiſons que je récitois habituellement. Mais cet expédient n'empêcha point mes paſſions de prendre l'eſſor & d'aller leur train. En très-peu de tems je devins altier, vindicatif, entêté & ſi ſenſible à la moindre contradiction, que je me révoltois avec aigreur contre tout ce qui en avoit ſeulement l'apparence. Bientôt je trouvai que la médiſance, que j'avois toujours déteſtée comme le fléau de l'innocence & de la vertu, pouvoit ſe tolérer, quand elle n'avoit pour objet que la correction du prochain. Enfin, à force d'être devot, je manquai de n'être plus chrétien. Avant que je luſſe le Traité de la vie contemplative, je ne connoiſſois tout uniment que deux ſortes de vies, la bonne & la mauvaiſe. Mais je ne tardai pas à être inſtruit qu'il y en avoit quantité d'autres, auxquelles probablement je n'aurois jamais penſé parmi les occupations de la vie champêtre. J'appris donc, pour la premiere fois, qu'il y avoit des vies que l'on nommoit active, contemplative, purgative, illuminative, unitive &c. Comme celle-ci paſſoit pour le comble de la perfection, je me ſentis aſſez d'audace pour y aſpirer. Je ne connoiſſois auſſi que deux ſortes d'oraiſons, la vocale & la mentale, & en cela mon ignorance égaloit celle des trois quarts & demi du

monde chrétien. Je n'avois aucune idée de celles que les ames tendres & affectueuses ont qualifiées d'oraisons jaculatoires, passives, oraison de repos, d'union, de silence, d'abandon, de simple regard, de quiétude &c. Quelle consolation pour moi de savoir qu'il y avoit tant de moyens de s'expliquer avec Dieu! M'étant informé lequel étoit le plus efficace, le dévot frere Palémon m'assura que c'étoit l'oraison passive. Mais quand il m'eut dit qu'elle consistoit dans un acte de foi, par lequel l'on se mettoit devant Dieu pour ne faire attention qu'à sa toute puissance, non pour le connoître, mais précisément pour l'aimer, je retombai lourdement dans mon ancien préjugé, qui étoit, que la connoissance devoit précéder l'amour. Cependant j'éprouvois en quelque façon le contraire. Car, sans connoître Dieu plus distinctement qu'auparavant, il me sembloit que je l'aimois beaucoup, mais voulant l'aimer encore davantage, je priai le frere Palémon de me donner des idées plus claires & plus sensibles de ses divines perfections. La comparaison qu'il fit de Dieu à un bon Roi que les deux tiers de ses sujets ne voient jamais, & qu'ils ne connoissent que par les effets de sa justice, de sa clémence & de sa magnanimité, me satisfit extrêmement. Cette comparaison me disposa à aimer Dieu de plus en plus, mais un peu matériellement, car j'allois me le représenter comme un puissant Monarque dans l'intérieur d'une Cour brillante & superbe, si, pour m'en donner une notion plus exacte, le frere Palémon ne m'eût averti qu'il y avoit une très-grande différence entre le Roi

du ciel & les Rois de la terre; que ceux-ci pouvoient être trompés & faire des injuſtices, au lieu que le Maître de l'Univers, étant la bonté, la juſtice & la perfection même, il étoit abſolument impeccable. Ce fut à la faveur de ces foibles & ſombres lueurs que j'entrevis, que le créateur devoit être aimé tout autrement que ſes créatures. Cependant je ne laiſſai pas de me familiariſer en idée avec cet être infini. Je l'invoquois à chaque inſtant & je le ſupplois de m'exaucer pour des choſes qui avoient ſouvent moins de rapport à ſa gloire qu'à mes intérêts, qui commençoient à ſe développer & à m'être chers. Il eſt vrai que ces intérêts n'étoient ni frivoles, ni déraiſonnables. Comme les aiſes & les commodités de la vie ne m'étoient encore gueres connus, j'ignorois la plupart de celles que le luxe & la molleſſe ont placées au rang des beſoins indiſpenſables. Après la dévotion ma paſſion dominante étoit la liberté du corps & de l'eſprit, un goût décidé pour l'indépendance, & une averſion marquée pour tout ce qui pouvoit me cauſer des ſoins & de l'inquiétude. Ces biens là me paroiſſoient réels & très-dignes de mon ambition. Enſuite je penſois aux biens inviſibles & ſpirituels, mais parce que pour les obtenir, il falloit perdre tous les autres, & ſubir les horreurs du tombeau, j'aimois à ne les enviſager que dans une perſpective immenſe. Quelquefois je faiſois mes efforts pour me former une idée des plaiſirs de la vie future, mais j'avoue ſincérement que l'image des plaiſirs que je me figurois, & que je croyois purement intellectuels, étoit un peu

copiée d'après les plaiſirs de ce monde. Pendant que je m'alambiquois le cerveau à les ſpiritualiſer, il m'arriva une aventure que je ne dois pas omettre; elle pourra ſervir aux ames dévotes à démêler les ſenſations & les reſſorts méchaniques du cœur, & à ne pas les confondre avec les mouvements & les impreſſions de la grace. C'étoit le matin d'un de ces beaux jours de printemps où la nature, parée de ſes plus ſomptueux ornements, ſembloit faire oſtentation de ſes charmes & de ſes richeſſes. Aſſis ſur le ſommet du rocher qui dominoit notre habitation, je contemplois d'un côté une vaſte prairie toute émaillée de fleurs, arroſée d'une riviere à plein bord, chargée d'une prodigieuſe quantité de bois de charpente raſſemblé en radeaux, dont le tranſport dans les pays étrangers enrichit une partie de la Lorraine. De l'autre je conſidérois cette agréable alternative de collines & de vallons parſemés de villages & de hameaux qui, des bords de la prairie, s'élevoient inſenſiblement juſqu'à la cîme des montagnes des Voſges, & repréſentoient un payſage digne du pinceau le plus ſavant & le plus délicat. Cet aſpect étoit encore embelli par l'azur d'un ciel pur & ſerein qui, joint aux douces couleurs de l'aurore, & à la mélodie des roſſignols, formoient un ſpectacle capable d'émouvoir l'ame la plus inſenſible. Il s'en falloit bien que la mienne le fut. J'étois pénétré de la plus vive reconnoiſſance, en penſant que cette pompeuſe décoration & une infinité d'autres encore plus éclatantes, n'étoient faites que pour le plaiſir & l'utilité des

humains. Malgré mon amour propre, je n'étois pas assez prévenu en leur faveur pour me persuader qu'ils méritassent de tels bienfaits. J'en inférai donc qu'étant absolument gratuits, il falloit que la bonté de celui qui en étoit le dispensateur égalât sa toute-puissance, Cette conséquence me parut si consolante que je souhaitai de l'avoir toujours présente à l'esprit. Car de tous les attributs divins la bonté étoit celui que je concevois le mieux, qui m'intéressoit le plus, & qui me rendoit la divinité plus accessible & plus aimable. Voilà les sentiments que mes réflexions sur les beautés de la nature exciterent en moi; & voici ceux que l'art y ajouta par un accident assez comique. Vers le soir du même jour quatre ou cinq chanoines, de ceux qui composent le mince & rustique Chapitre de Deneuvre, vinrent nous rendre visite, précédés d'un ample jambon & de quelques flacons qui ne contenoient rien moins que de l'eau-bénite. La fraîcheur de notre grotte, l'appétit & la soif les inviterent à y faire une station. Les flacons furent déposés dans le bassin de la source qui ornoit le fond du rocher. Pour le jambon on l'étala sur un tapis de gazon qui sembloit fait exprès. Ensuite Messieurs les gens d'Eglise, ayant pris séance, se mirent à officier tout de leur mieux. Ils commencerent par attaquer le jambon qui succomba sous leurs coups & se fondit à vue d'œil. A l'égard des flacons ils passerent en revue avec tant de volubilité, & reçurent de si fréquentes saignées qu'en moins d'une heure ils devinrent des corps sans ames. Je participai cependant à cette

libation par deux verres de vin aſſez copieux dont je m'abreuvai par ordre du frere Palémon. Lorſque Meſſieurs les Chanoines eurent achevé leur réfection, & qu'aux approches de la nuit, ils eurent pris congé de notre déſert, je me mis à recueillir les débris du feſtin, ce qui par malheur fut bientôt fait. Pendant que je m'en acquittois j'éprouvai en moi-même un phénomene qui ne m'étoit jamais arrivé. Il me ſembla que mon ſang ſe raréfioit dans mes veines, que mon viſage s'enflammoit, & que ma vue étoit plus aiguë & plus perçante qu'à l'ordinaire. Quoique naturellement taciturne il me prit une démangeaiſon de parler, ſi forte que, pour la ſatisfaire, je m'aviſai de réciter des pſeaumes à haute voix, mais en prononçant mes paroles, je m'apperçus que j'en culbutois la moitié, que ma langue étoit embarraſſée, & mes levres moins libres & moins mobiles que de coûtume. Ce qui m'étonna le plus, eſt que mes pas devinrent chancelants, & que mes jambes s'appeſantirent comme ſi elles euſſent été engourdies. Ne pénétrant point encore la vraie cauſe de ces ſymptômes, la crainte qu'ils ne fuſſent les indices de quelque indiſpoſition, m'engagea à me retirer dans ma cellule. Je m'y aſſis par haſard vis-à-vis d'une image qui repréſentoit Jeſus-Chriſt ſous la figure du bon paſteur. Cet adorable objet m'attendrit; je reſtai immobile & les yeux attachés ſur lui près d'un quart d'heure, mais, pendant cette inaction extérieure, il s'élevoit de grands mouvements dans le fond de mon ame. Le Nectar, auquel je n'étois nullement accoûtumé, opéroit ſes effets.

Après m'avoir échauffé le cœur, ſes vapeurs étoient parvenues au cerveau, & y avoient mis les eſprits dans une extrême agitation. Jamais mon imagination n'avoit été ſi féconde en idées vives & agréables. Elles ſe heurtoient, pour ainſi dire, l'une l'autre, & ſe ſuccédoient avec une exceſſive rapidité. Je ne ſavois quoi penſer de cette eſpece de tumulte que je reſſentois ſans le comprendre. Je doutai un moment s'il ne ſeroit point le prélude de ces extaſes & de ces raviſſements ineffables que les contemplatifs exagerent dans leurs écrits. C'eſt là un des écarts où la dévotion peut faire tomber lorſqu'elle n'a pas l'humilité pour guide & pour appui. Quoique cette reine des vertus n'eût aucune part à l'accès où je me trouvois, je ne laiſſai pas de me proſterner la face contre terre à diverſes repriſes, &, m'approchant de l'image du ſauveur, je l'arroſai de mes pleurs, je lui adreſſai mille diſcours entrecoupés de ſoupirs & de ſanglots, je la baiſai une infinité de fois & lui prodiguai les termes les plus myſtiques & les plus touchants. Les inflexions de voix, les mouvements de tête & toutes les dévotes minauderies que la tendreſſe inſpire, ne furent pas épargnées. Cependant mes larmes continuoient à s'épancher, & je les trouvois ſi douces & ſi conſolantes que j'aurois voulu en éterniſer le cours. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que je les prenois réellement pour un don du ciel, & une effuſion de la grace, ſans jamais ſoupçonner que le jus de la treille eût contribué à les exciter. Le Diable, qui ſe mêle toujours des affaires d'autrui, & ſur-tout de ce qui

se passe dans les déserts, ne s'oublia pas dans cette occasion. Il ne risquoit pas de perdre ses peines avec moi, je n'étois pas un Saint Antoine. C'est lui sans doute qui changea mon amour propre en véritable orgueil, en me persuadant que je marchois, à pas de géant, dans la voie de la perfection, & que les progrès que j'y avois faits surpassoient de beaucoup ceux du vertueux frere Palémon.

Si, selon le proverbe, un grain de vanité suffit pour gâter un quintal de mérite, quels horribles ravages la vanité, prise dans un sens collectif, ne fait-elle pas sur des vertus aussi raffinées & aussi délicates que celles qui sont l'objet de la dévotion spéculative? Comme il faut que tout finisse, mes sublimes & séraphiques illusions se ralentirent insensiblement. La tranquillité du corps succéda aux agitations de l'esprit. Je m'endormis profondément avec l'espérance que le sommeil me fourniroit de nouvelles forces pour courir avec plus d'ardeur dans la carriere de la vie spirituelle. Mais quel fut mon étonnement à mon réveil, lorsque, voulant rappeller mes affectueux transports, je me trouvai aussi insensible que le marbre, & sans la moindre étincelle de ce beau feu qui m'animoit quelques heures auparavant! Cette joie douce, ces épanouissements de cœur, ces consolations intérieures & toutes ces béatifiques chimeres s'étoient dissipées avec mes larmes & les vapeurs qui les avoient produites. Je me vis réduit dans cette aridité de sentiments, & dans cette espece d'abandon que les contemplatifs ont qualifiée très-élégamment du nom de ténebres &

de féchereffe infernale. Alors le frere Palémon reprit fes droits dans mon eftime. Je fus convaincu pour cette fois qu'en matiere de fpiritualité je n'étois pas encore digne de délier la courroie de fes fouliers. Mes réflexions fur toutes les particularités du myftique délire qui venoit de m'arriver m'en firent découvrir la vraie fource, & quand je me repréfentois que j'avois pris les larmes qu'une tendreffe de tempérament, excitée par deux verres de liqueur, m'avoit occafionnées, pour un préfent du Ciel & l'effet d'une falutaire componction, j'avoue fincérement que j'en conçus une confufion auffi humiliante que difficile à exprimer. Mes privautés avec la majefté divine s'évanouirent. Je recommençai à l'adorer & à la craindre avec cette refpectueufe timidité & cette décence qu'il convient de joindre toujours aux hommages qui lui font dus. Je ne fus pas moins mortifié quand je me rappellai les difcours que je lui avois tenus dans mes foliloques, & que j'en pefai les termes. Je les trouvai fi familiers, & tellement paffionnés qu'il me fut aifé de juger que fans une effervefcence du fang & des efprits, l'ignorance & la préfomption feules n'étoient pas capables de me les fuggérer. Depuis ce tems-là, lorfque je me fuis apperçu que mes prieres étoient plus ferventes qu'à l'ordinaire, fur-tout celles du foir, j'ai été fort attentif à examiner fi quelque caufe purement phyfique ne contribuoit pas à rendre cette ferveur un peu équivoque; & je puis affurer que cet examen n'a pas toujours été inutile. Dans la fuite, lorfquil a été queftion de raconter cette fcene, j'ai

jugé à propos de la désigner sous le titre de Dévotion fortuite & machinale. Peut-être que la description que j'en ai faite ne déplaira pas à ceux qui aiment à se précautionner contre les erreurs & les illusions, auxquelles le cœur & l'esprit humain sont exposés. Peu de mois après cette aventure le bonheur dont je jouissois, disparut par l'arrivée d'un solitaire envoyé par les Supérieurs de sa Congrégation pour occuper ma place. Il falloit nécessairement que je la lui cédasse, ce qui m'auroit rendu inconsolable si on ne m'eut promis qu'en quittant mon désert, je rentrerois dans un autre aussi agréable & plus florissant. Muni d'une lettre & des instructions du vénérable frere Palémon, je pris la route de Lunéville, résidence ordinaire de la brillante Cour de Lorraine. Lorsque j'eus traversé la forêt de Modon, & que je fus à portée de découvrir toute la splendeur de ce magnifique séjour, je fus saisi de cet étonnement, mêlé d'admiration & de respect, que les grands objets ont coûtume d'imprimer à ceux qui les voient pour la premiere fois. Accablé de chagrin par l'incertitude de mon sort, à peine osois-je tourner la vue vers le vaste & superbe palais qui dominoit la ville, & que je considérois alors comme le centre des plaisirs & de la félicité temporelle. L'expérience a un peu rectifié mes idées à cet égard, & des notions beaucoup plus justes ont modéré mon excessive timidité. A une demi-lieue de Lunéville, vers le couchant, & vis-à-vis de la jonction des deux rivieres de Meurthe & de Vezouze, est un hermitage appellé Sainte Anne, situé au sommet

d'un fertile côteau, exposé au midi & bordé, dans toute sa longueur, par la forêt de Vitrimont qui l'embellit & le protege contre les vents nuisibles du septentrion. C'étoit là où la providence dirigeoit mes pas, & me conduisoit à la fortune par la route que suivent ceux qui l'évitent & la méprisent, comme on le verra par la suite de ces mémoires. Je me présentai à la porte de cette retraite. Le frere Martinien, qui en étoit le supérieur, ayant examiné ma lettre de créance, me reçut en qualité de très-humble serviteur de sa petite communauté. Elle étoit composée de quatre personnes dont l'âge, rangé de suite, auroit suffi pour former une assez ample chronique. Je n'ai jamais vu les traits de la rustique simplicité mieux exprimés que sur leurs visages & dans leurs manieres. Leur langage répondit parfaitement à leur extérieur; rien de plus inculte & de plus négligé. Quant à leurs sentiments, ils n'étoient pas tout-à-fait aussi massifs que leurs personnes. Mais la nature (qui s'embarrasse peu des délicatesses de l'esprit, qui souvent ne servent qu'à orner nos passions & à pallier nos défauts) leur avoit accordé un grand fond de bonté & de candeur, joint à une santé robuste & à une admirable disposition aux travaux de l'agriculture. J'ignore si ce que l'on nomme dans le monde une belle éducation, produit des avantages aussi solides & aussi nécessaires. A la vérité ces bonnes gens n'entendoient rien à parler de la vertu. C'est un soin qu'ils abandonnoient volontiers à l'oisiveté des Docteurs & des Philosophes. Ils se contentoient de la réduire en pratique sans daigner

ſeulement s'en appercevoir, & ſans ſe ſoucier que le Public y fit attention.

Cette ſalutaire indifférence eſt cauſe que l'on connoît peu l'auſtérité de leur vie & la rigidité de leur inſtitut. Je l'ignorerois moi-même ſi le ſéjour de cinq ans que j'ai fait parmi eux ne m'eût donné occaſion de m'en inſtruire. Je puis dire avec ſincérité que les pénitences & les macérations que je leur ai vu pratiquer m'ont convaincu de la poſſibilité de celles qui m'avoient effrayé en liſant la vie des Peres de la Thébaïde. Sans parler des trop fréquents jeûnes au pain & à l'eau, & de l'uſage de la haire & du cilice, pendant le travail & au milieu des chaleurs de l'été, j'ai vu de ces ſolitaires qui couchoient ſur la dure, même en tems de maladie, & malgré la rigueur de l'hiver; la tête & les pieds nus, & n'ayant qu'un bloc de bois pour chevet. Un autre qui ne vivoit que de fruits & de légumes; craignant que leur ſaveur naturelle ne fût un piege du Démon pour le porter à la ſenſualité, il avoit ſoin d'en prévenir les amorces, ſoit en mettant des cendres avec ſes aliments, ou en y verſant de l'eau où il avoit fait tremper les oſiers dont il faiſoit des corbeilles, infuſion auſſi amere que l'abſynthe, & faite pour le ſupplice du goût. Mais celui dont la conduite m'édifioit le plus étoit un certain frere Paul engagé dans l'état érémitiques depuis 32 ans. Sa dévotion n'étoit rien moins que verbale, elle influoit ſur ſes mœurs, & avoit porté la réforme juſque dans ſon cœur & dans ſon eſprit, & par là elle méritoit avec juſtice le beau nom

de piété. La Religion lui avoit appris à connoître la volonté de Dieu & il n'oublioit rien pour l'accomplir. Au lieu que la plupart des autres dévôts ſont très-diffus dans leurs prieres, lui ne l'étoit que dans ſes bonnes œuvres. La médiſance & le menſonge lui étoient en horreur. La crainte que leur poiſon ne ſe gliſſât dans ſes diſcours, l'avait rendu extrêmement ſilencieux. Il étoit doux, patient, charitable, d'une humeur agréable & toujours égale, & ſi réſigné aux ordres de la Providence que je ne ſai ſi la confuſion ſubite des éléments auroit été capable de l'émouvoir. J'ai obſervé en effet que rien ne l'étonnoit. Les paſſions violentes, telles que la haine & la colere, ſembloient lui être inconnues. Un jour lui ayant demandé, par plaiſanterie, ſi au moins il ne feroit pas permis de haïr le Diable, il me répondit naïvement qu'il ne falloit haïr perſonne.

Après ce témoignage que je devois autant à la vérité qu'à la vertu de ces bons ſolitaires, je dirai un mot de leur fondateur. Il s'appelloit frere Michel, né près d'Evreux, ville épiſcopale de Normandie. Etant dans le ſervice de France, en qualité de Lieutenant de Cavalerie, il fut bleſſé dangereuſement & foulé aux pieds des chevaux, dans une bataille qui ſe donna en Alſace. Il fit vœu de renoncer au monde s'il échappoit de ce péril. Ayant été exaucé il chercha un endroit propre à l'exécution de ſon deſſein. Comme il paſſoit aux environs de Lunéville, il apperçut de loin, & au-deſſus des arbres qui bordoient le côteau dont j'ai parlé, une maſure nommée la Maiſon Alba qui appartenoit

à la famille de ce nom établie à Mirecourt. Charles IV. Duc de Lorraine, & M. de Fieux, Evêque de Toul, lui permirent d'en faire l'acquisition & d'y embrasser la vie érémitique. La régularité de sa conduite lui attira bientôt des disciples qui défricherent le côteau qui autrefois avoit été planté de vignes, mais que les ravages des Suédois, & les dévastations des François, avoient changées en forèt avec les deux tiers de la province. La Maison Alba fut érigée en hermitage, sous l'invocation de Ste. Anne, & peu de tems après le Frere Michel en fonda un autre (*a*) près de Ludres, à deux lieues de Nancy, sur le penchant de la montagne d'Afrique, remarquable par un camp Romain dont les retranchements subsistent encore. Ensuite il entreprit la réforme de tous les hermites du diocese de Toul, leur prescrivit des réglements, les assujettit à un noviciat sévere, & de vagabonds qu'ils étoient, il en forma une Congrégation de solitaires, ignorants à la vérité, mais très-capables, par la piété & par l'humiliation où ils vivent, de précéder les savants dans le royaume des cieux. Pour leur en faciliter la route il paraphrasa en misérables vers françois l'échelle de St. Jean Climaque, qu'il fit imprimer (*b*) à Béziers en Languedoc, où quelques affaires l'avoient appellé. De retour en Lorraine il en publia une seconde édition, & il est étonnant qu'il se soit trouvé deux Imprimeurs disposés à mettre au jour une production où la bonne rime & la saine raison

(*a*) St. Joseph de Messin.

(*b*) Vers l'an 1708.

ſe rencontrent ſi peu. Le vertueux auteur de ce pitoyable ouvrage décéda l'an 1710. âgé de près de cent ans. Je m'apperçus bientôt, que je n'avois rien perdu au change de ma derniere condition. Mes nouveaux maîtres, tous diſciples du vénérable frere Michel, n'avoient rien de commun avec ces ſolitaires acéphales & mendiants, dont l'oiſiveté & les vices qu'elle produit ont déshonoré l'état érémitique. Au moyen d'un attelage de ſix vaches ils labouroient une piece de douze arpents de terre, & cet héritage bien cultivé, & rempli d'arbres fruitiers de diverſes eſpeces, fourniſſoit abondamment à ſes poſſeſſeurs les moyens de ſubſiſter ſans être à charge au public.

On me confia le ſoin du petit troupeau, & une partie de mon tems fut deſtiné à le conduire dans les pâturages de la forêt. Je me vis donc engagé de rechef dans la vie paſtorale à laquelle je croyois avoir renoncé pour toujours.

III.

SUITE de ma réception à l'Hermitage de Ste. Anne. Un chêne de la forêt érigé en Obſervatoire. Mes efforts pour apprendre la Géographie. Expédient pour avoir des livres. Les Solitaires de Ste. Anne chaſſés de chez eux par leur très-humble ſerviteur.

JE commençai ma nouvelle carriere par apprendre à écrire. Un de nos vieillards me traça les éléments de cet art ingénieux d'une main décrépite & tremblante. Un modele ſi défectueux ne pouvoit produire que de mauvaiſes copies. Pour ne pas incommoder le bon vieillard, & me paſſer de ſes leçons, voici ce que j'imaginai. Je détachai de ma vitre un carreau de verre, & le poſant ſur mon exemple, j'écrivois ſur la ſurface les mêmes lettres que je voyois à travers, & ce fut par la répétition de cet exercice, qu'en peu de tems j'acquis une aſſez grande facilité de mal écrire. Un abrégé d'arithmétique, que je trouvai dans un bouquin de la bibliotheque bleue, m'en apprit les quatre regles. Cette admirable ſcience, qui par l'audace de ſes calculs, porte le flambeau de la diſcuſſion

jusques dans les plus ténébreuses régions de l'infini numéral, fut pour moi une source d'amusements & de plaisirs. Je choisis dans mes bois quelques réduits propres à y étudier; & il m'arrivoit assez souvent d'y méditer pendant une partie des belles nuits de l'été. S'il est vrai que les anciens peuples de la Germanie aient adoré la profondeur du silence qui regnoit dans l'épaisseur de leurs forêts, il y a apparence que je me serois dévoué au même culte, si j'eusse eu le malheur d'être leur contemporain. Toutes les fois que je me suis trouvé seul dans des forêts épaisses, dans des vallons écartés, & parmi des rochers & des ruines de bâtiments antiques, j'ai toujours éprouvé une sorte d'horreur, & je ne sais quelle espece de frémissement qui me sembloit moins l'effet de la crainte que d'un sentiment confus de vénération. Je me figurois que le calme & la profonde tranquillité que la nuit répandoit dans des lieux où le silence n'étoit interrompu que par le cri des hiboux & des orfraies, avoit je ne sais quoi de grand & de majestueux qui excitoit l'ame à des retours sur elle-même, & étendoit la sphere de ses pensées. Cette sorte de mélancolie active me plaisoit infiniment, & pour me la procurer, je me retirois sur un tertre de la forêt où étoit une excavation en guise de grotte qui restoit des débris d'une ancienne carriere. Un soir, étant assis à l'ouverture de cet antre, par un tems clair & serein, je me mis à considérer ces amas de lumieres répandues dans l'immensité de l'espace qui nous environne. Je me souvins à cet aspect que les almanachs annon-

çoient qu'à certains jours de l'année le ſoleil entroit dans des ſignes que l'on diſtinguoit par des noms d'animaux, tels que le Bélier, le Taureau &c. Je me mis en tête de ſavoir ce que c'étoit que ces ſignes, & préſumant qu'il y avoit peut-être dans le ciel des aſſemblages d'étoiles qui repréſentoient des figures d'animaux, j'en fis l'objet de mes ſpéculations. Je choiſis pour cet effet un chêne des plus élevés de la forêt, au ſommet duquel je formai un tiſſu compoſé de pluſieurs branches de viorne & d'oſier entrelaſſées, qui de loin reſſembloit aſſez à un nid de cigogne. Chaque ſoir je me rendois à cet obſervatoire, où aſſis ſur une vieille ruche ou corbeille, je me tournois vers les diverſes plages du firmament pour y découvrir la figure d'un taureau ou de quelque bélier céleſte. Comme les miracles de l'optique m'étoient encore inconnus, je n'avois que mes yeux pour téleſcope. Après les avoir long-tems fatigués en vain j'allois quitter priſe lorſque le hazard me fournit des notions plus juſtes & ranima mes tentatives. Ayant été envoyé à Lunéville un jour de foire, (*) j'apperçus quantité d'images expoſées en vente, & ſuſpendues le long d'un mur. Il s'y trouva un planiſphere où les étoiles étoient marquées avec leurs noms & leur différente grandeur. Ce planiſphere, une carte du globe terreſtre, & celles de ſes quatre parties épuiſerent toutes mes finances qui montoient alors à cinq ou ſix livres. Les avares & les ambitieux

(*) Le jour de St. George.

ſeroient preſque excuſables ſi la paſſion qui les domine, leur cauſoit un plaiſir auſſi réel & auſſi vif que le fut celui, que me procura la poſſeſſion de ces ſix feuilles de papier. Peu de jours me ſuffirent pour apprendre ſur la carte la diſpoſition reſpective de la plupart des conſtellations. Mais pour faire une juſte application de cette connoiſſance, il me falloit un point fixe dans le ciel propre à ſervir de baſe à mes obſervations. J'avois ouï dire que l'étoile polaire étoit la ſeule de notre hémiſphere qui fut immobile, & que ſa ſituation déterminoit celle du pole arctique. Mais le moyen de trouver cette étoile, & de diſtinguer oculairement ſon immobilité! Après pluſieurs perquiſitions on me parla d'une aiguille d'acier qui avoit la vertu de ſe tourner vers les pôles du monde; prodige que j'eus peine à croire, même en le voyant. Heureuſement pour moi le plus âgé de nos Druides avoit un cadran à bouſſole qu'il eut la complaiſance de me prêter. Par le ſecours de la merveilleuſe aiguille les quatre parties oppoſées de l'horizon, que l'on appelle points cardinaux, me furent bientôt connus, de même que le ruombe des vents qui étoit gravé ſur une plaque de cette bouſſole: Mais, comme j'ignorois l'élévation de l'étoile polaire, & qu'il s'agiſſoit de la connoître, voici le moyen que j'employai pour y parvenir. J'en choiſis une qui me parut de la troiſieme grandeur, ſituée vers le ſeptentrion, puis, avec une tariere, je perçai une branche d'arbre de moyenne groſſeur vis-à-vis de cet aſtre. Cela fait, en ſectateur de Ptolomée je raiſonnai ainſi. Cette étoile eſt fixe

ou mobile. Si elle eſt fixe, mon point d'obſervation étant fixe auſſi, je la verrai continuellement par le trou que j'ai percé, & en ce cas j'aurai ce que je deſire. Si elle eſt mobile je ceſſerai bientôt de l'appercevoir, & alors je réitérerai mon opération, & c'eſt ce que je fis en effet, ſans autre ſuccès que de caſſer ma tariere. Cet accident me fit recourir à un autre expédient. Je pris un beau jet de ſureau que je fendis ſelon ſa longueur, & en ayant ôté la moëlle, je rejoignis les deux parties avec une ficelle, & je ſuſpendis cette ſarbacane à la plus haute branche du grand chêne qui me ſervoit d'obſervatoire. Par ce moyen, & avec la facilité que j'avois à diriger & à fixer ce tube vers les différentes étoiles que je voulois obſerver, j'arrivai enfin à la connoiſſance de celle que je cherchois. Il me fut aiſé après cela de trouver la ſituation des principales conſtellations, en tirant des lignes imaginaires d'une étoile à l'autre ſuivant la projection de mon planiſphere, & alors je ſus ce que je devois penſer de cette quantité d'animaux dont les poëtes ont peuplé le firmament, peut-être faute de la même quantité d'hommes qui méritât cet honneur. Je me ſouviens qu'en obſervant les étoiles je penſois ſouvent aux eſpaces qui les contiennent. Pour m'en former quelque idée, du ſommet de l'arbre où j'étois aſſis, je tirois vers un point du firmament une ligne fictice que je prolongeois juſqu'a ce que mon imagination s'épuiſât. Enſuite, me ſuppoſant au point où cette ligne ſe terminoit, il me ſembloit qu'on pourroit réitérer cette opération, peut-être plus de

fois qu'il n'y a de gouttes d'eau dans l'Océan, ſans qu'aucune de ces lignes atteignît aux dernieres limites de l'étendue. Effrayé par la ſeule exiſtence de cette eſpece d'immenſité, je ne tardois pas à me rappeller à moi-même, & à rentrer tout doucement dans ma coquille, de crainte que des excurſions auſſi téméraires ne devinſſent l'écueil de ma raiſon, & ne la fiſſent tomber en défaillance. Après m'être mis un peu au fait de la carte du ciel, je crus qu'il convenoit que je priſſe auſſi connoiſſance de celle de la terre, d'autant plus que la Vie des hommes illuſtres de Plutarque, & l'hiſtoire de Quinte-Curce que le hazard m'offrit, me rappellerent les hauts faits d'armes des Paladins que j'avois lus dans les merveilleuſes hiſtoires de la Bibliotheque bleue. Voulant donc connoître les villes, les royaumes & les empires où ces illuſtres fous s'étoient ſignalés, je réſolus de les ſuivre à la piſte, mais je riſquai bientôt de devenir encore plus fou qu'eux. Je n'avois pour toute introduction à la Géographie que les cinq cartes achetées avec le planiſphere dont j'ai parlé. Je manquai de ſuccomber aux efforts que je fis pour comprendre quel pouvoit être l'uſage des cercles tracés ſur la mappemonde, tels que les Méridiens, les Tropiques, le Zodiaque &c. Il faut que l'ignorance ſoit bien naturelle à l'homme puiſqu'il a tant de peine à s'en affranchir. Je fis mille conjectures pour deviner ce que ſignifioient ces 360 petites aires blanches & noires qui partagent l'Equateur. A la fin je les pris pour des lieues, & ſans héſiter, je conclus que le globe terreſtre avoit

360 lieues de circonférence. Ayant fait part de cette belle découverte à un de nos ſolitaires, qui avoit été à Saint Nicolas de Barry en Calabre, il m'aſſura que, pour y aller, il avoit parcouru plus de 360 lieues, ſans s'appercevoir qu'il eut fait le tour de la terre. Je vis par-là combien je m'étois trompé. J'en fus outré de dépit, & peut-être ſerois-je tombé dans le découragement ſans la rencontre que voici. Comme chaque dimanche j'avois coûtume d'aller ouïr la meſſe à l'égliſe des Carmes de Lunéville, m'étant aviſé d'entrer dans le jardin du couvent, j'apperçus maître Remy qui en avoit la direction, aſſis au bout d'une allée avec un livre à la main. C'étoit la méthode pour étudier la Géographie par le S^r^. Delaunai. Je ſupplie maître Remy de me le prêter & y ayant conſenti, je me propoſai de le copier; mais l'impatience de ſavoir ce qu'il contenoit me le fit parcourir en m'en retournant dans le déſert, & avant que d'y arriver, j'appris la réduction des degrés de l'équateur aux meſures itinéraires des différentes nations. Ce fut alors que je connus la vraie petiteſſe de notre globe par la comparaiſon que j'en faiſois avec les vaſtes abymes de l'étendue qui m'avoient épouvanté peu de mois auparavant. C'eſt depuis ce tems-là que les termes inventés pour caractériſer la grandeur m'ont paru la plupart aſſez riſibles, faute de comprendre que les hommes puſſent opérer de fort grandes choſes ſur une boule auſſi petite. Pour la mieux connoître je fis une ſphere avec des baguettes de coudre pliées en cercles, ſur leſquels je marquai les degrés de

longitude & de latitude avec mon couteau. Une boule d'argile occupa le centre, un cercle plus large, soutenu par trois petits bâtons de grandeur égale, servit d'horizon & d'appui à toute la machine. Si la sphere d'Archimede eût ressemblé à celle-ci, elle n'eût point excité la jalousie de Jupiter, & ce fougueux marmouset se seroit sans doute dispensé de la foudroyer. Je ne fis plus un pas dans la forêt sans mes cinq cartes. Je les étendois par terre, & après les avoir orientées avec la boussole, je me supposois successivement dans les diverses régions qu'elles représentoient, où j'observois avec plaisir leur situation & le rapport mutuel des unes aux autres. Lorsque de la connoissance de la terre je passai à celle de la mer, je fus très-surpris de voir que l'habitation des poissons étoit beaucoup plus spacieuse que celle des hommes. J'aurois fort souhaité de savoir quel rang ils tenoient dans les vues de la providence, mais j'avoue sincérement, que malgré la haute opinion que le pieux frere Palémon m'avoit donnée des animaux de mon espece, j'eus peine à me figurer que la prodigieuse quantité de poissons que les mers recélent, ne fût faite que pour rassasier un très-petit nombre d'hommes. L'hydrographie m'apprit à connoître tous les pays maritimes, & j'y réussis de telle sorte qu'en très-peu de tems je pouvois nommer de suite & selon l'ordre de leur position, toutes les provinces des deux continents baignées par les différentes mers. En suivant la même méthode par rapport aux pays & aux principales villes situées sur les grands fleuves, depuis leur

ſource juſqu'à leur embouchure, la connoiſſance du globe me devint preſque auſſi familiere que celle de la forêt de Sainte Anne. Juſqu'ici mes deſirs & mes beſoins avoient été aſſez proportionnés aux moyens de les ſatisfaire, mais ceux-là étant devenus plus étendus que ceux-ci, la rupture de cet équilibre fut l'écueil de mon bonheur. C'étoit l'amour de la ſcience qui l'avoit attiré. Il m'étoit fort aiſé de le rétablir. Je n'avois qu'un pas à faire pour me replonger dans ma premiere ignorance, mais après y avoir un peu réfléchi, je jugeai qu'il valoit encore mieux être un peu moins heureux que d'être tout-à-fait ignorant. Paſſionné pour la Géographie juſqu'à ne rêver d'autre choſe pendant mon ſommeil, & manquant de tout pour m'y perfectionner, je réſolus de trouver des reſſources contre mon indigence. Pour y parvenir je m'aviſai de m'ériger en nouvel Actéon. Je déclarai la guerre aux animaux de la forêt, dans le ſeul deſſein de profiter de leurs dépouilles pour acheter des cartes & des livres. Je contraignis les renards, les fouines & les putois à me céder leurs fourrures, dont j'allois recevoir le prix chez un pelletier de Lunéville. Pluſieurs lievres furent aſſez étourdis pour donner dans mes pieges, & quoique la capture en fût réſervée pour les plaiſirs du Prince, & que même on en eût fait une loi pénale, je jugeai à propos de corriger cette loi ſur celle de la nature. L'appas du gain, rectifié par l'emploi que j'en voulois faire, me rendit audacieux. Je portai la témérité juſqu'à dreſſer des embuches aux cerfs & aux chevreuils, & ſi aucun n'y tomba

c'eſt, qu'outre qu'ils n'étoient pas des plus communs, le haſard les dirigea par d'autres routes. Quel malheur pour moi, & quels périls n'aurois-je pas courus ſi je me fus trouvé dans certains pays où le nombre de ces animaux ſurpaſſe celui des habitants, dont ils ravagent les héritages! C'eſt dans ces noirs climats, où l'on a vu des Princes inhumains déshonorer leur pouvoir en vengeant la mort d'un cerf avec plus de rigueur, qu'ils n'euſſent fait l'aſſaſſinat d'une créature formée à l'image de Dieu. L'occaſion & la facilité que j'aurois eues à devenir coupable n'auroit pas manqué de m'expoſer à être exterminé, & je doute fort que la nobleſſe de mes motifs eût pu tenir contre les épaiſſes raiſons d'un chaſſeur brutal & féroce, plus jaloux de la conſervation d'une bête fauve que de celle des neuf Muſes & de tous les ſavants de l'univers. Pluſieurs oiſeaux contribuerent auſſi à mon inſtruction par la perte de leur liberté, de ſorte qu'en peu de mois mon induſtrie me valut environ trente à quarante écus. Je me rendis, ou plutôt je courus à Nancy avec cette ſomme pour y acheter des livres. Il s'en falloit beaucoup que je fuſſe inſtruit de leur valeur & de la façon de les marchander. Quel que fut leur prix je ne le trouvois exceſſif que par rapport à mon indigence. Ces parjures, ces conteſtations & toutes les autres rubriques litigieuſes que l'avidité & la fraude ont introduites dans le commerce, m'étoient encore inconnues, & comme je croyois les marchands libraires incapables de ſurfaire, je me faiſois ſcrupule de les contredire ſur le paiement. En conſéquence de

cette erreur je dépoſois mon argent ſur leur comptoir, puis dans les termes les plus touchants, je les conjurois de ne pas ſe prévaloir de mon ignorance, & de ne prendre pour prix de leurs livres que ce qu'une conſcience équitable & timorée leur dicteroit. Suppliques frivoles! J'ai toujours eu le malheur de ne rencontrer que des conſciences ſourdes & muettes, excepté celle du Sr. Truain, libraire Breton, établi à Nancy, lequel voyant que j'agiſſois de bonne foi, ſe piqua de réciprocité à mon égard. En cela il ſe rendit à lui-même un ſervice très-important, car lorsqu'on me donna la direction de la Bibliotheque royale de Lorraine, cet honnête homme en fut le libraire en vertu de l'hommage que je devois à ſa probité. Une traduction de l'hiſtoire naturelle de Pline par du Pinet, Tite-Live, commenté par Vigenere, l'hiſtoire des Incas, celle des cruautés exercées en Amérique par les Eſpagnols de Barthelémi de Las-Caſas, les lettres de Buſſi-Rabutin, les caracteres de Théophraſte, le teſtament politique de Louvois, les fables de l'ingénieux la Fontaine, quelques autres ouvrages & pluſieurs cartes géographiques épuiſerent mes finances & mon crédit. Je dis mon crédit, car n'ayant pas aſſez pour payer tout ce que je viens de ſpécifier, le bon-homme Truain, ſans m'avoir jamais vu ni connu, m'admit malgré moi au nombre de ſes créanciers pour la ſomme de 20 ou 30 L. Lui ayant demandé ſur quoi ſa confiance en moi étoit fondée: ſur votre phyſionomie, me dit-il, & ſur votre ardeur pour l'étude; je lis dans vos traits que vous ne me tromperez

pas. Quoique ſa bonne opinion ne portât que ſur des fondements très-équivoques, je ne laiſſai pas de lui en ſavoir gré, & de l'aſſurer que je ferois mon poſſible pour juſtifier l'horoſcope dont il m'honoroit. Courbé ſous le poids du ballot ſcientifique que je venois de former, je fis cinq lieues à pied pour regagner ma ſolitude, ce qui ſuppoſoit de la fatigue & plus d'une ſtation avant que d'y arriver. Dès-lors ma cellule devint un monde en abrégé. Ses murs furent tapiſſés de royaumes & de provinces en peinture, & comme elle étoit fort petite, j'attachai le planiſphere céleſte au-deſſus de mon grabat, de ſorte que je ne pouvois m'éveiller ſans jetter la vue ſur des nuages d'étoiles qui n'avoient de lumiere que pour l'eſprit. Juſqu'ici je m'étois attiré l'approbation des ſolitaires par mon aſſiduité aux offices qu'ils récitoient, ſix fois par jour, dans l'Oratoire de l'hermitage. Mais, diſtrait par la lecture des livres que je venois d'acquérir, ma ferveur ne tarda pas à ſe ralentir. Le plus âgé de mes ſupérieurs s'apperçut bientôt de mon relâchement. Il étoit du Barrois, pays où l'on eſt aſſez naturellement inquiet & litigieux. Il paſſoit pour le plus zélé & le plus dévot de tous ſes confreres, mais par malheur il étoit auſſi le plus attentif aux défauts de ſon prochain, & le plus ponctuel à les cenſurer. Je ne ſais pourquoi ces qualités ſe trouvent ſi ſouvent enſemble. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le progrès de la vraie piété, qu'elles fuſſent tout-à-fait incompatibles. Le bon vieillard étoit au déſeſpoir que mes connoiſſances s'étendiſſent au de-là du Pſautier & de la vie des Peres du déſert. Il

ne pouvoit ſe pardonner que ſa bouſſole eût contribué à mon égarement, car c'étoit lui qui en étoit le poſſeſſeur. Comme il confondoit la voie de l'ignorance avec celle du ſalut, il m'exhorta fortement à renoncer à toutes les ſciences humaines; mais voyant qu'au lieu de profiter de ſes avis, je devenois de jour en jour plus ſtudieux, & plus ſédentaire dans ma cellule, il voulût ſavoir ce que j'y faiſois. Malgré mon attention à la fermer à la clef, il trouva le moyen d'y pénétrer en mon abſence. La ſphere que j'ai décrite ci-devant étoit ſur ma table, avec une ſorte de planiſphere en carton, compoſé de pluſieurs cercles concentriques & excentriques, blancs & noirs, deſtinés à me faire comprendre les merveilleux épicycles du ſyſtême de Ptolomée, dont j'étois obſtinément entêté. Près de-là étoit un graphometre, une équerre, un compas de bois & pluſieurs feuilles de papier où j'avois tracé quelques problêmes de Géométrie extraits d'un vieux manuſcrit que l'on m'avoit prêté, contenânt les principaux uſages du compas de proportion. Cet attirail parut aux yeux & à l'eſprit du dévot frere Antoine un vrai aſſortiment de Nécromancie. Mais ce qui acheva de le tromper fut une ample carte de Tycho-Brahé, remplie de figures & de ſupputations aſtronomiques, au ſommet de laquelle on liſoit ces mots en grands caracteres. *Calendarium naturale magicum pleraque Aſtronomiæ arcana complectens &c.* Le terme *Magicum* épouvanta le ſolitaire. Il prit cette carte pour un formulaire d'enchantement & d'évocation, & ne pouvant diſſimuler ſa crainte ou ſes ſoupçons, il alla

auſſi-tôt à Lunéville en faire part à ſon confeſſeur. (a) Il lui fit une ſi affreuſe peinture de mon réduit, & lui en exagéra ſi bien les preſtiges que le Révérend Pere prit le parti de venir a Ste Anne pour ſavoir au juſte ce qui en étoit. L'ayant admis dans mon laboratoire il fut véritablement ſurpris à l'aſpect des objets dont j'ai parlé; mais voyant qu'ils n'avoient aucun rapport à la magie noire, & que d'ailleurs je n'avois nullement la mine d'un ſorcier, il ne put s'empêcher de rire de la ſtupide ſimplicité du frere Antoine. Il l'exhorta à ſe raſſurer, & moi à continuer mes exercices & pour m'y engager, il m'annonça, qu'un jour ils pourroient bien ne m'être pas inutiles. On verra comment l'événement vérifia les conjectures de ſa Révérence. Ses remontrances calmerent les allarmes du trop crédule anachorete, mais ce ne fut pas pour long-tems, car voyant que je perſiſtois à m'appliquer, & que je n'étois j'amais ſans livre ou ſans carte à la main, il menaça d'enlever les uns & de déchirer les autres. La peine, les ſoins & l'argent qu'ils m'avoient coûté, le plaiſir qu'ils me cauſoient, & la privation de tout cela par la ſeule fantaiſie d'un dévot, s'offrirent tout-à-coup à mes idées. Lui ayant dit que, s'il effectuoit ſon deſſein, je ne manquerois pas de l'en faire repentir; il s'avança vers moi, la main déployée, comme s'il eût voulu m'appliquer un ſoufflet. Le ſeul projet de cet affront me mit hors de moi-même. Je me ſaiſis d'une pelle à feu qui ſe trouva près de moi,

(a) Le Pere Barnabé carme déchauſſé.

bien résolu de rendre au centuple ce que l'on m'auroit donné. La servitude avoit plié mon ame à la soumission, mais nullement aux insultes. Je détestois l'injustice encore plus par instinct que par raison &, de quelque source qu'ait procédé l'orgueil & la violence, je n'ai j'amais pu me résoudre à les respecter. Aussi puis-je assurer que la menace du frere Antoine me plongea dans une colere d'autant plus excessive que j'étois d'un tempérament extrêmement vif & impétueux, & que c'étoit la premiere fois que j'éprouvois les accès de cette fougueuse passion. Elle s'empara de toutes les facultés de mon ame, mon sang bouillonnoit dans mes veines, & il me sembloit que mon cœur palpitoit au milieu d'un brasier. Ma voix s'enroua en un moment, mon visage s'enflamma & mes yeux étincelerent comme des charbons ardents. Le solitaire, aussi effrayé que s'il eût vu un des diables de la tentation de St. Antoine, se mit à crier au secours de toutes ses forces. Ses confreres, qui travailloient au jardin, étant accourus, furent étrangement surpris de tout ce vacarme, mais ils le furent bien davantage quand ils me virent prendre la liberté de les chasser tous, de les mettre à la porte, & de m'enfermer seul dans la maison. Cependant je fus sage jusques dans ma fureur, car je ne me servis de la pelle à feu dont j'étois armé que pour les pousser dehors sans en faire d'autre application. Tout cela se fit avec une promptitude & une activité si rapides qu'à peine eus-je le tems de m'en appercevoir. Le supérieur étant arrivé sur ces entrefaites, je lui exposai,

par la fenêtre, la cause de cette bruyante & subite expédition. Il m'écouta avec une tranquillité qui rappella celle que la colere m'avoit fait perdre. Il blama le zele aveugle du frere Antoine, & censura comme il devoit, l'emportement auquel je venois de me livrer. Aux instances qu'il me fit d'ouvrir la porte je lui proposai une capitulation, sans laquelle je lui protestai que je me porterois à des extrêmités funestes. Le premier article fut l'oubli & l'entiere abolition de ce qui venoit de se passer. Le second que lui & ses confreres m'accorderoient deux heures par jour pour vaquer à mes études, excepté pendant la moisson, les sémailles & les vendanges. Par le troisieme & dernier article, je m'engageois à servir leur communauté pendant dix ans, avec tout le zele & l'affection imaginables, sans autre appointement que le vivre & l'habit. Lorsqu'ils eurent ratifié cette convention j'eus la complaisance de leur ouvrir la porte, & de leur permettre de rentrer en possession de leur foyer. Le lendemain de cette belle scene je leur déclarai que, pour cimenter notre accord, il étoit à propos de le revêtir des formalités juridiques les plus propres à en prévenir l'infraction. Y ayant consenti je les conduisis chez un notaire (*a*) qui en griffonna un acte muni de nos signatures & de toutes les rubriques de la chicane; moyennant cette précaution (que la sincérité & la bonne foi devoient rendre superflue) j'acquis une indépendance de deux heures par jour &, comme je

(*a*) Cet acte fut dressé par Cognel tabellion de Lunéville en 1716.

je commençois à connoître le prix du tems, je ne pensai plus qu'aux moyens de le bien employer. En sortant de chez le notaire j'apperçus un vieux livre dont le titre m'éblouit. C'étoit l'encyclopédie ou l'enchaînement de toutes les sciences de Raymond Lulle. Je crus avoir trouvé la pierre philosophale de l'érudition. Je suppliai le notaire de me prêter ce précieux volume; il fit plus car il m'en fit présent. Je le lus entiérement sans y rien comprendre. Je n'en fus pas surpris; je m'imaginai qu'il en étoit de cet ouvrage comme de ces mines d'or qui ne sont riches qu'à proportion de leur profondeur. Je me mis donc à le lire une, deux & trois fois, mais toujours aussi inutilement. J'attribuai d'abord ce mauvais succès à la sphere étroite de mes lumieres, & je me souviens que j'en versai des larmes de dépit, & que je priai Dieu de m'éclairer. Cependant quand je fis réflexion que je concevois assez bien la signification de chaque terme en particulier, mais que les périodes qu'ils composoient n'offroient à mon esprit qu'un sens louche & des idées confuses, je soupçonnai que l'obscurité de cet ouvrage venoit peut-être autant du fond de la matiere, & de la façon dont l'auteur l'avoit traitée, que des bornes de ma pénétration. Ce n'étoit en effet qu'un insipide ramas d'ergoteries, de distinctions, de divisions & de sous-divisions métaphysiques, semblables à celles qui infestoient toutes les écoles, avant que les Descartes, les Leibnitz, les Lockes & les Newtons y eussent introduit la raison, & délivré le bon sens du joug de la coûtume & de l'opinion.

Dans la ſuite je trouvai fort étrange que le public ait été aſſez dupe pour ſtipendier des ſophiſtes deſtinés à enſeigner de pareilles fadaiſes, & que le vain étalage de ces faſtidieuſes bagatelles, ait mérité à quelques-uns d'eux les titres arrogants de ſubtils, d'illuminés & d'irréfragables. Mais ce qui m'a paru encore plus odieux eſt que ces pédants ſe ſoient ſouvent aviſés de recourir à l'autorité ſouveraine pour obliger tout le monde à penſer comme eux. A juger des efforts & des ſoins qu'ils ont employés à perſécuter les ſcrutateurs de la nature & du raiſonnement, on diroit qu'ils avoient un intérêt particulier à perpétuer la barbarie, & à retenir les peuples ſous l'empire de l'ignorance & des préjugés. Le tems & la peine que j'avois perdus à vouloir comprendre l'apocalypſe de Raymond Lulle me le firent regarder comme un empirique qui s'étoit joué de la poſtérité par un amas confus de phraſes énigmatiques, dont on ne devinoit ni le ſens ni la liaiſon. Pour me venger de ce maudit docteur, je livrai aux flammes ſon ténébreux volume, & je n'aurois pas héſité d'en faire autant de toutes les autres chimeres ſcolaſtiques, ſi je les euſſe connues, & qu'elles euſſent été à ma diſpoſition. Cependant, peu de jours après, la curioſité me porta à faire encore une lecture auſſi frivole que celle dont je viens de parler. Le hazard m'offrit une ample diſſertation ſur la langue que l'on parlera dans le ciel après la conſommation des ſiecles. Je fus fort étonné que l'auteur aſſurât que cet avantage étoit réſervé à la langue hébraïque. Je n'ai jamais pu ſavoir qui lui avoit appris cette

particularité, mais quoiqu'il la tînt apparemment de bonne part, j'ai toujours pensé que des habitants aussi déliés que ceux de l'empyrée s'énonceroient plutôt par sentiment & d'une maniere purement intellectuelle & pénétrative, que d'employer un langage aussi dur & aussi guttural que celui des rabbins. J'en jugeois ainsi pour avoir entendu à Nancy deux Juifs qui se disputoient en cette langue; les mouvements convulsifs de leur bouche & de leur gosier, & les tons discordants qui en sortoient, comme par explosion, en étourdissant mes oreilles, m'avoient fait prendre ces deux Israëlites pour des enthousiastes & des énergumenes, & leur langage pour celui que les hommes auroient parlé s'ils eussent été antérieurs au débrouillement du chaos.

La quantité de livres que mon industrie m'avoit acquis, m'occasionna la connoissance de leurs dédicaces. Elles ne manquerent pas de me donner une très-haute idée du mérite de ceux à qui elles étoient adressées. Je croyois bonnement que toutes les qualités qu'on leur attribuoit étoient bien réelles; car le moyen de s'imaginer qu'on eut osé leur en faire accroire, en leur parlant d'eux-mêmes, sans s'exposer à un démenti formel de leur part, pour peu qu'on se fût écarté de la vérité? Tout ce qui m'étonnoit, étoit que ces épîtres ne fussent jamais adressées qu'à des Rois, des Princes, ou à des grands Seigneurs dont on imploroit la protection pour le succès de l'ouvrage qui leur étoit présenté. Je trouvois que cette demande étoit fort sotte & fort inutile. Car, si l'ouvrage étoit bon,

il me sembloit qu'il n'avoit besoin de la protection de personne, mais au cas qu'il fût mauvais, je ne voyois pas comment ce Roi ou ce Prince s'y prendroit pour empêcher que le public ne le désapprouvât, au moins tacitement, car dès-lors j'étois bien persuadé que la pensée & les mouvements du cœur ne pouvoient être asservis que par le préjugé & par la superstition. Je n'avois pas encore assez d'expérience pour soupçonner que l'ambition & l'intérêt pussent engager quelqu'un à mentir, en attribuant à un Grand de la terre des vertus qu'il n'avoit point, ou dont peut-être il se seroit défait pour peu qu'elles eussent gêné ses passions. Que si ce Grand possédoit effectivement les lumieres & les talents extraordinaires qu'on lui assignoit, je trouvois que l'auteur avoit encore tort de vouloir lui apprendre ce qu'il savoit sans doute beaucoup mieux que lui. Car dès ce tems-là je me doutois bien que l'humilité & la modestie n'étoient pas toujours le principal apanage de la grandeur. Mais quelle fut ma surprise quand, après quelque examen, je fus convaincu que la plupart de ceux à qui on adressoit des épîtres dédicatoires, n'étoient que nobles, riches ou puissants. Je n'avois jamais trouvé la noblesse, l'opulence, ni le pouvoir dans la liste des vertus. Des qualités aussi fortuites & aussi casuelles ne me paroissoient nullement respectables par elles-mêmes, mais seulement par pure convention, & relativement au bon usage qu'on pouvoit en faire. Ce fut bien pis quand je sus que beaucoup de ceux qu'on encensoit dans les dédicaces, bien loin d'être

vertueux ou ſavants, étoient quelquefois vicieux & ignorants. Alors je comparois les éloges qu'on leur prodiguoit, à ces cantiques abſurdes que l'ancienne Egypte faiſoit retentir aux autels de ſon bœuf Apis, & à ceux de ſes ſinges & de ſes crocodiles. La ſeule différence que j'y trouvois, eſt que les Dieux du Nil y étoient certainement très-inſenſibles, au lieu que les idoles modernes ſembloient exiger de leurs adorateurs une ſoumiſſion aſſez aveugle & aſſez rampante pour mériter d'être confondue avec l'anéantiſſement. A ces idées ſur les épîtres dédicatoires ſuccéderent les premieres notions que j'ai eues de ces jalouſies, de ces haines & de ces diſſentions qui agitent quelquefois les membres dela République des lettres. M'étant gliſſé un jour dans la bibliotheque des Carmes de Lunéville, je tombai ſur une brochure théologique, jointe à une autre qui lui ſervoit de réponſe & de réfutation. Je crus y voir le portrait au naturel de tous les vices du cœur & de l'eſprit. L'inſultante ironie, la duplicité, l'impoſture à cent faces, l'hypocriſie & la malignité furent comme autant de monſtres, dont la ſeule deſcription manqua de m'épouvanter. Ce qui me parut très-ſingulier, eſt que les deux antagoniſtes faiſoient également parade de leur ſincérité & de leur bonne-foi, & ſembloient ne rien oublier pour donner à leurs raiſonnements toute la force & toute la clarté de l'évidence. Ainſi, n'ayant pas les lumieres requiſes pour diſcerner, lequel des deux auteurs avoit tort ou raiſon, la lecture de leurs ſavantes brochures me devint auſſi inutile que celle des viſions ſcholaſtiques de Raymond Lulle. Ce n'eſt

pas la ſeule fois que j'ai perdu mon tems à lire quantité d'autres ouvrages ou, au lieu de la vérité que j'y cherchois avec ardeur, je n'y trouvois ſouvent que de la fiction, du verbiage, de la prévention &, aſſez communément, de l'animoſité & de l'ennui. Je m'étois figuré que l'effet naturel de la ſcience étoit de rendre ſes amateurs véridiques & ſinceres dans leurs diſcours & dans leurs écrits; équitables, modérés & polis dans leurs mœurs; ennemis implacables du vice & zélés partiſans de l'humanité. C'eſt ainſi que j'attribuois à la ſcience des opérations qui n'appartiennent qu'à la vertu. J'ai eu tout lieu de me détromper dans la ſuite, lorſque j'ai connu la maniere indécente dont les plus vaſtes génies, tels que les Scaligers, les Scioppius, les Cardans & quantité d'autres ſe ſont traités réciproquement dans les diſputes qui n'avoient ſouvent pour objet que la ſignification d'un mot grec ou latin, l'arrangement d'une phraſe & quelques autres minuties de cette eſpece. Si leurs guerres grammaticales m'ont quelquefois diverti, il n'en a pas été de même des diſputes théologiques. Je frémis quand j'appris que c'étoit dans leur ſein qu'on avoit vu éclorre les ſchiſmes & les héréſies qui avoient tant de fois obſcurci la face de la religion, plongé des nations entieres dans la révolte & dans la frénéſie des guerres civiles, & ébranlé les plus puiſſantes monarchies juſques dans leurs fondements. Ces terribles révolutions me prévinrent contre une ſcience, à laquelle je me ſerois peut-être dévoué, ſi je n'euſſe craint les écueils dont elle me parut hériſſée. Mais lorſque j'eus remarqué que pluſieurs des queſtions

qu'on y agitoit sembloient n'être suggérées que par l'abstraction, & par la pure subtilité, & que d'autres paroissoient d'une nature à ne pouvoir être décidées que dans les conseils de l'Eternel, je résolus d'abandonner ces hautes spéculations à ceux dont l'esprit étoit capable d'un essor plus rapide & plus élevé que le mien. J'avoue ingénûment que ce qui a manqué de me faire abjurer toutes sortes d'études a été l'indigne partialité de plusieurs écrivains, leur coupable disposition à flatter les grands jusqu'à la satiété & au dégoût, & plus encore les misérables prétextes que quelques-uns d'eux ont inventés pour exténuer l'énormité des plus violents attentats qui aient été commis contre l'humanité, tels que l'extirpation des peuples du nouveau monde, les pillages, les profanations & les incendies exercés en Allemagne par les Suédois pendant près de trente ans, & le saccagement du Palatinat par la nation la plus polie de l'Europe: événements affreux que l'ignorance m'auroit cachés, & que tous les replis de la politique n'empêcheront pas de souiller à jamais les annales du christianisme. Les apologies publiées pour justifier de tels excès, m'ont souvent rappellé l'infâme décret de ces magistrats d'Athenes, par lequel il étoit ordonné que tout ce que feroit le roi Démétrius seroit tenu pour saint envers les Dieux & pour juste envers les hommes. Des traits aussi fanatiques indiquent cent fois mieux les sources de l'idolâtrie que tous les amples volumes que l'on a publiés sur son origine. Si de tels exemples m'ont toujours scandalisé, j'en ai au moins tiré cet

avantage que ce ſont eux qui ont le plus contribué à me préſerver de l'altiere ſuffiſance que l'on impute à plusieurs de ceux qu'une ſorte d'érudition diſtingue du vulgaire. J'ai cru que, puiſque les connoiſſances humaines étoient ſi expoſées à la rouille du préjugé, & ſi ſouvent en divorce avec les lumieres de la conſcience, & avec la probité; c'étoit à faux que la vanité littéraire les apprécioit au-delà de leur juſte valeur. D'ailleurs m'étant quelquefois aviſé de réfléchir ſur ce que la vanité étoit en elle-même, & à quoi elle étoit utile, j'obſervai qu'à tous égards, ſon effet naturel étoit de rendre odieux, ridicule & mépriſable. Je penſai donc que ceux qui terniſſoient leurs talents par un ſot orgueil, & qui en même-tems aſpiroient à l'eſtime du public, prenoient juſtement le contre-pied de ce que, j'avois vu faire tant de fois aux animaux de ma forêt, leſquels, pour arriver à leurs fins, employoient toujours les moyens les plus propres à y parvenir. Ainſi en me précautionnant contre les vertiges de la vanité, je n'ai fait par raiſon que ce que les animaux font par inſtinct. J'avoue que les ſérieuſes réflexions que j'ai faites depuis ſur le tumulte & les embarras du ſiecle, ſur l'affreux caractere du Machiavelisme & de la politique uſuelle, ſur les funeſtes effets de l'ambition, ſur la multitude & la qualité des victimes qu'on lui immole, ſur les inſtants de cette vie & ſur l'éternité de l'autre, j'avoue, dis-je, que ces réflexions ont beaucoup contribué à me faire chérir la prudente obſcurité où j'ai vécu, & à laquelle je dois la liberté & l'heureuſe tranquillité dont j'ai joui juſqu'à préſent.

IV.

EXTRÊME *agitation que me causa la représentation de l'opéra d'Isis à Paris l'an 1718. Mon voyage à Versailles & mon étonnement à l'aspect des Statues & des Jets-d'eau.*

PENDANT que j'étois occupé dans la Place des Victoires à contempler un trophée, à l'érection duquel l'humanité & la modération n'ont certainement eu aucune part, j'apperçus quantité de carosses qui couroient tous du même côté. Quelqu'un m'ayant dit qu'ils alloient à l'opéra, je me rappellai qu'avant mon départ de Lorraine un gentilhomme de la chambre de Messieurs les Princes m'avoit donné de quoi payer une place à ce brillant spectacle. Ce fut pour accomplir l'intention du fondateur que je me rendis au Palais-Royal où je rencontrai le vieux M. le Marquis de Trichateau, Commandant de la Gendarmerie de S. A. R. de Lorraine, à qui j'exposai mon dessein. Ce Seigneur eut la bonté de me dire que je verrois l'opéra, & qu'il ne m'en coûteroit rien, & me prenant par le bras, il me conduisit lui-même dans sa

loge. Il eſt bon de ſavoir qu'il ne m'étoit jamais arrivé d'aſſiſter à la repréſentation d'aucune piece de théâtre, quelle qu'elle fut. Ce n'eſt pas qu'à Lunéville la magnificence du Souverain n'entretint une fort bonne comédie que la cour & le public fréquentoient gratuitement, mais ma timidité & mon penchant pour la retraite m'avoient empêché d'en profiter. Pour mieux concevoir la ſurpriſe que l'opéra me cauſa, que l'on ſe repréſente celle d'un Américain qui, dans l'inſtant de ſon débarquement en Europe, ſe trouveroit placé dans l'endroit le plus apparent d'un ſpectacle auſſi enchanteur. Il n'y a pas à douter qu'elle ne fût extrême, quoique fort émouſſée par l'ignorance d'un tel perſonnage. L'excluſion de ce dernier cas me rendoit ſuſceptible d'impreſſions beaucoup plus fortes & plus vives, parceque la ſurpriſe des ſens étoit encore augmentée par celle de l'eſprit. En effet, le prologue fut à peine achevé que je me vis d'abord au fait du ſujet que l'on alloit traiter. Il eſt vrai que je m'attendois ſeulement à en entendre le récit, ſans m'imaginer qu'on put le réduire en action. J'ai dit ci-devant que, dans mon déſert de Sainte Anne, je m'étois fortement appliqué à l'étude de la Mythologie, & je confeſſe à ma confuſion, que les rêveries du paganiſme s'étoient plus aiſément imprimées dans ma mémoire que les vérités de ma religion. De plus je m'étois tellement attaché à la Géographie poétique que la plupart des endroits qui avoient été le théâtre des événements fabuleux ne m'étoient nullement inconnus. Ainſi lorſque je ſus que la ſcene de l'opéra

d'Isis étoit sur les bords du fleuve Inachus qui arrosoit les états du grand Agamemnon, la topographie d'Argos & de Mycenes s'offrit à mes idées presque aussi distinctement que celle des environs de Lunéville. Un coup de sifflet ayant annoncé le commencement du spectacle, le paysage le plus riant, orné de palais & de ruines vénérables, parut aussi subitement que s'il eût été l'effet de la puissance des Fées; ce qui acheva de m'étonner ce fut, d'appercevoir dans l'enfoncement du théâtre quantité de vaisseaux dans un mouvement si naturel que j'aurois juré qu'ils étoient le jouet d'une vraie tempête. Mais quand je vis les divinités de la terre, des eaux & des richesses souterraines, accourir de toutes parts rendre leurs hommages à Jupiter, assis sur un nuage éclatant, muni de sa foudre, & appuyé sur son aigle, j'avoue de bonne foi que ma surprise alla jusqu'au saisissement. Je crus pour le coup que ce que je voyois étoit la réalité de ce que j'avois lu dans mon désert, & que le polythéisme des payens n'étoit pas si chimérique que je me l'étois figuré autrefois. Les lamentations amoureuses du pauvre Hierax, amant d'Io, & les regrets du Dieu Pan à l'aspect de sa chere Syrinx, changée en roseaux, me firent verser des pleurs. Ils ne furent interrompus que par un charmant concert de flûtes, de chalumeaux & de musettes que l'officieux Mercure & une galante & nombreuse troupe de bergers formerent pour endormir le trop vigilant Argus. Ce concert étoit tellement fait exprès pour évoquer le sommeil que j'eus beaucoup de peine à y résister. Je le surmontai cependant pour consi-

dérer la belle Io errante ſur les bords du fleuve qui lui avoit donné le jour. Pendant que je m'attendriſſois ſur ſon ſort, un nuage brillant deſcendit inſenſiblement du ciel théâtral & ce nuage, s'étant ouvert tout-à-coup, laiſſa voir la ſuperbe Junon aſſiſe ſur ſon trône, ornée de ſon diadême, le ſceptre à la main, & avec cet air de grandeur & de majeſté que les poëtes lui attribuent. Cette altiere déité m'inſpira tant de reſpect que peu s'en fallut que je ne tombaſſe à genoux pour l'adorer. Mais je changeai bientôt de ſentiment lorſqu'en inclinant ſon ſceptre, elle appella du fond des enfers l'implacable Erinnis, qui, à la faveur d'un tourbillon de flammes, ſe préſenta ſur le champ, la tête hériſſée de ſerpents, tenant un flambeau d'une main & armée de l'autre d'un faiſceau de couleuvres dont il me ſembloit voir les replis & entendre les ſifflements. La jalouſe déeſſe ordonna à ce monſtre cruel d'agiter & de pourſuivre en tous lieux l'aimable fille d'Inachus que les agaceries du Seigneur Jupiter avoient rendue ſa rivale. Elle fut ſi ponctuellement obéie que, dans un inſtant cette belle Nymphe, toujours obſédée de ſon horrible Euménide, ſe trouva tranſportée au milieu des glaces & des frimats de la Scythie où mon imagination me rendit ſubitement auſſi préſent qu'elle-même. J'en fus tellement ému que quand je vis les peuples hyperborés ſortir de leurs grottes & de leurs triſtes cabanes, & chanter, d'une voix catarrheuſe & tremblante, les rigueurs de leur climat, il me ſembla que le froid commençoit à m'engourdir, & je me ſouviens que, par un mouvement

machinal, je soufflai dans mes doigts comme si j'eusse eu besoin de les réchauffer. Lorsque, par un autre changement de décoration, la furie eut transféré l'infortunée Io dans la région des Chalybes, je craignis comme elle d'être consumé par les flammes que vomissoient leurs fourneaux, &, comme elle, je parus effrayé du bruit que les Cyclopes excitoient en faisant gémir leurs enclumes sous les coups redoublés de leurs pesants marteaux. Mais aucun terme ne peut exprimer les mouvements dont je fus agité quand les trois Parques, telle que la Mythologie les dépeint, sortant d'un antre ténébreux, s'avancerent sur le théâtre, accompagnées de la guerre & de ses fureurs, des maladies violentes, des incendies, des inondations & des naufrages, qui tous ensemble témoignerent, par des chants funebres que leur dessein n'étoit pas de rester oisives. C'est par ces vers que cette formidable troupe fit connoître ses généreuses intentions envers les malheureux humains.

Que le fer, que la faim, que le feu, que les eaux,
Que tout serve à creuser mille & mille tombeaux.
Qu'on s'empresse d'entrer dans les royaumes sombres &c.

Je puis protester que tout mon corps frémit à ces terribles paroles, & que jamais l'effroi n'a fait sur moi une si forte impression. Mais je fus bientôt rassuré quand, en un clin-d'œil, le théâtre représenta les rivages du Nil &, dans le lointain, les rochers escarpés de la basse Ethiopie, où la grande cataracte paroissoit d'une façon si vraie & si naturelle que je

fus tenté de croire, que, par art magique, on avoit transporté sur la scene le cours d'un véritable fleuve. Pendant que j'étois occupé à contempler cette merveille, j'apperçus, à quelque distance des sept embouchures du Nil, la pauvre Io que la barbare Euménide tiroit des flots où le désespoir l'avoit précipitée. Ses pas chancelants de foiblesse, la pâleur de son visage, & ses régards éperdus ne marquoient que trop bien son abattement. Mais, pour mieux exprimer l'excès de ses peines, je l'entendis conjurer Jupiter, d'une voix mourante & entrecoupée de soupirs, de lui accorder le trépas en lui adressant ces paroles:

Terminez mes tourments puissant Maître du monde &c.

Alors toutes les passions qui ont quelque affinité avec la tendresse & la pitié s'emparerent tumultuairement de mon ame, & manquerent d'en déranger les facultés. La colere me saisit avec tant de véhémence que j'aurois volontiers étranglé toutes les divinités persécutrices de l'innocence & de la beauté, sans même en excepter le grand Jupiter contre lequel je fis mille imprécations tacites. Heureusement que je n'étois pas au parterre, car je crois en vérité que je n'aurois pu m'empêcher de sauter sur le théâtre pour assommer la furie, ou la rechasser à grands coups de pied, jusques dans son séjour infernal. Il est vrai que j'eus bientôt sujet de m'appaiser, car le volage fils de Saturne, ayant promis à sa chere moitié d'être desormais insensible aux attraits de la fille d'Inachus, non-

ſeulement elle ceſſa de la perſécuter, mais de plus elle conſentit que, ſous le beau nom d'Iſis, elle augmentât la foule des divinités que l'Egypte adoroit. Cependant, comme l'expérience lui avoit appris combien les promeſſes du Seigneur Jupiter étoient ſujettes à caution, elle exigea avec raiſon qu'il les rendit inviolables par un ſerment qu'il ne put enfreindre, & c'eſt ce qu'il fit d'aſſez bonne grace par cette pathétique formule.

Noires Ondes du Styx! C'eſt par vous que je jure,
Fleuve affreux écoutez le ſerment que je fais &c.

Quel dommage que l'on n'ait pas encore inventé parmi les hommes un ſerment auſſi ſacré & auſſi indiſſoluble pour les Rois & les amants, que la fable a prétendu que celui-ci l'étoit pour les Dieux! Je fus ſi enchanté de la complaiſance de Madame Junon que je lui deſirai tous les appas les plus capables de fixer l'inconſtance de ſon époux. A l'égard de la nouvelle déeſſe que je vis s'élever vers le ciel, en compagnie de pluſieurs autres divinités, toutes aſſiſes ſur le même nuage, je ſouhaitai que le plaiſir, ou plutôt l'ennui de l'immortalité la dédommageât de toutes les ſouffrances qui lui avoient attiré ma compaſſion, & que les peuples d'Egypte, en lui accordant les honneurs de l'invocation, diſtinguaſſent ſon culte d'avec celui qu'ils rendoient aux aulx & aux oignons de leurs jardins, de même qu'aux poiſſons & aux crocodiles de leur fleuve. C'eſt par cette apothéoſe que finit l'opéra d'Iſis. Juſqu'ici je m'étois moqué des courtiſans qui avoient

affirmé que l'application me dérangeroit un jour les organes de la raison. J'avoue sincerement que, dans l'occasion que je viens de décrire, je manquai de justifier pleinement leur prédiction. Les secousses violentes & les mouvements divers que tant d'objets éblouissants & entassés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, avoient produit dans mon cerveau, ne manquerent pas d'influer sur toute ma personne. Leurs effets furent tels que, pendant plusieurs jours, j'en perdis totalement l'appétit & le sommeil. La distraction & la langueur se faisoient si fort remarquer dans toutes mes actions, qu'on m'auroit pris pour un hébété, ou un homme plongé dans l'ivresse. Il me sembloit toujours être au milieu de l'opéra, & que les prodiges apparents, que j'avois d'autant plus admirés, que j'en ignorois le méchanisme, continuoient à exciter mes applaudissements. Semblable à cet homme d'Argos dont parle Horace (*) lequel étant seul assis sur le théâtre où il ne paroissoit ni acteur, ni spectateur, s'imaginoit entendre les plus belles tragédies d'Euripide & de Sophocle. Cette extrême agitation, jointe à quelques maximes anti-chrétiennes que j'avois observées, me firent juger que ce n'étoit pas à l'opéra où la jeunesse devoit aller pour apprendre à dompter les passions qui la subjuguent. Je me souviens même que je ne fus pas peu scandalisé quand je

(*) *Fuit haud ignobilis Argus*
Qui se credebat miros audire tragœdos
In vacuo lætus sessor plausorque theatro.
Horat. Epist. Liv. II. Ep. 2.

je ſus qu'un ſpectacle auſſi ſéduiſant avoit été introduit en France par un Abbé ; & qu'il l'avoit tiré d'un pays que je conſidérois comme l'aſile de la morale la plus ſaine & la plus auſtere. Depuis j'ai ſouvent ſouhaité que l'Italie n'eût fait que des préſents de cette nature aux autres nations. Ses maltôtes & ſon machiaveliſme ont cauſé bien d'autres ravages que les enchantements de ſa muſique & de ſes opéra. Pour faire diverſion à mon affectueuſe mélancolie je me rendis à Verſailles où j'arrivai préciſément dans le temps qu'on alloit faire jouer les eaux devant S. A. R. de Lorraine. A la vue des jets, des caſcades, & de mille autres preſtiges hydrauliques, je manquai de retomber dans les accès que je cherchois à diſſiper. Dans le ſyſtême du paganiſme j'aurois eu peine à ne pas croire que cette multitude de merveilles étoit plutôt un effet de la puiſſance des Dieux que de l'adreſſe des hommes, & qu'il ne falloit pas moins que Neptune en perſonne pour forcer une ſi prodigieuſe quantité d'eau à s'élancer ainſi vers le ciel à une hauteur extraordinaire. Ces jardins me remplirent d'admiration par leur diverſité, leur vaſte étendue & la magnifique régularité de leur diſtribution. A la vérité, je ceſſai d'être ſurpris lorſqu'on m'eut aſſuré qu'on avoit vu très-ſouvent Louis XIV. la ſerpette à la main, comme autrefois le jeune Cyrus & les plus illuſtres Dictateurs de Rome, pratiquer les leçons d'agriculture que Varron, Virgile & La Quintinie ont rendues dignes des Conſuls & des Rois. Auſſi un auteur françois, des plus judicieux a-t-il remarqué, que bien loin que

la terre fût insensible aux soins de ces augustes cultivateurs, elle en témoignoit, à sa maniere, de la fierté & de la reconnoissance. J'en convins aisément avec ceux qui m'en parlerent à Versailles, mais ils penserent me lapider quand je leur dis que, selon moi, Louis XIV avoit mieux mérité le surnom de Grand par son goût pour l'agriculture & pour les beaux arts, que par ses conquêtes & les perpétuelles allarmes où il avoit plongé l'Europe pendant le plus long regne qui fut jamais. Ce fut à Versailles où je vis, pour la premiere fois, le précieux arbrisseau qui porte le caffé, & quantité d'autres plantes très-rares, dont l'aspect me fit un plaisir singulier. Je me figurai que la curiosité n'étoit pas l'unique motif qu'on eut eu pour les tirer de leur climat naturel, mais que, par un principe beaucoup plus noble, on les avoit fait venir de si loin, & à si grands frais, à dessein d'essayer de quelle utilité ils pourroient être pour le genre humain. Car qui sait ce que la découverte d'une plante farineuse, médicinale, ou douée de quelques qualités propres à exciter d'agréables sensations, pourroit produire d'avantageux pour la société, supposé qu'elle réussit dans nos contrées comme dans celles où elle naît naturellement. Peut-être n'en faudroit-il qu'une seule de cette espece pour former une nouvelle branche de commerce capable d'enrichir plusieurs provinces. Le tabac & l'oranger, qu'un matelot portugais apporta deMacao, en sont des preuves. Que l'on demande aux habitants de l'Afrique méridionale ce que leur vaut aujourd'hui l'essai que les Hollandois ont fait, de planter des ceps

de vigne, tirés des isles Canaries, sur les côteaux du Cap de bonne-espérance. Toutes les victoires que le voluptueux Lucullus remporta sur le grand Mithridate, lui ont fait beaucoup moins d'honneur dans mon esprit que l'avantage, quil eut, de procurer à l'Italie le premier cerisier que l'on y vit, & qu'il tira, à ce que dit Pline, des environs de Cerasus, (*) ville maritime du royaume de Pont. Comme il y a, sans contredit, plus de vraie gloire à inventer quelque nouveau moyen d'enrichir ou d'alimenter un état qu'à en faire la conquête, ceux qui président à l'éducation des Princes, feroient beaucoup mieux de leur inculquer cette vérité que de faire sans cesse retentir à leurs oreilles les prétendues grandes actions des Alexandres & des Césars. Pour moi, si j'eusse eu le malheur de vivre parmi les ténebres de l'idolâtrie, aussi-tôt que les Théologiens de ce temps-là, c'est-à-dire les poëtes, m'auroient insinué que Cérès, Triptolême & Bacchus avoient enseigné aux hommes l'art de cultiver le bled & la vigne, je n'aurois pas hésité un instant à préférer leur culte à celui de toutes les autres déités. Peut-être l'illusion m'auroit-elle séduit jusqu'à me persuader que la superstition ne pourroit être un crime quand la reconnoissance en étoit le principe. Après les eaux jaillissantes & les plantes étrangeres, ce qui a[illegible]ra le plus mon admiration en parcourant les jar[illegible]s de Versailles, fut le prodigieux nombre de statues dont ils sont peuplés. J'y vis, pour la premiere fois, le

(*) Aujourd'hui Kerésoun.

groupps des trois Déesses qui, pour une pomme, eurent l'imprudence de dévoiler tous leurs attraits aux yeux d'un berger de Phrygie. Je crus que les miens ne se lasseroient jamais de les contempler. Je les trouvois si accomplies que si, à l'imitation de Pygmalion, j'eusse pu les animer, il y'a apparence que je m'en serois retourné en Lorraine, sinon en fort bonne, au moins en très-belle compagnie. Je fus également surpris de rencontrer dans ces lieux charmants les simulacres de presque tous les marmousets auxquels la profane antiquité prodiguoit son encens. A la vérité, je pensai qu'on auroit beaucoup mieux fait, si on eût employé tant de marbres précieux aux respectables bustes du petit nombre de Rois, savants dans le véritable art de regner, qui consiste uniquement à conduire les peuples à la félicité par la route qui leur feroit la plus licite & la plus commode. J'y aurois vu avec plaisir les bustes d'un George d'Amboise, d'un Sully, d'un Colbert & de quelques autres vrais peres de la patrie, puisqu'ils en étoient les avocats & les protecteurs. Ceux des Alexandres & des Césars & de tant d'autres meurtriers héroïques, n'auroient été pour moi que des pagodes en comparaison de ceux des héros littéraires qui, par l'étendue & la sublimité de leurs connoissances, l'élévation de leurs sentiments, & par la pureté de leurs mœurs, auroient le plus contribué à ennoblir l'humanité parmi leurs compatriotes, & à les affranchir du joug de la barbarie, de l'esprit de servitude, & de la rouille du préjugé. De tels objets m'auroient sans doute affecté

bien plus utilement que les vains ſimulacres d'un Céphale, d'un Endymion, d'un Adonis, de l'obſcene divinité de Lampſaque & de tous les fatras mythologiques que la poéſie & la ſculpture ont enfantés. Je ſais que Rome & Athenes s'en ſont amuſées comme on fait en France, mais je ſais auſſi qu'en même temps elles ont ſu employer le ciſeau des Myrons & de Phidias, à perpétuer la réconnoiſſance publique envers les grands hommes qui, par leur valeur, ou par leurs talents, avoient ſignalé leur zele pour la patrie. Si les anciens ennemis de la Grece & de la liberté, tels que les Medes & les Perſes, n'ont tranſmis à la poſtérité aucun monument de cette eſpece, c'eſt qu'à Suze, à Ecbatane & à Perſépolis on ne voyoit guere que des eſclaves & des courtiſans, & que dans tous les temps, & par tous les lieux où le deſpotiſme a dominé, le nom ſacré de patrie & celui de citoyen n'ont eu, pour ainſi dire, aucune ſignification. J'ai ſouvent ouï raiſonner en France ſur le compte des Hollandois, comme les Grecs faiſoient ſur celui des Béotiens, & comme les François parlent quelquefois des Suiſſes, cependant je ſuis perſuadé qu'il y a très-peu de villes en France où on ait rendu au vrai mérite un hommage auſſi public, & auſſi ſolemnel que celui dont les Hollandois ſe ſont acquittés dans la place de Roterdam, en y élevant une ſtatue de bronze à la mémoire du ſavant Eraſme leur compatriote. Des gens ſenſés m'ont fort aſſuré que ce monument étoit beaucoup moins équivoque dans ſon principe que toutes les ſtatues équeſtres & coloſſales que l'on

voit dans la plupart des villes de l'Europe. J'ai reconnu depuis que le goût pour les ſtatues frivoles étoit beaucoup plus étendu que je ne me l'étois figuré ; car, paſſant un jour près de Fraſcati, maiſon de plaiſance de l'évêque de Metz, & remarquant que les jardins étoient ornés d'un grand nombre de ſtatues, je me figurai auſſitôt que ce pouvoit bien être celles des ſaints docteurs de l'égliſe, dès ſavants théologiens, des fameux prédicateurs, & des plus zélés miſſionnaires. Pour m'en éclaircir, & contempler de plus près des objets auſſi édifiants, j'entrai dans ce jardin. Mais quelle fut ma ſurpriſe quand, autour d'une piece d'eau, je vis en très-beau marbre une Vénus ſortant des ondes, l'enlevement d'une Sabine, le raviſſement d'Orithye, celui de Proſerpine, & quelques autres objets de cette importance ? On m'apprit que le ſaint évêque en avoit un ſoin ſi particulier que, pendant les hivers, il les faiſoit habiller pour les préſerver des intempéries de l'air, ce qui ne m'auroit pas peu étonné ſi on n'eut ajouté qu'il en faiſoit autant à l'égard d'un grand nombre de pauvres de ſon dioceſe. J'aurois ſeulement ſouhaité qu'au lieu de permettre que ſes jardins ſerviſſent de promenade aux jeunes eccléſiaſtiques de ſon ſéminaire épiſcopal, il eut pris le parti de leur en interdire l'entrée. Car j'y obſervai quelques figures aſſez mal drapées dans l'attitude desquelles on pouvoit puiſer des leçons fort différentes de celles du bréviaire. Après avoir parcouru les parterres & les boſquets de Verſailles, je fus admis dans l'intérieur du ſuperbe palais qui les embellit. Il me

parut vraiment digne du Monarque à qui on avoit attribué autant de ſageſſe & de capacité qu'il en faudroit pour gouverner pluſieurs mondes, ſuivant la deviſe (*a*) que lui-même avoit adoptée. Si jamais l'éclat des richeſſes avoit pu m'inſpirer du reſpect, j'aurois dû en être ſaiſi à l'aſpect de toutes celles qui brilloient de toutes parts dans ce temple de Plutus. Mais j'avoue très-ſincerement que les tribulations de mon enfance m'avoient extrêmement aigri contre ce ſomptueux ſéjour. Je ne pus m'empêcher de le conſidérer comme l'arſenal où avoient été forgés tous les foudres qui, ſous le nom d'édits burſaux, avoient déſolé ma patrie, & m'avoient réduit plus d'une fois à implorer la mort pour être délivré de la nudité, de la faim, & de toutes les miſeres qui en réſultent, de ſorte que je quittai ce palais avec autant de plaiſir que d'autres ont de peine à s'en éloigner.

(*a*) *Non pluribus impar.* Un ſoleil qui éclaire pluſieurs globes.

OEUVRES
DE M. DUVAL.
SECONDE PARTIE.
CONTENANT

ſes Lettres à Melle Anaſtaſie Socoloff avec les réponſes.



LETTRES

A MADEMOISELLE ANASTASIE SOCOLOFF.

LETTRE I.

HIER, aimable Demoiselle, à cinq heures de l'après-midi, je croyois que j'aurois l'honneur de conduire M. le Général Betzky (*) au cabinet des médailles de Sa Majesté Impériale, & que peut-être vous feriez

(*) Un des plus illuftres citoyens de l'Empire de Ruffie, auquel fon patriotifme, fon zele pour le bien public & fes fervices, rendus à l'état, ont concilié, il y a longtemps, une eftime & une réputation générale. Il étoit arrivé alors à Vienne avec le Prince de Galitzin, Ambaffadeur de Ruffie en cette cour; & Mlle Socoloff étoit du voyage.

à sa suite, car vous êtes aussi très-digne de voir cette immense collection des divers monuments de l'histoire moderne. Ce qui est singulier, est que si M. le Général & vous étiez venus dans la chambre où je loge, vous y auriez trouvé l'Empereur en personne; qui s'étoit avisé de venir voir à quoi j'étois occupé. Ses regards sont tombés sur l'admirable estampe dont vous m'avez fait présent. Il l'a considérée avec beaucoup d'attention, de même que la médaille qu'il a déjà en argent. Après lui avoir lu la charmante lettre que vous m'avez écrite: mais vraiment M. le Philosophe, m'a-t-il dit, vous devez pleurer quand cette belle partira — Mes yeux non, mais mon cœur oui, lui ai-je répondu,& j'ai ajouté, que si Pétersbourg étoit près d'ici, j'y serois plus souvent qu'à Vienne, ce qui est dans l'exacte vérité. Par-là, aimable Demoiselle, vous pouvez juger si mon amitié & mon respectueux dévouement pour vous sont authentiques, puisque des puissances même en sont instruites. On m'a dit que vous partiez la semaine prochaine. Si j'étois l'ange Raphaël, vous auriez surement un bon guide. La seule commission que je vous donne pour le pays où vous allez, est que vous y soyez heureuse à tous égards, & que vous m'instruisiez du sort que la divine providence vous y destine. Quant à la distance qui va nous séparer, je vous prie d'être bien persuadée que, malgré l'air de cour que je respire, elle n'influera nullement sur la mémoire du plus zélé de vos serviteurs

Ce Mercredi au matin.

V. J. Duval.

LETTRE II.

AIMABLE DEMOISELLE.

JE crois que toutes les déesses de l'Olympe n'ont été que des guenuches & des chiffons en comparaison de l'illustre Princesse (*) dont vous m'avez envoyé la médaille & le portrait. Je suis très-scandalisé que la mort n'ait pas épargné une beauté aussi parfaite. C'est un des plus grands attentats qu'elle ait à se reprocher. Je conçois combien votre attachement aux deux maîtresses dont elle vous a privée, doit vous la rendre odieuse. Eh bien! aimable Demoiselle, servez-vous de cette haine pour éviter ses traits aussi long-temps que je le desire. Si mes vœux à cet égard étoient exaucés, vous pourriez vous flatter d'être immortelle. Mais que feriez-vous de cette immortalité dans un siecle aussi pervers & aussi sanguinaire que celui où nous sommes? Il vaut mieux mourir que de s'ennuyer, & de ne voir que des calamités & des horreurs. Qui sait si un jour nous ne nous rencontrerons pas dans les vastes espaces de l'éternité? En attendant je vous remercie très-sincérement du présent dont vous m'avez honoré. Agréez en échange les petites estampes ci-jointes, relatives à quelques circonstances de ma vie, de même que la médaille qu'un de mes amis a cru copier sur ma physionomie, en m'observant à la

(*) Anastasia Iwanowna, mere de feue Madame la Princesse de Galitzin, Ambassadrice à Paris.

comédie. Sa matiere de porcelaine eſt la fragilité même. C'eſt le vrai ſymbole de celle où l'âge m'a réduit. Je ne m'en plains point, ſachant fort bien que la terre & les cieux mêmes, ſeront un jour la proie du temps. Je vous prie de rechef de ne pas me laiſſer ignorer, à votre retour dans votre patrie, ſi le ſort ſe ſera adouci en votre faveur, en vous dédommageant des deux pertes que vous avez faites. Les bords de la Newa, tous glacés qu'ils ſoient, ne me ſeront pas moins agréables que les rives de la Seine & du Danube, ſi j'ai le plaiſir d'apprendre que la proſpérité y ſoit la récompenſe de votre mérite. Tels ſont les vrais ſentiments d'un ancien ſauvage qui ne révere pas moins la vertu dans l'humiliation que ſur le trône, & qui eſt avec reconnoiſſance & avec reſpect

AIMABLE DEMOISELLE,

Votre très-humble & très-dévoué ſerviteur V. J. Duval.

Vienne le 6. Avril 1762.

P. S. Je ſais que M. Mertens (*) vous a envoyé un livre compoſé par feue S. A. R. Madame l'Archi-Ducheſſe Infante. L'eſtampe du revers de la médaille funebre de cette Princeſſe peut très-bien ſervir de vignette à la tête de ce volume. Quoique les quatre vers écrits au-deſſous ſoient à la louange de cette

(*) Médecin alors de l'Ambaſſadeur de Ruſſie, Prince de Galitzin, à Vienne, enſuite premier Médecin de la maiſon des enfans trouvés à Moſcou & aujourd'hui Médecin praticien à Vienne; un homme d'un mérite & d'une réputation connus.

auguſte défunte, je puis vous aſſurer qu'ils n'expriment que la pure vérité, preuve que la poéſie ne ment pas toujours en exaltant les grands de la terre.

Excuſez, aimable Bibi, ſi j'ai été long-tems ſans vous accuſer la réception de vos bienfaits. Je me ſuis imaginé que, dans les circonſtances préſentes, la poſte n'étoit pas la voie la plus ſure, & j'ai cru mieux faire d'attendre une occaſion auſſi favorable que celle que le très-habile & officieux M. d'Elfreding veut bien me procurer. Je l'ai prié de vous faire mes reſpectueux compliments, mais je crains fort que, vive & ſémillante, comme vous êtes, vous ne lui donniez pas le temps de s'en acquitter.

Il y a quinze jours que M. Mertens eſt parti ſeul, pour parcourir une partie de l'Italie, & pour baiſer la ſacrée pantoufle de notre Saint Pere le Pape. Il ſera de retour ici dans ſix ſemaines ou deux mois.

LETTRE III.

Aimable Demoiselle.

AVANT votre départ de Vienne, j'oſai vous prédire que votre mérite ne manqueroit jamais de vous conduire au temple de la Fortune, pour peu qu'on fût ſenſible aux attraits de la vertu dans le pays où vous êtes. Vous eutes la bonté de me promettre que vous auriez la complaiſance de m'inſtruire de votre ſort. Le reſpectueux attachement que je vous ai voué, ne me permettant pas d'être indifférent ſur tout ce qui

vous regarde, j'ose vous inviter à vous souvenir de votre promesse. C'est la seule grace que je vous demanderai jamais, à l'exception d'une estampe de votre auguste Impératrice, pour mettre à la droite de celle dont vous m'avez honoré. Comme la vôtre est assez fortement gravée dans mon cœur & dans ma mémoire, je me dispense de vous la demander. Il me suffit que vous daigniez approuver la qualité que j'ambitionne, d'être le reste de ma vie avec le plus respectueux dévouement

AIMABLE DEMOISELLE

Votre &c.
V. J. Duval.

Vienne le 25. Sept. 1762.

LETTRE IV.

Réponse de Melle Socoloff.

TRAVERSANT l'antichambre pour passer chez moi, quelle fut ma surprise d'y trouver votre chere lettre! En vérité, Monsieur, transportée de joie & avec ma vivacité ordinaire, je rebroussai chemin, courant comme une folle vers sa Majesté Impériale. Je la lui présentai en disant: voilà Madame, une lettre de l'homme du monde le plus estimable. J'ai reçu un compliment des plus gracieux & l'estampe que je joins ici. Oui Monsieur, j'ai le bonheur de servir une souveraine qui, comme un second Titus, fait les délices du genre humain, révérée & adorée de toutes les

nations

nations de ſon vaſte empire. Je ſais la part que vous prenez à tout ce qui peut m'arriver; je ne ſaurois aſſez vous le répéter: je ſuis comblée au-delà de toute expreſſion des bontés d'une auſſi grande & digne ſouveraine. Que n'ai-je le talent de m'expliquer? Quel beau portrait ne vous ferois-je pas de ce cœur magnanime & bienfaiſant & de cet eſprit pénétrant & ſublime. Il eſt bien doux, Monſieur, de n'être pas oublié des perſonnes qu'on eſtime; je me ſuis entretenue une ſoirée entiere avec M. Wæchtler que je n'ai pu aſſez queſtionner ſur votre chapitre. Il ſera le porteur des ſentimens ſinceres de reconnoiſſance que je vous ai voués & de l'attachement infini avec lequel je ſerai toute ma vie &c.

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou le 31. Décemb. 1762.

LETTRE V.

Aimable Demoiselle

La précieuſe eſtampe que j'ai reçue & la peinture que vous m'avez faite du caractere, ſublime & bienfaiſant, de la puiſſante Impératrice que vous avez le bonheur de ſervir, m'ont fait un plaiſir des plus vifs, & m'invitent à une reconnoiſſance que je ne puis exprimer, preuve évidente que l'expreſſion n'eſt pas toujours le pinceau du ſentiment. Il eſt donc vrai, aimable Bibi, que mes preſſentiments à votre ſujet ſont accomplis. Il eſt donc vrai que des rives de la

Seine & du Danube la providence vous a conduit ſur les bords de la Neva, pour y contempler de près une auguſte Souveraine qui ſait également faire honneur à la nature humaine, & repréſenter la divine. C'eſt de tout mon cœur que je vous félicite d'être à portée de voir oculairement la juſtice & la clémence regner ſur un des plus brillants trônes de l'univers. Puiſſent la ſageſſe & la prudence vous maintenir dans la poſition où vous êtes, & puiſſe le vaſte empire Ruſſe voir diſparoître ſes déſerts & ſes forêts trop immenſes, ſous les puiſſants auſpices de la Minerve qui le gouverne! De tous les attributs de la divinité la bonté eſt celui qui intéreſſe le plus le genre humain. Il en eſt de même du pouvoir des potentats lorſqu'il n'éclate que par la bienfaiſance envers les peuples, & par la protection dont il honore la vertu, les ſciences & les beaux-arts. Il paroît que ce grand ſpectacle vous eſt réſervé; mais je doute qu'après vous il y ait perſonne au monde qui y prenne plus de part, & qui en ſouhaite plus vivement la perpétuité que celui qui a l'honneur d'être avec reſpect, & avec la plus tendre amitié,

AIMABLE DEMOISELLE.

Votre &c.
V. J. Duval.

Vienne le 18. Fevrier 1763.

P. S. L'eſtampe dont vous m'avez honoré a paſſé par tant de mains, & a été ſi fort admirée, tant à la cour que dans la ville, qu'elle en eſt preſque à moitié uſée. L'Empereur m'a ſu mauvais gré de ne la lui avoir pas montrée le premier. Depuis qu'il nous a vu à la

comédie il ne manque pas, chaque fois que j'ai l'honneur de l'approcher, de me demander si je suis toujours passionné pour la belle Russe; à quoi je réponds que, si je puis l'être encore au-delà du tombeau, je m'en ferai un devoir. J'ai tenu le même langage à Mgr. l'Archiduc & aux Demoiselles de la chambre de notre auguste Impératrice, & c'est ce qui leur donne une assez juste idée de la constance philosophique. Pour leur prouver que cette constance est peut-être mutuelle, je souhaiterois qu'au départ de mon ami M. Wæchtler, vous eussiez la générosité de m'envoyer encore une estampe pareille à celle que j'ai reçue, pour que je puisse la faire encadrer comme elle le mérite. Mais voici toute autre chose — Dans le dernier billet que j'ai adressé à mon ami, j'ai osé m'exprimer ainsi: „ Je serois curieux de savoir si en Russie „ ces sortes de petits livres, que nous appellons Heures ou livres de prieres, sont en vogue comme ici „ & à Paris. Si cela est, priez ma belle Bibi, de m'en „ prêter un à son usage, mais en langue Russe, & où „ son nom soit écrit de sa propre main. Si dans ce „ manuel il se trouvoit quelques images de saints du „ pays, & entr'autres de St. Alexandre Newsky, il „ n'en seroit que mieux. J'emporterai ce livre dans „ l'autre monde, & lorsque la belle Anastasie sera au „ ciel, je prierai St. Pierre, qu'il me soit permis de „ le rendre à ma charmante Circassienne. Ce sera là „ un beau prétexte de la revoir, de l'admirer, & de „ rester à côté d'elle pendant toute l'éternité. Car je „ m'imagine bien que l'amour divin n'est point du

„ tout contraire à l'amour angélique que les belles
„ ames inſpirent. "

Voilà en partie ce que j'ai mandé à mon ami, & voici ce dont je voudrois être informé par vous-même. Adieu, aimable Demoiſelle, ſoyez bien perſuadée que je ne ſerai jamais indifférent ſur tout ce qui peut vous arriver perſonnellement. Lorſque le lien conjugal vous unira, comme je le ſouhaite, au plus ſage & au plus opulent Adonis de l'empire Ruſſe, puiſſe-t'il ne vous aimer jamais de la maniere afflictive dont les Lettres Perſannes prétendent que les Dames Ruſſes vouloient être aimées autrefois. Je crois en vérité que, par ſympathie, je jetterois les hauts cris & que, malgré la diſtance qui nous ſépare, les mains de votre cher époux s'appeſantiroient plus ſur moi que ſur vous.

LETTRE VI.

Réponſe.

En attendant le Plan de Moſcou, permettez Monſieur, que je vous préſente la médaille ci-jointe du couronnement de Sa Majeſté Impériale. Elle n'eſt que d'argent; mais elle eût été d'or, ſi j'avois ſuivi mon inclination. Vous en ferez tel uſage qu'il vous plaira. De crainte de vous ennuyer je ne répéterai plus ce que je vous dois; je vous prie ſeulement de me continuer une amitié, dont je fais gloire & à laquelle je ſerai toujous très-ſenſible. J'ai l'honneur

d'être avec l'attachement le plus vrai & le plus ſincere &c.

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou ce 27. Mars 1763.

LETTRE VII.

Réponſe.

Monsieur

Je vous écris très à la hâte, pour vous dire que je ſuis prompte à exécuter vos ordres. Voici les Heures Ruſſes que vous avez ſouhaitées; ce ſont les ſeules qui me reſtoient pour dire mes prieres; jugez ſi au moyen d'un tel paſſe-par-tout nous pouvons nous rencontrer en paradis. Il n'y aura que vous ſeul qui en profiterez. Proteſtez-moi, le plus ſouvent que vous pourrez, l'amitié que vous me témoignez, rien ne pourra me flatter davantage. Vous trouverez ci-joint l'eſtampe, que vous m'avez demandée. Ne craignez rien de l'Adonis Ruſſe que vous me ſouhaitez; il eſt bien loin d'ici, & j'ai grand' peur qu'il ne s'égare en chemin. Je n'ai pas tout dit il s'en faut bien; mais je dois finir & c'eſt ce que je fais en vous aſſurant que je ſerai toute ma vie &c.

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou ce 1. May 1763.

P. S. Dans quelques ſemaines nous partirons d'ici pour St. Pétersbourg.

LETTRE VIII.

Aimable Demoiselle

M. Mertens, votre ancien maître en géographie & en histoire, m'a remis la lettre & le médaillon dont vous m'avez honoré. Ce double présent est fort au-dessus de ma reconnoissance, & je serois très-embarrassé de vous exprimer la joie que j'ai ressenti en le recevant. Il est vrai qu'en lisant votre lettre, j'ai été un peu surpris que vous ayiez souhaité que le médaillon fut d'un métal plus précieux. Quoi donc, aimable Demoiselle, vous me croyez intéressé? Ce que j'ai refusé ici & ma façon de vivre prouvent assez bien le contraire; mais vous n'ètes point obligée de le savoir. Permettez moi de vous dire que, si le médaillon eût été d'or, assurément je ne l'aurois accepté qu'à charge de remboursement. Ne fût-il que du plus commun des métaux, il me suffit, pour l'estimer autant que les diamants du Mogol, qu'il vienne de vous, & qu'il soit à l'effigie de l'auguste Souveraine qui fait votre bonheur, & dont les sublimes qualités lui attirent les hommages & l'admiration de son siecle. Quelque brillant que soit le trône qu'elle décore, je doute qu'il lui donne autant de relief qu'elle s'en est attiré par la lettre qu'elle a écrite à un philosophe, (*) & que les papiers publics ont communiquée à toute l'Europe. Il y avoit plus

(*) L'on devine bien que c'étoit la lettre écrite à M. d'Alembert.

de deux mille ans que le pere du vainqueur de Darius en avoit écrit une au fameux Ariſtote, préciſément ſur un ſujet pareil. Depuis ce temps-là aucun Monarque n'a été tenté de mettre les talents à auſſi haut prix que l'a fait l'auguſte Minerve que vous avez l'honneur d'approcher. Il faut un diſcernement bien exquis pour ſentir auſſi vivement toute l'importance du vrai mérite en fait d'éducation, ſur-tout dans un ſiecle auſſi colifichet & auſſi poliment frivole que celui où nous vivons.

Ce n'eſt point vous, aimable Demoiſelle, c'eſt Wæchtler que j'avois chargé de me procurer le plan de Moſcou, de Pétersbourg avec leurs environs, & une carte de la Sibérie & du Kamtſchatka, & une autre du royaume d'Aſtracan s'il y en a. Dans l'idée que le ſéjour de cet ami en Ruſſie ſeroit plus long qu'il n'a été, je l'avois auſſi prié de me rapporter une médaille du couronnement de votre auguſte Impératrice. Il n'a pu s'en acquitter, mais votre généroſité y a abondamment pourvu par le magnifique médaillon que j'ai reçu, & dont je vous ſuis infiniment obligé. Comme S. M. l'Empereur eſt grand amateur de ces ſortes de monuments, celui-ci eſt deſtiné à enrichir l'immenſe collection que vous avez vue, & je ſuis perſuadé qu'il l'agréera volontiers quand je lui aurai dit qu'il vient de ma belle Ruſſe ; car c'eſt ainſi qu'il vous nomme chaque fois qu'il me demande ſi vous ne m'avez pas encore effacé de votre mémoire. La choſe la plus inutile que vous puiſſiez faire, eſt de vous recommander à mon ſouvenir ; car vous pouvez

compter que, quand vous m'ordonneriez de vous oublier, vous ne feriez fûrement pas obéie.

Mandez-moi, je vous prie, fi vous avez reçu de ma part une petite lettre en date du 16. Février; je la fuppofe perdue parceque je l'avois adreffée à M. Wæchtler lorfqu'il étoit déjà parti pour revenir ici. Il m'a cependant affuré que le fecrétaire de l'Ambaffade de Ruffie en Pologne lui avoit fort promis de vous la faire remettre; mais j'ignore s'il aura tenu parole. Je ferois fâché qu'il y eût manqué. Car il y étoit queftion de vous demander un petit livre de priere, à votre ufage, en langue Ruffe, orné des images de quelques faints du pays où vous êtes, entr'autres de celle d'Alexandre Newsky, & dans lequel livre le nom de la belle Anaftafie fût écrit de fa propre main en caractères Ruffes. Je ferois charmé d'y réciter des prieres à votre intention felon la liturgie Ruffe. Je m'imagine que cette langue eft plus expreffive & moins fardée que la langue françoife. Si je me trompe, ce ne fera pas la premiere fois.

Une autre grace que je vous prie de m'accorder, & au refus de laquelle je ferois infiniment fenfible, c'eft d'accepter un petit tableau fur bronze, de neuf pouces de hauteur fur fept pouces deux ou trois lignes de largeur, peint par Federico Zuccari, qui vivoit à Rome du temps du célebre Pape Sixte V. Ce tableau allégorique que des connoiffeurs ont eftimé, repréfente le temps qui manifefte la vérité, précédée d'une Bibi aîlée, tenant une trompette à la main. (Notez que j'appelle Bibi toutes les aimables perfonnes de votre fexe)

Au-dessous de ces trois figures le mensonge, en habit bigarré de diverses couleurs, est terrassé & étendu par terre. C'est seulement dommage que la vérité soit un peu trop nue, mais les muses le sont bien &, quand vous le seriez vous-même, je m'imagine que vous n'en seriez que plus belle. Si vous me demandez, pourquoi je me défais de ce tableau, je vous dirai que, me voyant assez près des portes de l'éternité, & ayant remarqué dans nos conversations à la comédie de Vienne, que vous aviez du goût pour certaines productions de la nature & de l'art, je crois bien faire de donner le portrait de la vérité à la personne que j'aime le plus sincérement. Il y a toute apparence que, si j'étois né dans le paganisme, la vérité eût été ma déesse & la seule idole que j'eusse adorée, moins par vertu que par goût, & par l'effet d'un penchant naturel. Jugez, si le penchant est effectif, puisqu'un séjour de quarante-six ans à la cour n'a encore pu exténuer mon aversion pour la duplicité & pour le mensonge. Il se peut que cette sorte d'entêtement soit un fruit de l'éducation que j'ai reçue dans la vie champêtre, & dans les déserts que j'ai habités autrefois. Quoiqu'il en soit, aimable Bibi, il faut absolument que vous acceptiez le petit tableau que je vous offre, & que vous m'indiquiez à qui je dois le remettre pour vous le faire tenir. Peut-être qu'à votre recommandation quelqu'un de chez S. E. M. le Prince de Galitzin voudra bien s'en charger.

J'ai appris que votre respectable Mentor M. le Général Betsky, devoit partir pour un assez long voyage.

Cette nouvelle m'a allarmé par rapport à vous. Car enfin, jeune & vive comme vous êtes, auriez-vous déjà toute la force & la fermeté requises pour marcher de vous-même & sans appui, dans les sentiers de la sagesse? La cour est un terrein extrêmement glissant, & je doute que les glaces de la Newa & les écueils de Ladoga soient plus fertiles en naufrages. Je pourrai vous citer plus d'un exemple, lorsque j'en aurai le temps. En attendant je vous exhorte à mériter le bel éloge qu'un galant homme a fait de l'objet dont il étoit épris quand il a dit:

Dans son cœur est l'innocence,
Dans les yeux est la candeur;
Sa parure est la décence,
Et son fard est la pudeur.

C'est en vous formant sur un aussi beau modele que vous ne manquerez pas d'être agréable à Dieu, & de plaire à la Déesse que vous servez; & c'est là le précis des vœux que fait pour vous le plus zélé & le plus respectueux de vos amis & de vos serviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 10. Mai 1763.

P. S. A propos de pudeur, vous souvient-il de celle qui parut très-subitement sur votre visage lorsque près de moi à la comédie notre auguste Impératrice vous lorgna avec tant d'attention? Jamais les lys & les roses n'ont formé d'aussi belles nuances que celles qui brillerent sur toute votre physionomie. C'est dommage qu'alors je n'avois pas un miroir à vous présenter.

Je vous aurois fort exhortée à reſter colorée comme vous l'étiez. On vous auroit priſe pour Pſyché ou pour la pudeur même, & il eſt glorieux de leur reſſembler.

Chaque fois que vous daignerez faire un mot de réponſe aux lettres, que j'aurai l'honneur de vous adreſſer, je vous prie de faire toujours mention de la date de celle que vous aurez reçue la derniere. La diſtance qui nous ſépare eſt ſi vaſte, qu'il eſt étonnant que les lettres ne ſoient pas uſées avant que d'arriver à leur deſtination. Quel dommage que nous ne ſoyons pas des anges! nous nous moquerions de la poſte; en un clin-d'œil, nous ſaurions ce que nous aurions à nous dire. Un langage purement intellectuel rendroit nos voix & nos paroles tout-à-fait inutiles. Nous verrons un jour comment cela ſe fait, mais ne nous preſſons pas.

J'ai un aſſez plaiſant reproche à me faire vis-à-vis de vous. C'eſt de ne vous avoir pas baiſé le ſommet du front lorſque vous prites congé de moi, comme j'ai coûtume de faire aux Bibis de ma connoiſſance, qui ne ſont pas engagées ſous les loix de l'hymen. Un grand prince, informé de ce péché d'omiſſion envers vous, m'a dit que j'étois un grand ſot. Qu'en dites-vous, aimable Demoiſelle? Il me ſemble qu'en cela ce prince n'eſt pas moins infaillible que notre ſaint pere le Pape.

LETTRE IX.

AIMABLE DEMOISELLE

LE 2. de Juillet on ma remis votre lettre datée de Mofcou le 1. Mai, de même que le livre de prieres & la feconde & précieufe eftampe dont vous m'avez gratifié. Le tout étoit fi bien empaqueté, & fi artiftement enveloppé, qu'il auroit pu faire cent fois le tour du monde fans la moindre léfion. Puiffe l'Adonis que je vous fouhaite être auffi attentif à vous conferver! Par-là je ferai fûr qu'il ne reffemblera en rien aux ogres que le Baron de Barr a voulu défigner dans l'épître à fa patrie, dont l'allufion a fait le fujet d'un de nos entretiens à la comédie de Vienne.

Enfin, aimable Bibi, graces à vos bontés, me voilà au fait d'une bonne partie de la doctrine qui conduit vos pieux & pieufes compatriotes dans le ciel. Votre livre m'apprend qu'on eft baptifé & chrétien où vous êtes tout comme ici; qu'on y adore le Pere, le Fils & le Saint Efprit, qu'on y révere tous les fondateurs du chriftianifme, tels que les Saints Apôtres & les Saints Peres de l'églife grecque, & peut-être, par mégarde, quelques-uns de l'églife latine. Mais ce qui m'a le plus furpris a été d'y trouver le faint patron de mon pays, je veux dire le grand faint Nicolas évêque de Myre, le même dont on prétend avoir le corps à Bari dans le royaume de Naples. Il fe peut qu'on croye auffi l'avoir en Ruffie. Je n'en ferois pas

étonné, puiſqu'en France on ſe vante de poſſéder trois têtes de St. Jean Baptiſte. A la vérité je ne conçois pas trop comment cela ſe peut faire, mais c'eſt ma faute, pourquoi ai-je l'intelligence ſi épaiſſe & ſi bornée?

Vous me déſeſpérez en m'apprenant qu'il y a grande apparence que nous ne nous rencontrerons jamais dans le paradis. Eh pourquoi cela? aimable Bibi! ſeroit-ce parceque vous êtes née vers le Volga & moi vers la Seine, & que votre Papa & le mien ſont différents? Mais croyez-vous donc que cette minutie élevera un mur de ſéparation entre vous & moi pendant toute l'éternité? Ma foi je n'en crois rien. Oui Mademoiſelle, à coup ſûr nous nous reverrons ſous quelque exiſtence que ce ſoit. Alors je réparerai dans le ciel la ſottiſe que j'ai faite ſur la terre de ne vous avoir pas embraſſé à votre départ d'ici. C'eſt un reproche que je me fais chaque jour, & que j'aurai à cœur toute ma vie. Il eſt vrai que, pour réparer cet oubli, j'ai baiſé le nom que vous avez écrit à la tête de vos heures. Mais quelle différence de baiſer un nom ou l'aimable perſonne qui le porte!

Je ſuis vraiment bien fâché que l'Adonis Ruſſe que je vous ſouhaite, ſoit auſſi éloigné que vous le dites, & je ſerois encore plus mortifié s'il venoit à s'égarer. Car enfin tôt ou tard il faudra bien que vous vous rencontriez. Seriez-vous peut-être tentée de vous conſacrer à Diane, c'eſt-à-dire de reſter Veſtale toute votre vie? Mais vraiment l'entrepriſe ſeroit belle & très-digne d'une courageuſe Bibi. Par-là vous conſer-

veriez votre liberté, trésor le plus précieux qui soit au monde, & vous éviteriez de subir le joug que l'illustre Moliere a désigné quand il a dit:

Du côté de la barbe est la toute-puissance
Et le sexe n'est fait que pour la dépendance,
Quoiqu'on soit deux moitiés de la société
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité.
L'une est moitié suprême & l'autre subalterne,
L'une est soumise en tout à l'autre qui gouverne &c.

Voilà les droits que les hommes se sont arrogés, & Dieu sait comme ils en jouissent, & surtout à Paris. Il est beau d'être législateur comme vous voyez. Pour moi, né sans aucune disposition pour l'abus du pouvoir, je n'ai jamais voulu tyranniser personne. J'ai senti de bonne heure que ce seroit moi qui seroit subjugué &, c'est pour cela que j'ai abjuré l'amour, pour ne suivre que les étendarts de sa sœur l'amitié. Mais comme la nature perd rarement ses droits, & que tout homme est homme; l'amour, qui le sait fort bien, s'est avisé une fois de me jouer un tour de sa façon, dont j'aurois été la dupe si l'indignation & le désespoir ne m'eussent inspiré de lui en jouer un autre. Lisez, je vous prie la petite feuille ci-jointe (*a*) & vous serez au fait de cette aventure, & de ce qui est représenté dans une des petites estampes (*b*) que

(*a*) Elle renfermoit l'anecdote de la salade de ciguë, rapportée dans sa vie.

(*b*) Elle a été copiée pour la vignette du commencement de ces lettres, de même les autres placées ailleurs.

vous avez agréées à votre départ de Vienne. S'il vous arrive jamais de vous trouver dans les mêmes angoisses où j'ai été, je vous conjure, aimable Bibi, de ne pas recourir au même remede dont je me suis servi sur la foi de Saint Jérôme. En vérité cette sorte d'antidote est trop violente. Il est glorieux de réfréner les passions quand elles sont trop impérieuses, mais on risque infiniment de vouloir les détruire, je le sais par expérience.

Comme je m'intéresse essentiellement à tout ce qui vous regarde, permettez-moi aimable Demoiselle, de vous faire quelques questions auxquelles vous ne répondrez que quand vous serez d'humeur à vous entretenir quelques moments avec l'homme qui vous aime & vous honore le plus, & qui vous est très-sincérement attaché. Êtes-vous toujours aussi décemment parée, aussi vive & aussi sémillante que quand vous étiez assise auprès de moi à la comédie de Vienne? Cela étant, pensez-vous que cette charmante vivacité sera toujours la même, que vos attraits ne se terniront jamais, que la faveur des grands soit un héritage fixe & permanent, qu'à la cour les roses y soient sans épines, & que tout ce qui y brille soit de l'or? Assurément vous auriez tort. Vous semble-t'il que le cœur & la bouche y tiennent le même langage, que l'envie & la jalousie y soient aussi inconnues que dans le ciel, que les compliments, les embrassades, les offres de service & les protestations, y soient les signes & les interpretes de la vérité? Lorsqu'un Adonis bien frisé, bien poudré, & en habit leste & chamarré, recher-

chera votre alliance, cette ſurface éclatante vous ébloüira-t'elle? N'aurez-vous pas encore plus d'égards aux mœurs, aux ſentiments, à la probité & à la conduite de ce beau blondin? Prenez-y garde au moins, il y a des pipeurs pour les Bibis comme pour les oiſeaux.

Quand dans votre chemin vous rencontrez un vieillard décrépit, un ſoldat eſtropié au ſervice de la patrie, une pauvre veuve déſolée, & des orphelins en pleurs & preſque nus, quelle impreſſion ces ſortes d'objets font-ils ſur votre cœur? N'auriez-vous pour eux qu'une compaſſion ſtérile, des paroles obligeantes & des ſouhaits inutiles? Si j'étois à côté de vous en pareille occaſion, je ſerois un vrai Argus pour vous contempler.

Lorſque la nature étale toute ſa pompe à vos yeux par l'aſpect d'un charmant payſage, d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jour clair & ſerein ou d'une nuit tranquille & éclairée par tous les flambeaux du firmament, un tel ſpectacle ne vous rappelle-t'il pas l'idée de celui qui a tiré toutes ces beautés du néant? La moindre machine prouve un artiſan & l'univers démontre un Dieu.

Etes-vous ſi fort occupée que vous ſoyez contrainte de négliger la lecture & l'uſage de la langue françoiſe? Quels beaux livres avez-vous lus depuis votre retour? Le Prince Fanferedin vous a-t'il inſpiré du dégoût pour les Romans, & n'avez-vous pas trouvé que M. de la Bruyere peignoit aſſez bien les hommes, & même les femmes? Puiſſiez-vous profiter de ſes portraits!

Combien

Combien de moments employez-vous chaque jour à la lecture? Quelles ſortes de livres vous plaiſent le plus? Quand, aſſiſe à votre toilette, vous employez les plus beaux rubans, les plus jolis pompons & les aiguilles diamantées à parer votre tête, ne penſez-vous pas auſſi aux vertus les plus propres à orner votre ame? Savez-vous que l'ame a auſſi beſoin de toilette? Ah que ne puis-je vous en procurer une telle que je la ſouhaiterois! Vous ſeriez heureuſe &, comme on prétend que perſonne ne l'eſt dans le monde, je dirois aux incrédules: je connois pourtant une jeune, aimable & fringuante Bibi à cinq cent lieues de moi, qui eſt parfaitement contente. Vous ne voulez pas le croire, hé bien allez y voir.

Vous ſavez qu'à Paris preſque toutes les dames y ont le viſage uniforme en couleur. Je voudrois ſavoir ſi cette dégoûtante manie a pénétré juſqu'en Ruſſie, & ſi vous avez ſu vous en préſerver. J'ai vu autrefois quelques dames Ruſſes que j'ai priſes pour des anges, ce que je n'aurois pas fait ſi leur charmante phyſionomie avoit été parſemée de mouches & dégradée par la ceruſe & le vermillon. Daignez m'inſtruire de temps en temps de votre ſanté & de votre ſituation, telle qu'elle puiſſe être, & ſoyez perſuadée que perſonne ne peut vous être plus ſincérement dévoué que celui qui, le reſte de ſes jours, ſe fera un devoir d'être conſtamment & avec reſpect

AIMABLE DEMOISELLE,

Votre &c.

Vienne le 15. Juillet 1763. V. J. Duval.

P. S. J'ignore ſi vous avez reçu ma longue lettre du 10. Mai dernier, où il eſt queſtion du tableau de la Vérité par Federico Zuccari, que je vous ai prié d'accepter comme un monument de mon ſouvenir. Si vous vous aviſez de le refuſer, puiſſe l'Adonis que je vous ſouhaite, vous aimer un jour comme les dames de l'antique Ruſſie vouloient être aimées. J'eſpere que cette menace vous fera peur, & vous empêchera de refuſer le petit tableau.

S. M. l'Empereur fit hier l'acquiſition de la médaille en or du couronnement de votre auguſte Impératrice, & il me l'a envoyée ce matin pour la mettre dans ſon cabinet. Nous avons auſſi un rouble & un impérial ou piece de cinq ducats de la même Souveraine; mais c'eſt tout. Mandez-moi ſi on a frappé d'autres pieces à ſon effigie pour qu'on ordonne de les faire venir, car mon deſſein eſt que le cabinet impérial en contienne une de chaque eſpece. Je voudrois encore ſavoir s'il n'y auroit pas une hiſtoire où toutes les médailles de Pierre le Grand & de ſes auguſtes ſucceſſeurs fuſſent gravées & expliquées, (*) comme auſſi ſi on pourroit trouver un livre de la généalogie des principales familles de l'empire Ruſſe, avec les armoiries de chacune. C'eſt de tout mon cœur que je vous remercie de la petite feuille en caracteres de la Chine que vous avez inſérée dans le livre que vous m'avez envoyé. Je

(*) Une telle collection a paru depuis ſous le titre ſuivant: Médailles ſur les principaux événemens de l'empire de Ruſſie depuis le regne de Pierre le Grand juſqu'à celui de Catherine ſeconde, avec des explications hiſtoriques par P. Ricaud de Tiregal. fol. Potsdam 1772.

fais accroire aux Bibis de notre cour que c'eſt un joli billet doux qu'une belle Mandarine de Pekin m'a écrit. Elles font ſemblant d'en être jalouſes, & moi d'en être enchanté.

Je ne ſai ſi vous ſavez que le livre de prieres que j'ai reçu, eſt imprimé dans un monaſtere de religieuſes à Kiow. Ne pourriez-vous me dire ſi ce ſont des nonnes ou des hommes qui l'ont imprimé? J'ai peine à me figurer que des hommes oſent pénétrer dans les ſanctuaires de vos veſtales. Ces pieuſes & tendres cénobites riſqueroient beaucoup d'être dévoilées.

Eſt-il vrai que vous avez des opéra & des comédies en langue ruſſe? Tant mieux. C'eſt une preuve que cette langue eſt ſuſceptible d'harmonie & d'élégance. Lorſqu'il y a ſpectacle chez vous, eſt-ce le public qui paie, chacun pour ſoi, comme à Vienne & à Paris? ou eſt-ce la cour qui le donne gratuitement, comme faiſoit ci-devant celle de Lorraine? Si le ſpectacle ſe fait aux frais du public, combien paie-t'on pour entrer à la comédie, & combien pour l'opéra? Voilà, aimable Demoiſelle, des queſtions ſans fin, mais auſſi le moyen de finir avec une Bibi, que l'on aime! Vous me direz qu'il faudroit un an pour répondre à tous ces articles, eh, point du tout, quand vous aurez papillonné une partie de la matinée, prenez du papier, mettez le devant vous ſur une table, aſſeyez-vous vis-à-vis, écrivez deux lignes, demain deux autres, après demain autant; dans quinze jours la lettre ſera remplie. Vous direz que le courier va partir, que vous n'avez que le temps de la cacheter, que vous vous portez bien,

que j'en faſſe de même, & que vous êtes ma très-humble & très-ſémillante Bibi. C'eſt ainſi que, quand on s'ennuie dans une maiſon il faut ſauter par la fenêtre pour avoir plutôt fait d'en ſortir.

LETTRE X.

Réponſe.

MALGRÉ l'ennui que je vous donnerai, Monſieur, je me trouve diſpoſée à vous entretenir plus long-temps que de coûtume, & en conſéquence je vous dirai, que j'ai reçu exactement les deux dernieres lettres, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 18. Février, & du 10. Mai. Elles me ſont parvenues en très-bon état, malgré l'eſpace immenſe qu'elles ont parcouru. Non, elles n'étoient point uſées en arrivant, comme vous le ſoupçonniez, mais c'eſt un ſort qui leur étoit deſtiné par d'autres cauſes; il étoit écrit, qu'elles le feroient à force d'être lues & admirées & elles n'ont pu échapper à leur deſtinée. Sa Majeſté a trop de droit ſur mon cœur & ſur mes actions pour lui cacher une correſpondance qui flatte mon amour-propre & intéreſſe mon ſouvenir. Oui Monſieur, vos lettres ont paſſé entre les mains de cette Princeſſe éclairée, qui les a trouvées remplies de cet eſprit & de ces ſentimens, qui caractériſent le ſage. Les courtiſans, toujours avides, ont voulu participer à la ſatisfaction de leur Souveraine, il a fallu contenter les plus empreſſés & vos épîtres ont trouvé autant de panégi-

riſtes qu'elles ont eu de lecteurs, oui juſqu'à en tirer des copies. Je ſai que votre modeſtie m'en fera des reproches, mais c'eſt pour le bien commun; j'ai une conſcience à ménager, Monſieur, & je ſerois au déſeſpoir ſi je m'appropriois ſeule le plaiſir & le profit que l'on doit tirer d'un ſtile auſſi inſtructif que le vôtre.

Comme ce qui paroît vous faire plaiſir, Monſieur, eſt pour moi un motif preſſant de vous ſatisfaire avec toute la célérité poſſible, je me ſuis empreſſée de vous envoyer les bagatelles que vous m'avez demandées, & on a dû vous remettre l'eſtampe & les heures, telles que vous les deſiriez. Mon nom eſt écrit deſſus, mais en françois & non en ruſſe, comme vous le ſouhaitiez. Je penſe que cela eſt bien égal, parceque St. Pierre certainement vous en croira ſur votre parole, s'il ne ſait pas lire le françois. J'accepte avec la plus ſenſible reconnoiſſance le tableau ſur bronze que votre amitié me deſtine. La jolie deſcription, que vous en faites, ainſi que la main dont il m'eſt offert, me rendent bien impatiente de le poſſéder. Vous dirai-je, Monſieur, que j'ai déjà donné de l'emploi à chacune des figures repréſentées ſur ce tableau? Cela m'eſt venu tout ſeul & mon cœur y a plus de part que mon génie. Le Temps eſt deſtiné à recevoir mon encens en mémoire du jour fortuné, où j'ai eu le bonheur de m'acquérir un ami de votre mérite; je lui adreſſerai maintes prieres pour que cette amitié, qui eſt ſi bien payée de retour & qui m'eſt ſi précieuſe, ne ſouffre jamais aucune altération & ſoit toujous reſpectée par la faulx deſtructive, dont ce Dieu eſt armé. La Vérité

recevra journellement mes vœux les plus ſinceres & je n'invoquerai qu'elle, lorſque je voudrai vous expliquer les ſentimens d'eſtime & d'amitié que vous m'avez inſpirés. Pour le Menſonge comme je le trouve d'une laideur effroyable, il trouvera bon, que je le laiſſe à la porte, à l'uſage de ceux qui viendront me faire des complimens de félicitations, ou me rendre les viſites du jour de l'an. Vous voyez, Monſieur, que toutes ces figures ont déjà leurs places marquées & que je ſuis fille d'arrangement; il ne tiendra qu'à vous de les envoyer à leur deſtination quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez plaiſir de remettre le tableau à Son Excellence le Prince de Galitzin, qui, j'en ſuis perſuadée, aura la bonté de me le faire tenir. Ce ſeroit ici la place de vous faire mille remercimens du cadeau que vous voulez me faire, mais je ſuis ſi aſſurée, de me prêter à votre façon de penſer & à votre noble déſintéreſſement en vous les épargnant, que je me fais un mérite auprès de vous, en impoſant ſilence à ma ſenſibilité. Conſervez-moi, Monſieur, ces ſentimens que vous me peignez ſi joliment dans vos lettres, ils me flattent & m'honorent à tel point, que je ne négligerai rien pour m'en aſſurer la durée, mon ambition en pareil cas égalera toujours la tendre amitié & la parfaite eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg le 16. d'Août 1763.

P. S. Enfin je reçois cet inſtant le plan de la ville de Moſcou; je vous l'envoie, Monſieur, promenez y vos yeux en long & en large. Adieu.

LETTRE XI.

AIMABLE DEMOISELLE,

VOTRE ami & mon rival, l'officieux M. Mertens, vient de m'avertir qu'un courier partiroit bientôt pour Pétersbourg avec le tableau qui vous eſt deſtiné. J'eſpere qu'il vous ſera remis en bon état, excepté l'anneau de fer, qui ſervoit à le ſuſpendre, que mon étourderie a un peu dérangé, mais que votre dextérité aura peu de peine à rétablir. Ayant ſu que M. le Prince de Lobkowitz ſe diſpoſoit à partir dans peu pour la Ruſſie, j'ai confié à une perſonne de ſa ſuite un petit paquet à votre adreſſe, contenant 1°. le petit poëme de la Mort d'Abel qui vous amuſera d'autant plus, que l'auteur n'y parle que le pur langage de la nature & de l'innocence, 2°. deux lettres dont votre bonté excuſera la diffuſion, l'une du 25. Octobre & l'autre du 6. Novembre. 3°. Deux prieres, une de ma façon & l'autre tirée du Paradis perdu de Milton, que je vous prie d'accepter en échange de celles que contiennent les heures dont vous m'avez gratifié. Lorſque je vous priai d'écrire votre nom en langue ruſſe, à la tête de ces heures, c'étoit pour me les rendre plus précieuſes, & en même temps pour ſavoir ſi les caracteres de l'écriture ruſſe reſſembloient à ceux de l'imprimerie. Car je vous avoue qu'aucun uſage du pays où vous êtes ne m'eſt indifférent. Il y a même fort long-temps que ma curioſité eſt des plus avides

à cet égard, puiſqu'elle a commencé lorſque j'étois encore à demi ſauvage, & que j'habitois la forêt où on m'a trouvé. Quel dommage, aimable Bibi, que je ne vous y aie pas rencontré! Peut-être ni vous ni moi n'en ſerions jamais ſortis. D'un clin-d'œil vous m'auriez mieux civiliſé qu'on ne l'eſt à la cour, & Dieu ſait ſi un miracle auſſi ſubit ne nous auroit pas donné du goût pour en faire d'autres. Il eſt vrai que le corbeau, pourvoyeur de St. Paul & de St. Antoine, n'exiſte plus, & que les loups qui habitent les forêts ne ſont pas gens fort charitables. Mais puiſque la providence à ſoin de les nourrir, je m'imagine bien qu'elle ne nous auroit pas refuſé la même faveur.

J'ignore ſi ma lettre du 15. Juillet ne vous aura pas impatientée par les queſtions qui y ſont entaſſées. En ce cas prenez vous en à l'amitié que vous m'avez inſpirée. C'eſt elle qui m'excite à vouloir connoître quelle eſt votre façon de penſer, & cela afin de vous aimer d'une maniere moins confuſe, & plus digne de vous. J'ai jugé à propos d'inſérer dans la caiſſe du petit tableau ſix exemplaires des eſtampes pareilles à celles que vous agréâtes en partant de Vienne. Vous pourrez les donner aux perſonnes qui aiment à s'inſtruire des voies ſingulieres dont la providence ſe ſert quelquefois pour tirer de l'obſcurité ceux qui s'y attendent le moins. J'apprends en ce moment que le Monſieur auquel j'ai confié le livre & les lettres mentionnés ci-deſſus, ne part que dans huit ou dix jours, ce qui fera que vous ne les recevrez qu'après le tableau que vous avez mieux expliqué à mon avan-

tage, que les Muses même & le plus zélé courtisan n'auroient pu faire.

Adieu, mon aimable Bibi, je vous embrasse de cœur & d'esprit. Vivez aussi heureuse qu'on peut l'être dans ce monde, mais gardez-vous de croire que la félicité y soit permanente & complette. Daignez approuver le tendre & respectueux dévouement du plus zélé de vos amis & de vos serviteurs.

V. J. Duval.

Vienne le 10. Novembre 1763.

LETTRE XII.

Aimable Demoiselle,

J'ai reçu avec un plaisir infini votre charmante lettre en date du 10. Août, & c'est en conséquence que le 16. Septembre j'ai encaissé moi-même le tableau de la Vérité, & que je l'ai confié à M. Mertens, en le priant d'engager Son E. M. le Prince Galitzin à vous le faire parvenir, & c'est ce qu'il m'a promis. Comme ce tableau vous appartient, c'est à vous maintenant à en prendre soin, & à empêcher qu'il ne moisisse ici par un trop long séjour. La recommandation d'une belle Bibi étant toujours plus efficace auprès des Grands que celle de tous les philosophes de l'univers, je crois que si vous recommandiez vous-même le petit tableau, il parviendroit plutôt entre vos mains. Je le répete encore il vous appartient de droit. L'ingénieuse & spirituelle application que vous avez faite

de toutes les figures qui le compoſent eſt d'un prix infiniment ſupérieur à celui du tableau même. Ce n'eſt donc pas un préſent que je vous ai fait, c'eſt un échange contre tout ce qui eſt le plus capable de flatter mon amour-propre. Vous voyez que ſi cet échange ſuppoſe quelque reconnoiſſance, c'eſt moi qui vous la dois, & comme de tous les devoirs celui que la reconnoiſſance impoſe eſt le plus conforme à mon penchant, jugez du plaiſir que j'aurai à m'en acquitter envers une Bibi que j'ai fait vœu d'aimer le reſte de ma vie. Voici l'époque & l'occaſion du dévouement que vous m'avez inſpiré. Le lendemain de notre premiere entrevue, & à la même heure, parée en petit deuil, comme vous l'étiez la veille, vous revintes au théâtre à côté de ma loge. Monſieur, me dites-vous, ne ſoyez point étonné de me revoir encore; le plaiſir que j'ai goûté hier au ſoir dans votre converſation me ramene ici dans la vue de me procurer le même avantage. Vous prononçâtes ces mots d'un ton à réveiller l'ame la plus aſſoupie. La mienne ne l'étoit pas; je me reſſouvins à l'inſtant que notre entretien de la veille n'avoit roulé que ſur des ſujets auſſi graves & auſſi ſérieux que je le parois à l'extérieur. Alors je vous enviſageai & remarquai que les traits de la bouillante jeuneſſe étoient encore empreints ſur votre aimable phyſionomie. Je fus ſurpris qu'à votre âge une Bibi, née vers les bords ſauvages du Tanaïs ou du Volga, ne parlât que le pur langage de la politeſſe & de la raiſon. Mais ce qui acheva de vous acquérir pour jamais ma conſtante amitié, c'eſt que vous ayant prié de ne pas faire

ſemblant que vous euſſiez lu un certain auteur françois; ah, Monſieur, me dites-vous avec émotion, eſt-ce que cet auteur eſt dangereux? Si je l'avois ſu, je me ſerois bien gardée de le lire, car je ne veux point faire de mal. Ce trait de la plus touchante ingénuité m'enchanta, & je ſentis en ce moment qu'en quelque climat que le ſort vous conduiſit, mon cœur ſe feroit un plaiſir de voltiger ſur vos pas, & de faire des vœux pour votre proſpérité. Je ne demande point qu'en échange vous en faſſiez pour l'accroiſſement de la mienne, mais ſeulement que Dieu la maintienne telle qu'elle eſt. Elevé dans la vie champêtre & dans l'ignorance juſqu'à l'âge de 20 ans, j'y ai appris à borner mes deſirs & à mépriſer le luxe & l'opulence; de telle ſorte que, depuis 40 ans que je ſuis à la cour, j'y ai toujours vécu très-ſimplement à tous égards, & ſans avoir rien demandé à mes auguſtes maîtres. Très-ſatisfait des appointements que S. M. l'Empereur m'a aſſignés en qualité de ſon Bibliothécaire en Toſcane, comme je l'étois en Lorraine, & du produit des leçons hiſtoriques & géographiques que j'ai données autrefois à MM. les Cavaliers Anglois, lorſque j'étois profeſſeur à l'Académie Royale de Lunéville je me ſuis vu en état de ſignaler ma reconnoiſſance envers ceux qui m'avoient fait du bien dans le temps où j'avois beſoin de leur aſſiſtance. C'eſt ce qui a occaſionné les bâtiments indiqués dans les petites eſtampes que vous trouverez jointes au tableau que vous avez agréé, à l'exception de l'école publique que j'ai fait conſtruire en dernier lieu ſur les ruines de ma maiſon paternelle,

& dont j'ai fait préſent à l'indigente communauté de mon village natal. Peut-être me ſaurez vous mauvais gré d'avoir été auſſi généreux envers des hermites que l'on regarde comme les Pygmées de la hiérarchie monaſtique; mais ſachez, aimable Bibi, que, ſi ces ſolitaires n'euſſent été que des moines, je n'euſſe rien fait pour eux, mais n'étant que des payſans traveſtis, nullement fondés aux dépens d'autrui, ne demandant rien à perſonne, ſubſiſtants du travail de leurs mains, & totalement dévoués à l'agriculture, je me ſuis fait un plaiſir de concourir avec eux à parer cette innocente nourrice du genre humain, & à décorer des payſages où il me ſembloit que la nature & la paix avoient établi leur ſéjour. D'ailleurs ces bonnes gens avoient un titre qui m'en a toujours impoſé. Ils avoient été mes bienfaiteurs dans un temps où, n'étant que leur très-humble ſerviteur, & cela au pied de la lettre, j'avois ſouvent abuſé de leur patience, en préférant ma volonté à la leur, & en ne faiſant que ce qui me plaiſoit, comme j'ai toujours fait, même à la cour, où certainement la liberté n'eſt pas dans ſon élément.

Mais voyez, je vous prie, où m'emporte le plaiſir de m'entretenir avec une ſéduiſante Bibi, tandis que, de la meilleure foi du monde, j'oublie de la gronder de s'être érigée en nouvelle Eve, en voulant me faire accroire que des colifichets de ma part ſe ſont attirés l'attention de la plus auguſte Souveraine de l'univers. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'à mon égard elle n'ait voulu imiter la divinité dont elle eſt l'image, qui, en gouvernant le monde, ſait auſſi abaiſſer ſes

regards jusque sur le moindre atome. Cela étant je me félicite d'avoir été apperçu, & que ce soit vous qui m'ayez procuré cet honneur. Mais je vous avoue que j'ai un tout autre motif qui m'attache à la gloire de cette mere de la patrie, & qui m'inspire les vœux très-sinceres & très-réels que je fais pour la félicité de son regne. Quelques descriptions de l'empire Russe m'ont instruit que plusieurs de ses provinces sont très-susceptibles d'amélioration, & qu'il y en a peu en Europe où l'on puisse faire tant de bien. Les marais immenses & les vastes forêts qui les couvrent en partie, ne sont que l'habitation des bêtes, & il paroît cependant que leur fertilité seroit mieux employée à nourrir des peuples entiers, & sur-tout des blondes Bibis, dont la douceur & les appas seroient de puissantes amorces pour la propagation. Or les gazettes & les autres papiers publics m'ont appris que votre auguste Impératrice étoit pénétrée de cette importante vérité, & qu'en conséquence elle avoit donné des ordres pour seconder les intentions de celui qui, selon le texte sacré, a donné la terre aux enfans des hommes, par préférence aux bêtes sauvages. Je sai de plus ce que la générosité a opéré envers l'infortunée ville de Tweer, & qu'actuellement sa piété est occupée de la construction d'un édifice destiné à rassembler & à servir d'asiles à ces innocentes créatures dont un amour vague & furtif occasionne la naissance. Ce sont là, aimable Bibi, les traits de bonté, d'humanité & de grandeur d'ame qui ont excité en moi les sentiments d'admiration & de respect qui m'animent envers l'auguste

Souveraine que vous avez le bonheur d'approcher, bonheur qui ne finiroit jamais ſi mes vœux étoient exaucés.

J'ai reçu avec reconnoiſſance tout ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Selon vos ordres je me promene ſouvent, en long & en large, dans le plan de Moſcou, mais fort à l'aveugle, par rapport à l'ignorance où je ſuis de la langue qui explique les chiffres dont ce plan eſt parſemé. Je conçois ſeulement que les rues & les places de cette ancienne capitale ſeroient mieux alignées ſi un Lieutenant de police, prévoyant & éclairé eut profité des funeſtes incendies que cette grande ville a ſoufferts pour les rendre plus droites, plus régulieres, & les maiſons moins combuſtibles. Adieu, mon aimable Bibi, agréez l'aveu ſincere du tendre & reſpectueux attachement avec lequel je ſerai toute ma vie

V. t. h. & t. o. ſ. & ami
V. J. Duval.

Vienne le 25. Octobre 1762.

P. S. Derniérement M. de Schouwalow, étant venu voir le cabinet impérial des médailles, m'a dit que vous lui aviez parlé de moi à Moſcou, ce qui a fait que je ne lui ai parlé de vous qu'avec une ſorte d'enthouſiaſme. Lui ayant donné votre derniere lettre à lire, il a trouvé que votre amitié s'exprimoit comme un ange. Jugez du plaiſir que j'ai eu à en convenir. Si tous les Seigneurs Ruſſes reſſembleint à celui-là, je m'imagine qu'ils n'aiment à voyager que pour donner des leçons de modeſtie, d'affabilité & de politeſſe aux Grands des autres nations.

LETTRE XIII.

Aimable Bibi,

Vous recevrez, avec les paperaſſes ci-jointes le tableau que vous avez acquis par la raviſſante explication de l'uſage que vous en voulez faire. C'eſt Son E. M. le Prince de Galitzin qui l'a recommandé à M. de Maccauer, Colonel au ſervice de S. M. l'Impératrice Reine, le même qui m'eſt venu trouver pour me témoigner le plaiſir qu'il aura de s'acquitter de ma commiſſion auprès de mon aimable Circaſſienne. Quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître particuliérement, je ſouhaite que vous lui ſachiez gré de ſa politeſſe, car peut-être que ſans lui l'envoi du petit ballot eût été trop différé. Le cadre du tableau eſt d'un bois dur des Indes que je vous prierois volontiers de ne point changer. J'aime beaucoup ce qui eſt ſimple & uni, & je ſerois charmé qu'en cela votre goût fût conforme au mien. Lorſque vous retirerez ce cadre de la caiſſe, vous aurez ſoin de rattacher l'anneau de fer qui ſert à le ſuſpendre. J'ai eu la maladreſſe de le déranger en encaiſſant. J'aurois voulu que vous euſſiez été là pour me gronder; malgré ma timidité j'aurois eſſayé ſi un tendre coup de bec ſur le front, ou un affectueux baiſe-main auroit pu vous appaiſer. Vous n'oublierez pas au moins de m'inſtruire ſur tous les articles énoncés dans ma lettre du 15. Juillet, & de plus ſi vous jouiſſez d'une parfaite

ſanté, ſi l'air ſubtil de la cour ne vous cauſe aucun vertige, ſi vous le reſpirez de ſang froid, ſi la ſplendeur d'un auſſi brillant ſéjour ne vous éblouit point, & ſi l'Adonis Ruſſe, tel que je vous le ſouhaite, ne s'eſt pas encore préſenté pour vous inviter à préférer les douceurs de la vie conjugale aux auſtérités d'une affligeante & ennuyeuſe virginité. Enfin, aimable Bibi, ſi vous ſavez deſſiner, je voudrois avoir deux eſquiſſes ou croquis de la façon dont vous êtes habillée, l'une pendant les ardeurs de l'été, & l'autre lorſque votre climat eſt glacé par les rigueurs de l'hiver. Bref, ne pouvant plus vous voir que dans l'autre monde, je ſerois ravi de ſavoir toujours comme vous êtes, & comme vous ſerez dans celui-ci. Il me ſemble qu'il y auroit un peu de dureté de refuſer cette ſatiſfaction à un homme qui vous aime autant que ſi vous étiez ſa propre fille.

J'ai oſé vous parler ci-devant d'un plan de Pétersbourg & de ſes environs, d'un du royaume d'Aſtracan, de celui de la Sibérie & du Kamtſchatka. Je vous ai auſſi prié de me faire ſavoir quand on frappera de nouvelles médailles ou monnoies en argent à l'effigie de votre auguſte Souveraine, afin d'en augmenter le cabinet que vous avez vu. Voici autre choſe: nos Sybarites en fait de Thé prônent infiniment celui qu'ils nomment le vrai Thé de Moſcovie, qui vient, diſent-ils, de la Chine en Ruſſie, par la voie des caravanes, ſans paſſer par mer. Je ſerois curieux d'éprouver par moi-même ſi la ſenſualité de ces gourmets eſt bien fondée. Ne connoiſſant & ne voulant connoître

que

que vous dans le climat que vous habitez, vous êtes la ſeule Bibi à qui je puiſſe m'adreſſer pour avoir une livre de ce thé ſi célébré; bien entendu qu'en effet il ſoit tel que ſon infuſion méritât qu'Hébé en perſonne en abreuvât le grand Jupiter & les autres marmouſets de l'Olympe. Il ſe peut que vous n'en connoiſſiez point de pareil. Eh bien! aimable Bibi, en ce cas il n'en faut point, car je ne veux que ce qui vous eſt bien connu. Mais ce que je veux ſur toute choſe, eſt que vous ſoyiez bonne économe, tant à la cour que quand vous ſerez en ménage, & qu'en conſéquence, vous ne m'envoyiez rien, mais ce qui s'appelle rien du tout, ſans m'en indiquer le prix. Je verrai par votre déférence à cet égard ſi c'eſt à juſte titre que je puis me flatter de la faveur que j'ambitionne d'être à jamais

Aimable Demoiselle

Votre &c.
V. J. Duval.

Vienne le 6. Novembre 1763.

LETTRE XIV.

Aimable & charmante Anastasie,

Il y a déjà du temps que j'ai reçu le thé que votre bon ami l'Empereur de la Chine vous a envoyé. Il faut que ce Monarque vous ſoit bien dévoué pour s'être déterminé à vous faire part de ce qu'il y a de plus précieux dans ſon vaſte empire. Cependant il a beau faire, tout puiſſant qu'il eſt, je le défie bien de

vous aimer autant que je fais, & de la même ſorte. Je vous aime uniquement par amitié, par équité, & parce que vous êtes belle. Savez vous que ces deux affections ne ſont pas tout-à-fait de la même eſpece? Mais non vous n'en ſavez rien. Qui vous l'auroit appris? Vous qui ne ceſſez de rire au nez des muguets & des blondins. Comment, petite inhumaine, vous ne penſez donc pas que le déſeſpoir peut les ſaiſir & les porter à ſe pendre. Ah! craignez qu'un jour l'amour ne vous faſſe pleurer ſur leurs tombeaux. Vous les regretterez alors; mais à leur tour ils ſeront inſenſibles. Cependant il y a apparence que tôt ou tard vous vous radoucirez en faveur de quelque aimable Adonis. Car mon petit doigt m'a dit que vous aimez à être belle & que, pour augmenter vos attraits, il vous plaiſoit ſouvent d'être vêtue en Sultane. Mais prenez y garde, je vous avertis que cet ornement eſt des plus contagieux pour l'innocence d'une Bibi. Savez vous que c'eſt celui dont la volupté ſe pare lorſqu'elle fait voler le mouchoir dans l'intérieur des ſerails orientaux? S'il arrive jamais que vous ſoyiez tentée d'en ramaſſer un, comme je l'eſpere, je vous prie que ce ſoit celui d'un beau blondin tel que je vous l'ai dépeint ci-devant. Il eſt vrai que, dès l'inſtant que vous ſerez ſa femme, vous ceſſerez d'être fille pour toute l'éternité. N'eſt-il pas étrange que la perte d'une qualité auſſi angélique ne ſoit que l'affaire d'un moment? Peut-être en ſerez vous effrayée. Mais n'importe, lorſque, ſous les loix de l'Hymen, vous aurez ſubi cette utile métamorphoſe, mandez-moi ſi vous en êtes

contente &, en ce cas, ſoyez perſuadée que le plus zélé de vos amis le ſera autant que vous. Il me ſemble que vous n'avez pas mal eſquivé les queſtions que je vous ai faites. Le plus délié courtiſan ne pourroit pas mieux éluder les demandes d'un importun. Je vois que vous êtes une Bibi faite tout exprès pour la cour. Je m'étois flatté que, ſachant deſſiner, vous m'enverriez un petit croquis de la façon dont vous êtes habillée en été & en hiver, mais je ne penſois pas que le moindre repos étoit inconnu au mouvement perpétuel. Qui ſait en effet ſi ce n'eſt pas pour ſeconder cette éternelle agitation que vous avez choiſi une table mobile & tremblante pour écrire la derniere lettre dont vous m'avez honoré? Elle finit par ces mots : on me preſſe de tous côtés, ma table branle ainſi que tout le reſte, jugez ſi je dois bien écrire. Ceci me rappelle le commencement de la chanſon de certain mari inquiet qui s'écrioit :

Ah j'entends mon lit qui tremble
Et cependant je n'y ſuis pas.

C'étoit un ſot que ce mari là. Sans doute que ſa femme y étoit, & avoit peut-être la fievre. Cela ne ſuffiſoit-il pas pour agiter un lit? Il y a un proverbe qui dit qu'une pierre qui roule toujours n'amaſſe point de mouſſe; & moi je dis qu'une Bibi qui va, vient, chante, ſaute, danſe, rit ſans ceſſe, & ne fait cas de rien, ſinon de la vertu, doit cependant penſer à ſoi, à mettre à profit l'heureuſe ſituation où la providence l'a miſe, par la raiſon que cette Bibi là ne ſera pas

toujours la même, n'y ayant que Dieu ſeul auquel l'attribut d'immuable convienne. Liſez, je vous prie, dans un des deux livres ci-joints la fable du héron & de la fille, & celle de la cigale & de la fourmi. L'inimitable auteur qui les a compoſées étoit de mon pays, c'eſt-à-dire un de ces bonnes gens dont les Pariſiens diſent que quatre-vingt dix-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes. Mais ces bêtes ont ſu donner plus d'une fois de très-bonnes leçons à Meſſieurs les beaux eſprits, témoin celles de l'ingénu M. de la Fontaine. Vous les avez lues ſans doute, n'importe: liſez les encore & profitez de celles que contiennent les fables du lion & du moucheron, des animaux malades de la peſte, des obſeques de la lionne, de celles du lion, du loup, du renard &c.

Comme j'ignore la langue allemande, je me ſuis fait expliquer une partie de la brochure relative au grand hôpital de Moſcou. Ce ne peuvent être que l'humanité & la charité mêmes qui ont conçu le projet de ce pieux établiſſement. Mais, à mon avis, il faut que ce ſoit un bon & vrai citoyen qui le faſſe éxécuter, & nous ſommes aſſez ſots pour croire que, ſans une ſorte de miracle, il ne peut s'en trouver aucun dans les gouvernements deſpotiques. J'avoue de bonne foi que les reſtrictions énoncées dans le 4e. article du chapitre 6e. page 60. du plan en queſtion, ſont un peu humiliantes. Ce n'eſt pas aſſez d'être né libre, tout homme obligé de le prouver ne peut gueres avoir le cœur élevé & l'ame haute, ſur-tout s'il ſe voit contraint de légaliſer ſa naiſſance dans un lieu que l'on

regarde comme fait exprès pour y voiler celle qu'un amour vague & furtif n'occasionne que trop souvent. Peut-être est-il inconnu dans l'âpre & rigoureux climat où vous habitez. On y jeûne beaucoup, dit-on, & il se peut que l'amour y fasse des carêmes tout aussi longs que ceux de vos moines. En ce cas le pauvre enfant est fort à plaindre. J'espere qu'après mon décès il sera plus content de moi qu'il n'aura eu sujet de l'être pendant ma vie. Ayant eu jusqu'ici toute autre chose à faire qu'à lui obéir, je viens d'employer le peu de bien que j'avois dans ma patrie, à y fonder deux petites dotes, à raison de 400 L. l'une, pour marier annuellement, & à perpétuité, deux des plus pauvres Bibis de mon village natal. (*) C'est ainsi qu'après m'être acquitté envers les pieux solitaires qui m'ont fait du bien autrefois, je m'acquitte, par commission, envers l'amour conjugal du tribut que je lui ai dû en qualité de citoyen.

Je présume que les Idylles de l'aimable M. GESNER ne vous amuseront pas moins que ce qu'il a fait sur la mort du juste Abel. Je voudrois que l'Adonis qui vous est destiné eût la façon de penser, le même fond de tendresse, & fût aussi bon peintre que ce charmant auteur. Je m'imagine bien que vous seriez très-propre à lui servir de modele pour peindre des beautés beaucoup plus touchantes, & moins dispersées que celles

(*) Duval a satisfait à cette intention par son testament, mais en créant trois de ces petites dotes au lieu de deux & en les appliquant aux pauvres de Vienne, ainsi qu'il en est fait mention dans sa vie.

d'un payſage. Je ſerois ravi de ſavoir ſi en Ruſſie la nature a formé quelques ſituations auſſi agréables & auſſi pittoreſques que celles que M. Geſner a décrites. J'en doute fort, au moins ne crois-je pas qu'il y en ait beaucoup le long de la Baltique, ni aux environs de l'orageux Ladoga, ni moins encore ſur les triſtes bords de l'Onega. Ce que je ſouhaiterois de tout mon cœur eſt, que ces vaſtes nappes d'eau fuſſent environnées d'abricotiers, pêchers, ceriſiers, pruniers, pommiers & poiriers, auſſi chargés de fruits, (le tout en votre faveur) que le ſont cette année ceux de mon ancien déſert de Lorraine. On me mande qu'en comparaiſon le jardin des heſpérides n'a été qu'un jardin de village. Pourquoi faut-il que la nature ſoit ſi marâtre où vous êtes, & ſi bonne mere où vous n'êtes pas? Vous me feriez plaiſir de m'apprendre la cauſe de cette prédilection; car, à cet égard, elle me paroit un peu injuſte.

Lorſque je fus à Paris en 1752 on me fit préſent de la médaille ci-jointe, frappée à l'occaſion du couronnement du Roi Louis XV. Elle m'eſt d'autant plus inutile qu'une toute pareille eſt du nombre de celles que vous avez vues au cabinet impérial. Je ſouhaiterois qu'en échange de cette piece, il vous plût me procurer le petit jetton en or du couronnement de votre auguſte Impératrice, un ſimple ducat où ſon buſte fût bien repréſenté, & l'inſcription bien conſervée; & ſi vous y ajoutiez un quart & un demi-quart de rouble à ſon effigie, un écu & demi-écu au coin du nouveau Duc de Courlande, s'il y en a, je

ſerois plus content de vous que votre ami l'Empereur de la Chine ne l'eſt peut-être de toutes les beautés de ſon vaſte empire.

Adieu, mon aimable Bibi, comptez que je ne vous oublierai que quand la mémoire me manquera, mais à condition que vous daignerez auſſi vous ſouvenir de temps en temps du plus zélé & du plus reſpectueux de vos ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 30. Juillet 1764.

P. S. Les monnoies, que je vous demande, ne ſont point dans le cabinet Impérial, & comme je ſuis chargé de l'augmenter en tout ce que je puis, j'oſe recourir à votre médiation pour celles du climat où la providence vous a placée &, s'il y en a dans celui de votre naiſſance, c'eſt-à-dire en Géorgie ou en Circaſſie, je ſerois charmé d'en avoir quelques-unes.

LETTRE XV.

Aimable Bibi,

Après m'être acquitté mentalement du plus tendre & du plus reſpectueux coup de bec que vous puiſſiez jamais recevoir de tous les Adonis du Nord, vous ſaurez qu'on vient de m'apprendre que la lettre, la médaille & les livres que j'avois confié, il y a plus de deux mois, à M. Elfreding, & remis enſuite à M. Mertens pour vous les faire tenir, ſont encore à

Vienne. Ce retardement me fait peine parcequ'il me prive du plaisir de m'entretenir quelques instants avec une Bibi que je veux aimer toute ma vie, quoique la moitié de l'Europe soit entre elle & moi. Eh! comment ne l'aimerois-je pas, elle qui le mérite à si juste titre, & qui est d'un sexe sans lequel je serois encore aussi sauvage que je l'ai été autrefois? Il est vrai que, dans ce temps là, je n'avois pas encore réfléchi que feue ma mere étoit une Bibi, & que de plus elle avoit été ma nourrice, ni fait attention qu'en général les Bibis sont nos amantes quand nous sommes jeunes, nos compagnes quand l'hymen nous unit à elles, & nos gouvernantes quand nous sommes vieux. Tels sont les motifs de l'amitié & du respect que l'équité & la reconnoissance m'ont imposé envers cette charmante moitié du genre humain. Je ne dis rien des qualités brillantes de son cœur & de son esprit; j'aurois trop à dire, mais ce qui m'étonne beaucoup est, qu'il se soit trouvé des hommes tels que le célebre Moliere qui aient osé nous faire accroire;

Qu'une femme en sait assez quand son esprit se hausse
A distinguer une jupe d'avec un haut de chausse.

Mais, me direz-vous, si vous aimez tant les Bibis, pourquoi n'en avez-vous épousé aucune? Ah pourquoi! c'est parce que je n'en ai jamais eu le temps; parce que la fortune m'a refusé les moyens de rendre une femme heureuse; parce que ne pouvant en avoir deux à la fois, je serois péri de chagrin si j'en eusse perdu une, & que l'autre n'eût pas été toute prête

à calmer mon défefpoir; parce qu'on m'a fort affuré qu'à certain âge il étoit très-difficile d'être le propriétaire d'une belle Bibi, d'une maniere exclufive à tout autre; parce qu'élevé dans une forêt j'ai été longtemps à ignorer qu'il y eût d'autre amour dans le monde que celui qui eft fi vivement dépeint au cinquieme chapitre du troifieme livre de l'Imitation de Jefus-Chrift, amour vraiment intellectuel & myftique, plus fait pour des anges que pour des hommes, mais trop différent de celui qui, quoiqu'un peu terreftre & fenfuel, n'en eft pas moins le fils ainé de la nature & le pere de tout ce qui refpire.

Vous voyez, aimable Bibi, que je ne manque pas de raifons pour juftifier l'état de vie que j'ai embraffé. Je fens bien qu'elles ne font pas toutes d'égale force, mais quelques-unes d'entre elles en ont eu affez pour me déterminer. Le thé, que vous m'avez envoyé, contenu dans une boîte quarrée, couverte d'un taffetas verd avec des bandes rouges, en forme de cadres, a été un peu maltraité, parce qu'au moins un quart en étoit réduit en pouffiere, produite fans doute par l'agitation du voyage, ou par la brutalité des douaniers Viennois. S'il arrive jamais que votre générofité me deftine encore quelque chofe, il feroit à propos de m'en faire avertir ou par M. Mertens, ou par quelqu'un de chez Son E. M. l'Ambaffadeur de Ruffie, & d'y joindre cette adreffe: A Duval, Bibliothécaire de S. M. l'Empereur à la cour de Vienne.

On prétend que les Jéfuites ont pour maxime de croire charitablement que la plupart des hommes font

de fort honnêtes-gens, mais que c'eſt bien fait d'agir avec eux avec autant de prudence & de précaution que ſi preſque tous étoient des perfides & des fripons. Ces politiques & fines Révérences n'ont pas tout-à-fait tort, & j'ai vu quelques Bibis dans le monde, qui auroient très-bien fait d'adopter leur principe à l'égard des muguets & des blondins dont elles avoient été les dupes. Je prie le ciel que vous ne le ſoyez jamais ni de vous-même, ni de qui que ce puiſſe être. Pour de moi vous ne le ſerez ſûrement pas. Je ne ſuis pas aſſez poli pour être faux, & pour tromper la Bibi que j'honore & que j'eſtime le plus. J'avoue cependant que, ſi la diſtance qui nous ſépare étoit anéantie, je pourrois bien quelque fois lui friponner quelques coups de bec ou quelques baiſe-mains, ſurtout ſi le fard & les gands n'y mettoient obſtacle. C'eſt là tout ce que vous auriez à craindre de celui qui, juſqu'au delà du tombeau, s'il ſe peut, ne ceſſera point d'être avec le plus tendre & le plus reſpectueux dévouement

AIMABLE DEMOISELLE,

Votre ſincere & vrai ami & ſerviteur V. J. Duval.

Vienne le 27. Septemb. 1764.

P. S. Je ſerois charmé de ſavoir quelle impreſſion fera ſur vous la fable du héron & de la fille; ſi cette fable ne vous regarde en rien; ſi vous êtes toujours auſſi vive & auſſi ſémillante que ci-devant; ſi, quand vous écrivez, la table eſt encore mobile; ſi vous continuez à être ſans ſouci & de bonne humeur; ſi vous

êtes contente de votre ſort & ſi, lorſque vous ſerez ſous le joug de l'hymen, il me ſera encore permis d'aſſurer l'aimable Anaſtaſie que je ne l'oublierai jamais.

Aimable Bibi, M. Mertens vient de me dire que les deux volumes, la lettre & la médaille du couronnement du Roi de France Louis XV. du poids d'environ dix ducats, le tout formant un petit paquet, partira demain par la commodité d'un aſſocié de M. Elfreding. Je vous en donne avis afin que, ſi ce paquet reſte à la douane de Riga ou de Pétersbourg, vous ayez la bonté de le répéter. Lorſqu'il vous ſera parvenu, ſi vous avez la complaiſance d'en accuſer la réception, vous obligerez l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus à la proſpérité de la charmante Anaſtaſie.

Le 1. Octobre 1764.

LETTRE XVI.

Aimable Demoiselle,

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, la mort m'a enlevé d'un coup d'apoplexie le Baron de Pfütſchner, mon pere nourricier depuis 20 ans, & l'homme à qui je dois tout le bonheur de ma vie. Lorſque je l'ai vu expirer, il eſt certain que, ſi Dieu eût exaucé le plus vif de mes deſirs, ma carriere ſe terminoit au même inſtant que celle de mon bienfaiteur. Le plus indigent de tous les hôpitaux, celui de Teſchen en Siléſie eſt l'héritier univerſel de ce

digne ſeigneur. Ce qui doit ſurprendre eſt qu'après 56 ans de faveur, & du ſervice le plus ponctuel & le plus aſſidu, toute la ſucceſſion de ce Miniſtre & Conſeiller d'état ne monte qu'à la ſomme de dix-neuf mille florins. C'eſt ce qui me fait croire que ce qu'on raconte de l'unité du Phénix n'eſt effectivement qu'une fable & qu'il y en a de plus d'une eſpece, mais également rares, & ſurtout à la cour. Le lendemain du décès de mon cher Mécene, notre auguſte Impératrice me fit dire par une Bibi de ſa chambre, qu'elle même vouloit pourvoir à ma ſubſiſtance, & que l'Empereur ſe chargeoit de l'entretien du domeſtique qui me ſervoit ci-devant. C'eſt ainſi, aimable Bibi, que, ſans déroger au vœu que j'ai fait de ne jamais rien demander à mes auguſtes maîtres, je me trouve dans la même aiſance qu'auparavant, & en état de continuer à faire du bien à ceux qui m'en ont fait autrefois.

Vous êtes née plébéienne, dites-vous, (*) eh vraiment tant mieux! en ce cas vous pouvez vous vanter d'être de la plus ſaine & de la plus utile partie du genre humain. C'eſt le peuple qui compoſe le fond des nations & qui, par la réunion de ſes forces, par ſon travail & ſon induſtrie, eſt l'appui & le nourricier du ſacerdoce & de la royauté. La nobleſſe de l'ame & des ſentiments peut ſe trouver plus où moins ornée dans toutes les conditions, & cette ſorte de nobleſſe eſt de beaucoup ſupérieure à celle qui n'eſt fondée que ſur le mérite d'autrui. Quant à moi j'ai obſervé

(*) La lettre à laquelle Duval répond ici ne s'eſt pas retrouvée parmi les papiers du défunt ainſi que pluſieurs autres.

tant de bassesses & tant de fausseté dans la grandeur mondaine que, par dégoût pour elle, j'ai refusé plus d'une fois le droit qui m'a été offert de participer aux égards qu'on lui prodigue. Cependant si ses fumées pouvoient contribuer à l'établissement de la belle Anastasie, je lui conseillerois très-fort de ne les point mépriser.

Votre rapide glissade depuis les bords du Don & du Volga jusqu'à ceux de là Newa, & de là jusqu'aux rives de la Seine & du Danube, où une auguste Bibi vous a contemplée à côté de moi, m'a fait bénir le ciel de ce qu'il n'en est pas des Bibis & des philosophes comme des arbres & des montagnes. Car assurément nous ne nous serions jamais rencontrés; & je serois privé du plaisir de vous aimer, comme je fais, à la maniere des anges, faute de pouvoir m'en acquitter à la façon des Adonis & des Blondins.

Nos graveurs & beaucoup d'autres plus huppés qu'eux ont fort admiré la médaille du grand hôpital de Moscou, & m'ont demandé comment il étoit possible qu'on gravât plus correctement dans le pays où vous êtes que dans celui-ci. J'ai répondu que c'étoit apparemment parce qu'on y avoit plus d'habileté & plus de goût, & que les beaux arts y étoient plus honorés & mieux récompensés. J'avois bien prévu que cette réponse ne seroit point applaudie, mais je me suis excusé en disant que la nature m'avoit enseigné à être sincere long-temps avant que la cour m'eut appris à farder la vérité.

L'Empereur a très-bien agréé la médaille destinée pour son cabinet & en échange il m'en a remis une petite en or du second mariage du Roi des Romains, à laquelle je joindrai un des jettons en or du même Roi du nombre des six qu'il me donna au retour de son couronnement à Francfort, pour vous les faire tenir.

La bonne femme qui a éclairé le piédestal de l'Archange St. Michel étoit une vraie sotte. Le diable est essentiellement méchant; & toutes les chandelles ardentes & votives sont incapables de le rendre meilleur. S'il est tel qu'on le dépeint, c'est-à-dire avec un nez crochu & pointu, une queue en trompette, des cornes au front, des oreilles de bouc, & des pieds fourchus, j'aime encore mieux être berné par les Euménides que d'être l'ami d'un pareil monstre.

A propos de cornes; je suis bien fâché que vous n'ayez pas réussi à transposer le croissant dont votre tête étoit ornée sur le front du Musulman que vous avez agacé au bal. Hélas, le pauvre homme! peut-être que, pendant son absence, ses femmes lui auront joué le tour que vous n'aviez que projetté. Car on prétend que, malgré les eunuques, les doubles portes, les grilles, les cadenats & les ceintures de toutes les sortes, Messieurs les Turcs ne sont pas moins exposés que les autres nations à je ne sai quelle disgrace conjugale dont on a la malice de ne plaindre personne. Pour en être persuadée lisez, je vous prie, les Mémoires de la véridique Milady Montagu, Ambassadrice d'Angleterre à la Porte Ottomane. Je voudrois

ſeulement ſavoir ſi la diſgrace, dont je parle, finit avec la vie de celui qui a eu le malheur de la ſubir, & ſi l'épithete qui le déſigne l'accompagne au-delà du tombeau. Cela ſeroit terrible & juſtifieroit bien la toute-puiſſance du beau ſexe. Cependant on a beau dire, c'eſt à mon avis une très-belle invention qu'une Bibi & j'ai regretté cent fois de n'avoir jamais eu le temps d'en faire uſage.

Je n'ai pas encore reçu la monnoie du Duc de Courlande ni les autres que vous me deſtinez. Sitôt qu'elles ſeront arrivées, je ſerai ponctuel à vous en donner avis. On m'a parlé d'un ancien rouble, au revers duquel eſt l'effigie du grand St. Nicolas Patron de la Lorraine, le même dont la médiation auroit dû en empêcher la funeſte révolution. Si vous pouvez nous procurer une pareille piece, vous ſerez auſſi officieuſe que vous êtes aimable. Il ne s'agira que d'en indiquer le prix, pour le rembourſer au plutôt. Une Bibi ſenſée doit être économe & ne jamais rien perdre; mais ce qui s'appelle rien du tout, pas même l'ombre de ſon innocence. Entendez-vous charmante Bibi?

Je vous ſai gré d'être habillée à la françoiſe, mais je ſouhaite que votre peliſſe ſoit à la grecque, & aſſez ample pour défendre votre teint, lors de vos courſes en traineau, contre la violence & l'âcreté d'un froid capable de vous rendre effectivement *Kraſna Devitzd* (*) au lieu de blanche Bibi, telle que je vous ai vue à Vienne.

(*) Kraſna, ou Kraſnaya Dewitza, veut dire en françois: belle Demoiſelle.

Comme on ſe plait toujours dans l'élément où on a été élevé, j'ai été hier dans un bois où la terre étoit auſſi émaillée de fleurs, & ſur-tout de violettes, que ſi la Déeſſe Flore y eût établi ſon ſéjour. Si je l'euſſe rencontrée je l'aurois ſuppliée de n'en point faire naître dans le pays que vous habitez, parce que je m'imagine que les Bibis ne s'en ſerviroient que pour ombrager des attraits plus réguliers & plus touchants en Ruſſie & en Circaſſie que par-tout ailleurs. Vous me demanderez comment je ſais cela, mais vraiment je n'en ſais rien, mais je le devine. Je ſuis bien fâché d'avoir trop attendu pour y aller voir. Peut-être en ſerai-je mieux inſtruit dans l'autre monde, mais Dieu ſait ſi j'y ſerai auſſi curieux que dans celui-ci. Lorſque vous y viendrez il y a apparence que je planterai là tous les anges &, qu'en dépit du ſchiſme qui nous ſépare ici bas, je volerai entre les bras de l'aimable Anaſtaſie en qualité de ſon perpétuel ami & du plus affectueux de ſes ſerviteurs

L'ancien Coridon d'Auſtraſie.

Vienne le 25. Mars 1765.

LETTRE XVII.

MON AIMABLE BIBI,

ON dit que Dieu châtie ceux qu'il aime, ſi cela eſt il m'aime donc beaucoup, car en peu de mois il m'a enlevé mon pere nourricier & mon auguſte Souverain, les mêmes qui m'ont retiré d'une forêt d'où j'aurois

j'aurois refuſé de ſortir ſi elle eût été votre ſéjour. Cette double perte, & ſur-tout la derniere, m'a accablé de douleur, & je n'oublierai jamais le trait de bonté que vous avez eu de prendre part à l'extrême affliction où j'ai été plongé. Les grands s'imaginent que nous ne leur ſommes attachés que par intérêt. Celui que je regrette eſt mort perſuadé du contraire, au moins à mon égard. Il a eu des preuves de mon dévouement, & je n'ai jamais voulu en recevoir de ſa généroſité, ni même de ſon affection, juſques là qu'une fois m'ayant ordonné de monter dans ſa propre chaiſe pour aller avec lui voir ſes jardins, je refuſai de lui obéir, en lui alléguant qu'une telle faveur ne convenoit ni à ſa dignité, ni à ma ſoumiſſion. Des courtiſans qui étoient là prirent mon refus en mauvaiſe part car comme dit Boileau:

Tous les jours à la cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

Mais mon auguſte maître, perſuadé que Dieu même n'eſt que trop ſouvent très-mal obéi, ne m'a ſu nul mauvais gré d'un refus dicté par le reſpect. Peu de jours après ſon décès, raſſaſié de révolutions & rebuté de ſervir des maîtres auſſi mortels que moi, mon deſſein a été de quitter la cour, mais cette Bibi favorite, que vous avez vue à côté de moi à la comédie, m'écrivit d'Inſpruck, de la part de ſon auguſte maîtreſſe, de continuer mes fonctions & c'eſt ce que je fais.

Préſentement, aimable Demoiſelle, parlons de vous & de cette généroſité qui vous induit à combler de

vos bienfaits un ſeptuagénaire qui auroit beſoin de tous les feux du bel âge pour bien exprimer les ſentiments de la reconnoiſſance que vos bontés & votre ſouvenir lui ont inſpiré. C'eſt avec raviſſement que j'ai reçu la lettre & les eſtampes dont vous m'avez honoré. Puiſſe, à mon défaut, le blondin le plus accompli qui ſoit dans vos climats, m'acquitter envers vous par mille coups de bec plus enflammés que ceux de l'amour même! Je n'aurois nul beſoin de ſa médiation ſi les glaces de l'âge & la diſtance qui nous ſépare ne fermoient une trop forte barriere entre vous & moi. Mais à propos de coups de bec, dites-moi, je vous prie, aimable Bibi, eſt-il vrai que la blancheur de votre teint ſoit un peu ternie? j'en ſerois fâché. Je voudrois que vos attraits fuſſent auſſi inaltérables que ceux des anges. Mais n'importe: fuſſiez-vous auſſi baſanée, que vos moines & les nôtres repréſentent la Ste. Vierge, gardez-vous d'imiter ces Bibis mondaines & coquettes qui, par l'emblême du menſonge & de l'artifice, ont trouvé le ſecret d'être vieilles à vingt ans & de paroître jeunes à ſoixante. Eh que vous fait ſi je ſuis blanche ou brune? me direz-vous. Ce que cela me fait? C'eſt que la blancheur eſt le ſymbole de l'innocence & de la candeur; qu'elle contribue infiniment à la beauté, que ce qui eſt beau eſt ordinairement bon, & que je ſouhaiterois paſſionnément que ma Bibi ſurpaſſât en perfections morales & phyſiques toutes les perſonnes de ſon ſexe. Je n'ai jamais eu d'ambition pour moi, mais il me ſemble qu'il m'eſt très-permis

d'en avoir pour vous & pour l'Adonis que le ciel vous deſtine.

Ma chambre eſt actuellement tapiſſée de vos bienfaits, de telle façon que mes regards ne peuvent tomber que ſur des objets qui me rappellent ſans ceſſe tout ce que l'ancienne Rome & la Grece ont eu de plus impoſant & de plus majeſtueux. Un poëte a feint que Neptune ſe promenant ſur la mer Adriatique, & voyant la ſuperbe Veniſe dominer ſur les ondes, eut l'audace d'apoſtropher Mars & Bellone en ces termes:

Ceſſez, ceſſez vous autres de nous tant vanter Rome
Et de l'élever juſqu'aux cieux,
Votre ville ne fut que l'ouvrage d'un homme
Et la mienne eſt celui des Dieux.

Je voudrois ſavoir ce qu'il eût dit ſi, en parcourant le golfe de Finlande, il eût apperçu au milieu des flots de la Newa les auguſtes monuments que les Monarques de la Ruſſie y ont élevés, comme en un clin-d'œil. A coup ſûr il eût fait le plongeon pour maſquer la jalouſie que tant de merveilles lui euſſent inſpirée.

J'ai lu ci-devant l'élégante deſcription de l'inauguration de l'Académie, vraiment Impériale, de St. Pétersbourg, & depuis peu, les privileges & les réglements deſtinés à la rendre la plus floriſſante qui ſoit en Europe, & qui me ſemblent dictés par la raiſon, l'éloquence & la dignité en perſonnes. Pour mieux en admirer la beauté de l'impreſſion & les charmantes vignettes dont elle eſt ornée, je ſouhaiterois en poſſéder un exemplaire. Il eſt vrai que je m'en ſervirois

à faire rougir nos artiſtes, mais ils le méritent bien. Pourquoi n'ont-ils pas honte de ſe laiſſer ſurpaſſer par les vôtres? Savez-vous, aimable Bibi, que ſi la Ruſſie perſiſte à honorer l'humanité juſqu'à faire naître dans ſon ſein un tiers-état, propre à y exercer les beaux arts, les autres nations pourront bien un jour implorer ſes lumieres contre l'ignorance qui menace de les envelopper, ſi les rapines fiſcales continuent à les opprimer, & à transformer l'élite du peuple en ſtupides gladiateurs & en Janiſſaires. Je m'interromps moi-même, aimable Bibi, parceque vous êtes une fée qui liſez dans les cœurs, & qui prévenez leurs deſirs. La médaille académique que vous m'avez annoncée ne m'eſt pas encore parvenue, mais je reçois à cet inſtant les réglements dont je viens de parler, avec la copie d'un précieux deſſin tracé par une main auguſte d'après le plus auguſte de tous les modeles (*). Puiſſe un jour cette même main ſigner des ordres ſur les rives du Boſphore pour retirer de deſſous les débris de Byſance & d'Athenes les chefs-d'œuvres des arts que la fureur & l'ignorance des barbares y ont enſevelis!

J'applaudis de tout mon cœur aux glorieux efforts que fait M. le Général Betzky pour illuſtrer ſa patrie, & aux honneurs que ſes nobles ſuccès lui procurent. Mais ſur-tout je le félicite du bonheur dont il jouit de voir ſes projets réaliſés par la magnanimité d'une

(*) Le portrait en buſte de S. M. l'Impératrice deſſiné par Mgr. le Grand-Duc.

Souveraine dont la puiſſance égale la ſageſſe & dont l'hiſtoire fera l'éloge.

On m'a parlé derniérement d'un livre en langue Ruſſe intitulé Rozyzk, qui contient, dit-on, des choſes ſi ſingulieres que, ſi je l'avois, je ne dormirois plus qu'on ne m'eût traduit ce qui intéreſſe ma curioſité. Si ce livre n'énonce que la vérité, il eſt étonnant que l'empire de Ruſſie ne ſoit pas plus peuplé.

Avant que ma lettre vous parvienne, cette année ſera déjà plongée dans les vaſtes abîmes de l'éternité. Quant à celle qui va ſortir du néant, je vous la ſouhaite auſſi heureuſe que celle-ci m'a été funeſte. Puiſſe chaque jour qui en formera le cours, produire quelque avantage pour mon aimable Bibi. Il n'en faut pas moins pour accomplir les vœux que fait pour ſa proſpérité le plus zélé & le plus reſpectueux de ſes amis & de ſes ſerviteurs

Le trop ancien Corydon d'Auſtraſie.

Vienne le 12. Déc. 1765.

LETTRE XVIII.

Aimable Bibi,

Le Sr. Angiolini que j'oſe vous recommander, ci-devant directeur des ballets auxquels vous & moi avons aſſiſté au théâtre de cette Cour, m'eſt venu annoncer ce matin qu'il ſe chargeroit volontiers de vous préſenter ce petit billet de ma part. Je l'ai pris au mot, & c'eſt pour vous réitérer les aſſurances de

mon inviolable attachement, & pour me plaindre du profond ſilence que vous gardez envers un ami que vous comblez de vos bienfaits ſans lui faire la moindre mention de la dépenſe qu'ils vous occaſionnent. Il eſt pourtant néceſſaire que j'en ſois inſtruit; car il ne ſera pas dit qu'une jeune & aimable Bibi ſe ruine pour un Corydon ſeptuagénaire. Je vous prie donc très-inſtamment de m'indiquer à quoi monte le prix de tout ce que vous m'avez envoyé, puiſque je ne vous l'ai demandé qu'à cette condition. Daignez auſſi m'apprendre ſi ma derniere lettre du 12 Décembre vous eſt parvenue, & ſi, par vous ou par vos amis, vous ne pourriez pas procurer au cabinet Impérial une monnoie en caracteres Géorgiens avec leur explication. Nous en avons de tous les pays, à l'exception de celui-ci. Mandez-moi auſſi ſi, en vous écrivant en homme libre comme je le ſuis, je ne péche point contre la prudence. Car on prétend qu'où vous êtes la liberté & la faculté de penſer y ſont très-gênées. Si cela eſt, je m'engage à imiter votre ſilence, & à ne m'énoncer déſormais avec vous qu'en phraſes de courtiſan, excepté lorſque mon cœur vous exprimera la vive & tendre amitié avec laquelle je fais vœu d'être le reſte de mes jours

AIMABLE BIBI

Votre très-zélé & très-reſpectueux
ſerviteur V. J. Duval.

Vienne le 20 Mars 1766.

LETTRE XIX.

Réponse.

JE commence ma lettre par vous demander bien des pardons, Monſieur; un je ne ſais quoi me dit, que je dois compter ſur votre indulgence: je m'entends appeller aimable Bibi; ſoyez exacte; ces idées me ſoulagent & me flattent. Maintenant je veux vous dire combien j'ai été ſenſible à l'état où vous a plongé la mort de Sa Majeſté. Si ma ſenſibilité a quelque pouvoir ſur votre triſteſſe, Monſieur, vous pouvez être aſſuré que j'ai partagé vos afflictions, non comme une Bibi volage, mais en perſonne vraiment raiſonnable; mille fois mon cœur me diſoit, ha! ſi je pouvois l'aller voir, le conſoler & l'étourdir par mes balivernes. C'eſt en ce moment que j'ai ſenti combien la diſtance eſt terrible; une fatalité, qui me fâche, ayant voulu que la lettre avec les médailles que je vous avois envoyées, ſe ſoit perdue, j'ai été obligée de vous répéter une ſeconde fois ce qui la premiere avoit tant coûté à mon cœur. Parlons un peu, mon cher Philoſophe, de nos affaires de Cour, c'eſt un ſingulier ſéjour pour abſorber les gens & les tenir en haleine ſans ſavoir ce qu'ils gagnent où ce qu'ils perdent. Votre Bibi eſt dans le même cas, excepté que ma place exige ces allées & venues continuelles qui me privent du plaiſir de m'entretenir avec vous plus ſouvent que je ne fais. J'ai trouvé,

quoiqu'avec peine, le livre que vous m'avez demandé. Charmée de vous le procurer, malgré ſa rareté, vous l'aurez par la premiere occaſion, comme auſſi les médailles en place de celles qui ſe ſont perdues. J'ai dit à Sa Majeſté qu'un Philoſophe aimable me demandoit un livre que je ne ſaurois trouver; je le crois, me répondit elle, car il n'eſt que dans mon cabinet, prenez le. J'ai l'honneur d'être avec la ſincérité que vous me connoiſſez, de mon aimable Philoſophe la plus humble de tous les Bibis &c.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg ce 9 Avril 1766.

LETTRE XX.

Aimable Bibi,

Une illuſtre Dame de votre pays, après avoir contemplé ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans le reſte de l'Europe, eſt venue hier voir le cabinet impérial. En parlant de vous je l'ai aſſurée que, ſans égard à votre ſilence, je ne ceſſerai jamais d'être votre ami, mais que ſi j'avois eu le bonheur de vous voir quarante ans plutôt je n'aurois jamais ceſſé d'être votre amant. A ce mot de quarante ans cette Déeſſe a daigné m'enviſager en riant &, comme les Déeſſes ſont très-pénétrantes, celle-ci aura vu à travers mes yeux, quoiqu'aſſez ternis par le temps, qu'en dépit de l'air de cour que je reſpire, mon cœur ne démentoit point mes paroles. Peu s'en faut que je ne croie

que les charmantes Bibis de votre climat ne ſoient filles du ſoleil &, qu'à l'exemple de cet aſtre, elles n'aiment à parcourir l'univers que pour échauffer les cœurs & éclairer les eſprits. Au moins puis-je dire que celles que j'ai vues juſqu'à préſent ont produit ces deux effets ſur moi. C'eſt ſeulement dommage qu'une d'entre elles ſoit devenue muette envers le plus dévoué de ſes amis & le plus reſpectueux de ſes ſerviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 22. Avril 1766.

P. S. Son Excellence M. le Prince de Galitzin m'a gratifié de la belle eſtampe de feue ſon illuſtre épouſe votre bienfaitrice & de celle de Son Excellence M. le Général Betzky votre patron & bienfaiteur. Je ſuis enchanté de les poſſéder. Comptez que, ſi j'étois graveur, celle de Madame la Comteſſe Schouwalow & la vôtre ſeroient mes chefs-d'œuvres.

LETTRE XXI.

Aimable Bibi,

Bien vous prend que vous ne ſoyez pas encore la proie de quelque Adonis Ruſſe. Car, pour me venger de votre trop long ſilence, peu s'en faut que je ne le priaſſe de vous aimer à la façon dont le célebre Montesquieu prétend que les anciens Ruſſes aimoient leurs cheres moitiés. Mais y penſai-je bien? Comment moi! je ſouffrirois que ma charmante Bibi fut

fouettée comme une toupie! Moi qui, pour conſerver ſa peau dans toute ſa blancheur, conſentirois volontiers que la mienne ſubit le ſort de celle du glorieux ſaint Barthélemi! Ah! périſſent plutôt d'ennui tous les philoſophes quand leurs Bibis feront auſſi ſilencieuſes envers eux que la mienne envers moi! Il me ſuffit d'apprendre que les jeunes blondins ne l'empèchent pas d'avoir du goût pour les vieux auteurs tels que Pline & Ciceron, qu'elle ſoit toujours éveillée comme une potée de ſouris, qu'elle danſe, ſaute & bondiſſe comme un cabri, mais ſans gliſſades & ſans faux pas, & que, par ſes eſpiégleries, elle réuſſiſſe toujours à déconcerter la gravité, & à dérider le front des vénérables & politiques barbons. Ce qui me fait peine eſt que, dans ce monde, rien n'eſt permanent, & qu'il viendra un temps où cette Bibi ne pourra plus troter, aller, venir, ſauter, courir & papillonner, & alors que fera-t'elle? Belle queſtion, me dira-t'elle, étalée dans un galant & voluptueux fauteuil, elle en fera gémir les couſſins ſous le poids de l'embonpoint de ſa perſonne. Oui: mais ce fauteuil où le prendra-t'elle? Il y a un proverbe qui dit qu'une pierre qui roule toujours n'amaſſe point de mouſſe &, ſi ma Bibi eſt ſans ceſſe agitée, toujours en l'air & ſans amant, Dieu ſait ſi l'opulence, les beaux jours & les bonnes nuits ſeront faites pour elle. On me dira qu'ayant l'honneur d'être ſous les auſpices de la plus puiſſante Bibi de l'univers, rien ne peut lui manquer, pas même le lit nuptial où il ſera permis à la belle Anaſtaſie de goûter un jour entre les bras

de l'hymen les plus doux moments de ſon exiſtence. C'eſt ce que ſouhaite pour elle le plus zélé de ſes amis & le plus dévoué de ſes ſerviteurs.

V. J. Duval.

Vienne le 26 Mai 1766.

P. S. Quand j'aurai le livre que vous me faites eſpérer je le conſidérerai comme s'il étoit tombé du firmament, eu égard à la ſublimité de la Déeſſe qui conſent à s'en deſſaiſir en faveur de l'atôme le plus ſincérement animé pour ſa gloire. (*)

Je m'imagine que c'eſt Pline le jeune que vous liſez, c'eſt-à-dire, les lettres du plus honnête homme de l'ancienne Rome. Son oncle le naturaliſte vous apprendroit trop de choſes dont vous n'avez que faire. Mais, puiſque vous avez du goût pour les bons livres, liſez, je vous prie, celui de l'illuſtre Montesquieu, intitulé, Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains, & de leur décadence. Joignez y ſon fragment de l'hiſtoire des Troglodytes, inſéré parmi ſes lettres Perſannes. Quand vous les aurez lûs, reliſez les encore, & ſouvenez vous que c'eſt votre ami qui vous y invite.

Ecoutez, aimable Bibi, je ſais qu'il y a un Prince de Géorgie dans le pays où vous êtes. Si vous pouvez obtenir de lui ou des gens de ſa ſuite quelques monnoies de leur patrie, en argent, avec un mot d'expli-

(*) C'eſt le livre intitulé Roſyzk, dont il a parlé dans la 18e. lettre & qui lui fut envoyé du cabinet de l'Impératrice.

cation, pour le cabinet Impérial de Vienne, je vous promets d'adreſſer des vœux au ſoleil pour que ſes rayons ne terniſſent jamais votre teint, ni en été, ni en hiver.

Le tranſport du cabinet métallique de l'endroit où vous l'avez vu dans une ſituation beaucoup plus agréable, & le travail qui en a réſulté, m'ont empêché juſqu'à préſent d'aller voir votre portrait, mais comptez que j'irai, & que je le ferai copier, ſuppoſé que le teint du viſage ſoit comme celui d'une nonne, car, s'il eſt bruni je maudirai le ſoleil, & de dépit je me ferai peindre en negre. Adieu, mon aimable Bibi, recevez mentalement de ma part un affectueux & pétillant coup de bec, & ne ſoyez plus ſi taciturne à mon égard, cela n'eſt bon que vis-à-vis d'un mari, car, avec ces ſortes de gens tout eſt dit. C'eſt du moins ce que des blondins, grands docteurs, m'ont fort aſſuré.

Autre P. S. Si j'étois né dans le ſein du paganiſme, la candeur, le mérite & la beauté auroient été mes divinités, & il n'auroit fallu que quelques Bibis de votre pays, telles que j'en ai vues à Vienne & en Italie, pour m'inſpirer cette charmante idolâtrie. Madame la Comteſſe de Schouwalow en eſt une. Si beaucoup de vos Dames ont l'ame auſſi forte, & auſſi bien meublée de ſentiments que la ſienne, il faut que ce ſoit un effet de votre climat &, en ce cas, cette illuſtre Bibi a très-bien fait de partir d'ici pour aller accoucher en Ruſſie. Avant ſon départ elle à chargé M. Mertens de me remettre deux petites pieces

d'or qui m'étoient inconnues, une pour le cabinet Impérial & l'autre pour moi. Je les ai reçues avec plaisir & vous m'en ferez beaucoup d'en témoigner ma reconnoissanee à Madame la Comtesse, si l'occasion s'en présente.

Je vous sais un gré infini d'avoir compâti à la vive douleur dont j'ai été pénétré à la mort de mon auguste maître. Il étoit plus que souverain car il étoit juste & très-humain, qualités qui, dans un monarque, intéressent le plus cette utile partie de l'humanité que l'on nomme le peuple, & dont je fais gloire d'être membre, sur-tout depuis que le digne Abbé Coyer a très-bien prouvé à l'élégante barbarie de notre siecle que le peuple étoit composé d'hommes. Lisez, je vous prie, le charmant petit livre de cet Abbé qui a pour titre Bagatelles morales, & apprenez le par cœur si vous en avez du temps; cela vaudra mieux que de vous lever avant l'aurore pour aller exposer votre teint aux premiers rayons du soleil.

Daignez, aimable Bibi, m'indiquer ce que vous ont coûté les estampes que vous m'avez envoyées. Je suis sûr qu'elles ne vous sont pas tombées des nues &, qu'à moins qu'on ne vous les ait données, elles doivent vous avoir coûté maints & maints roubles. Or c'est ce que je ne veux pas. Non, vous dis-je, je ne le veux pas. Qu'est-ce qu'on diroit si on venoit à savoir qu'une jeune & fringante Bibi se ruine, non pour un jeune muguet, mais pour un hibou de philosophe? Ne seroit-ce pas là un phénomene? La grace que je vous demande est de me procurer le

rouble qui a St. Nicolas pour revers & de me marquer les divers monuments que le balancier fera éclorre pour immortaliſer le glorieux regne de l'auguſte Souveraine que vous ſervez. J'ai mes raiſons qu'il ne m'en manque aucun. Mais n'eſt-ce pas une terrible affaire que de s'entretenir avec une Bibi qu'on aime. On ne finit point; quand la bouche ſe taît le cœur continue encore de jaſer avec elle. Pourquoi cela? Si vous le ſavez dites le moi.

LETTRE XXII.

Réponſe.

VOTRE Bibi eſt pénétrée au vif du long ſilence que vous ne lui reprochez pas; ſi vous vouliez prendre les choſes du mauvais côté, je ſerois confondue; mais votre indulgence me raſſure, & me fait eſpérer tout de vos tendres ſentimens pour moi. Oui, mes actions n'auroient qu'à répondre à l'amitié que je vous ai vouée depuis le moment que j'eus la ſatisfaction de vous voir & notre compte ſe trouveroit juſte. J'ai appris, mon cher Philoſophe, que vous avez fait la connoiſſance d'une fort aimable Dame qui me fait l'honneur d'être de la mienne, malgré mes inadvertances & mon étourderie. On a beau dire, je ſuis née coëffée; je vous félicite de cette conquête; elle eſt très-digne de vous & d'elle. Je profite de ce courier pour vous faire tenir le livre que vous m'avez demandé. Vous y trouverez la médaille, avec les deux

jettons, l'un en or & l'autre en argent, que je vous avois déjà envoyés avec une lettre; mais que vous m'avez marqué ne vous être point parvenus. J'en ſuis très-fâchée, car outre la perte, la lettre vous auroit fait plaiſir; elle étoit au moins fort galante. Je me félicite de vous avoir trouvé ce livre, parce qu'il eſt rare &, ſans ma gracieuſe Dame, vous en auriez été privé. Monſieur Falconet vient d'arriver dans cette ville; notre Souveraine l'a appellé pour faire la ſtatue de Pierre le Grand. Il a avec lui une parente, âgée de 18 ans, fort aimable, c'eſt un phénomene, ne ſachant pas, qu'aucune perſonne de notre ſexe ſe ſoit jamais érigée en ſculpteur. Ils doivent commencer par faire mon buſte, ce qui leur paroît très-difficile; puis qu'ils ont tenu conſeil à pluſieurs repriſes, comment me fixer étant trop vive; paſſe ſi vous y étiez, la choſe ſe feroit ſans peine. Vous direz peut-être qu'un jeune blondin pourroit vous remplacer; ſoyez perſuadé, mon cher Monſieur, qu'ils n'ont pas, comme vous, ce crédit ſur mon cœur. Les comédies & les maſcarades ont pris leur cours ordinaire; votre Bibi court, bride abattue, en domino d'homme & chapeau ſur la tête; je reſſemble ſans me flatter à vos prétendus blondins bien friſés, à la différence près, que je ſuis mal peignée; malgré cela, je fais paſſablement ma cour aux Dames, j'ai beau dire, je reviens toujours à mes moutons. Je vous aime & vous eſtime, adieu mon aimable Philoſophe, portez vous bien. Ah, que ce mot, Adieu, me chiffonne, votre Bibi a l'honneur d'être

Ce 15. Octobre 1766. Anaſtaſia Socoloff.

P. S. M. le Général ſe trouve là & me charge de vous dire tout plein de jolies choſes de ſa part, il eſt très-flatté d'avoir votre approbation, ſur tout ce qu'il a fait dans ce pays-ci. Préſentement qu'il eſt ſur ſon départ pour les pays étrangers, il s'occupe plus que jamais.

LETTRE XXIII.

Aimable Bibi,

M. le Prince de Galitzin ma remis le 28 Nov. la médaille académique, les deux jettons, un en or & l'autre en argent, le livre dont il a été queſtion, & la charmante lettre dont vous m'avez honoré. Je vous en remercie de toutes les facultés de mon ame. Car, quoique philoſophe, à ce qu'on dit, je ſens fort bien que j'en ai une, ne vous en déplaiſe, de même qu'un cœur des plus ſenſibles, & des plus reconnoiſſants envers mon incomparable & conſtante Bibi. Quant à ſa lettre, je ſuis tenté de croire que c'eſt pour un Adonis qu'elle a été dictée, & que par mégarde elle l'aura adreſſée à un ancien Corydon à barbe blanche. Oh le plaiſant qui pro quo! Oui c'en eſt un. Car quelle apparence qu'un ſeptuagénaire, autre que Titon rajeuni, pût juſtifier toutes les douceurs que cette lettre contient? Ce qui me fait encore ſoupçonner qu'elle n'eſt point pour moi, c'eſt que j'y ſuis accuſé d'être inſenſible à votre ſilence. Il ſe peut

peut que l'illuſtre Dame qui a daigné ſe charger de vous remettre un billet de ma part, l'aura peut-être oublié ou égaré. En voici la copie. Liſez en le commencement & la fin, & voyez ſi ma ſilencieuſe Bibi a droit de ſe plaindre de moi. Qu'elle liſe auſſi le début de ma lettre du 26 Mai, & qu'elle s'accuſe elle-même d'avoir mérité les reproches qu'elle me fait. Il eſt vrai qu'un voyage de deux à trois cents lieues que j'ai fait pendant l'été, avec un Abbé de mes amis, (*a*) par ordre de notre Auguſte Souveraine, dans les montagnes de la Styrie & de la Carinthie, m'a cauſé quelques diſtractions (*b*). En voici une qui eſt un peu volontaire, extraite de la relation abrégée que j'ai faite de mon voyage (*c*). C'eſt par malice que je vous la communique, pour éprouver ſi vous ne ferez pas un peu piquée d'apprendre que j'ai eu des yeux pour une Bibi qui n'eſt point vous, & à laquelle je me ſerois plaint de votre ſilence, de même qu'aux échos & aux rochers d'alentour, ſi j'en euſſe eu le temps & que j'euſſe pu m'énoncer dans la terrible langue qui eſt en uſage dans ce pays-là. Voici, mot pour mot, l'article de cette relation.

„ Comment à quelques poſtes au-delà de Lintz,
„ petite ville ſituée vers les ſources de la Drave, l'in-
„ nocence & la beauté en ſubſtance me ſont apparues

(*a*) L'abbé Marcy.

(*b*) Nous en avons déjà fait mention dans une note des Mémoires.

(*c*) Cette ingénieuſe relation qu'il adreſſa en forme de lettre à Mlle. de Guttenberg, & qu'il cite encore à diverſes repriſes, ſe trouve à la ſuite de cette correſpondance ſous le Nro. 124.

„ ſous l'aſpect d'une jeune Bibi, en habits délabrés „ & champêtres, laquelle s'appercevant que j'étois „ tout œil pour la contempler, elle rougit de mon „ audace, & me fit voir ſur ſa raviſſante phyſionomie „ de quelle couleur eſt la vertu; & comment, au cas „ que j'euſſe été un autre Apellès, j'aurois ſupplié ce „ bel objet de ſe laiſſer peindre & mettre ce vers „ ſous ſon portrait. "

Quanto lacera più, tanto più bella.

Voilà, aimable Bibi, la petite infidélité que le dépit m'a ſuggérée; mais ne pleurez pas, je ſuis préſentement en état de l'expier par une pénitence qui, peut-être, vous ſurprendra. Voici quelle elle eſt, & à quelle occaſion je me la ſuis impoſée. A mon retour à Vienne, n'y ayant trouvé aucune de vos nouvelles, le déſeſpoir m'a ſaiſi & m'a engagé tout de ſuite à me faire hermite pour ne plus penſer qu'à vous, &, comme ſi le ciel eût applaudi à ma réſolution, la plus jolie de toutes les pantoufles parut tout-à-coup ſur ma table &, en même temps, il me ſembla entendre, je ne ſais quelle voix, qui m'avertiſſoit que c'étoit une des pantoufles de l'aimable Anaſtaſie que le ciel m'envoyoit pour ma conſolation, & pour être l'objet continuel de mes plus ſérieuſes méditations dans le nouveau genre de vie que je venois d'embraſſer. Si vous ne voulez pas m'en croire, voyez, je vous prie, la tabatiere où cet événement & cette métamorphoſe ſont repréſentée. (*) Comme ce qu'on

(*) C'étoit une tabatiere d'écaille, où un moine étoit repréſenté aſſis & en contemplation devant une jolie pantoufle poſée ſur une table.

voit fait plus d'impreſſion que ce qu'on entend, j'eſpere bien que vous prendrez pour une vérité toute crue ce que je viens de vous expoſer.

Si M. le Général Betsky n'eſt pas encore parti, je vous prie de lui préſenter les hommages que ſon mérite m'impoſe. Il m'a ſuffi d'être équitable pour applaudir à ce qu'il a fait en faveur de ſa patrie; & ſa patrie ſeroit bien ingrate ſi elle n'y étoit pas auſſi ſenſible que moi.

La boîte, jointe à cette lettre, contient quelques médailles & jettons en or & en argent, avec un camée antique du Dieu Pan que je vous prie de conſerver en mémoire du plus conſtant de vos amis. C'eſt un Anglois qui m'en fit préſent à Naples lorſqu'en 1742 nous deſcendimes au fond du Véſuve pour en obſerver les phénomenes. Cet Anglois ſavoit que j'avois été berger pendant tout le printemps de ma vie. Il crut que l'ancienne divinité des paſteurs me feroit plaiſir, & il eut raiſon. Ce digne & ſavant homme que j'avois connu à la cour de Lunéville eſt décédé en Amérique, & je ſuis ſûr que ſes mânes ne déſapprouveront pas le don que je fais à ma Bibi.

Je me ſouviens d'avoir prié autrefois l'aimable Anaſtaſie de me procurer quelques monnoies de la Géorgie & des pays ſitués entre la mer Caſpienne & la mer Noire, s'il s'y en trouve. Cette Bibi ne m'a répondu que par ſon ſilence, mais par malheur le ſilence n'inſtruit de rien.

Adieu, ma chere Bibi, ſoyez bien ſage, portez vous bien, penſez que la jeuneſſe s'envole ſur les

aîles du temps, & que le temps eſt irrévocable. J'avoue que ces ſortes de vérités ſont un peu ameres, mais l'abſynthe l'eſt auſſi, cependant elle eſt ſalutaire.

Si cette lettre, & ce qui l'accompagne vous parvient, & qu'il vous plaiſe m'en donner avis, vous obligerez le plus zélé & le plus affectueux de vos amis & de vos ſerviteurs.

V. J. Duval.

Vienne le 19. Decembre 1766.

P. S. Ce ſeroit en vain que je vous ſouhaiterois une heureuſe année; il me paroît bien décidé qu'il n'y en aura plus. L'injuſtice & l'orgueil des hommes en ont tari la ſource en dépit de la nature.

LETTRE XXIV.

Réponſe.

VOTRE Bibi, Monſieur, ne ſauroit mieux vous donner des preuves de ſon attachement qu'en vous ſouhaitant la bonne & heureuſe année; oui Monſieur, je vous la ſouhaite du meilleur de mon cœur. J'ai appris par la lettre du Prince Galitzin le plaiſir que vous a fait le livre; que j'ai eu la ſatisfaction de vous procurer. Vous ne ſauriez vous imaginer combien l'amour-propre de votre Bibi à été flatté d'avoir pu faire naître quelque joie dans le cœur d'un philoſophe comme vous. Quoique éloigné, vous êtes toujours préſent à mon eſprit, ſur-tout, quand je ſuis à la comédie; ſoyez ſûr, qu'il n'y a point de blondin,

à qui je donne la préférence. Ah Monſieur! que les momens que j'ai paſſés avec vous, étoient délicieux pour votre Bibi; elle avoit la ſatisfaction de poſſeder en vous un ami rare & un guide parfait. En être privée, c'eſt bien dur. Je m'étois propoſé de vous le dire de bouche, mais je ſuis encore réduite à vous l'exprimer par écrit. Depuis les fêtes de Noël les rhumes de cerveau & la toux accompagnée de petites fievres ſe ſont manifeſtées ici chez tous, & tiennent même beaucoup de monde au lit; je n'ai pas voulu être la ſeule ridicule; j'ai ſuivi la mode, mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que, par cette raiſon, la Cour eſt privée de maſcarades & d'autres divertiſſemens. Il faut vous dire, que les gelées de 25 degrés de Réaumur ſont contés pour quelque choſe; en vérité, mon aimable Philoſophe, le climat d'ici eſt auſſi dépravé que Miſſon eſt impie dans ſes voyages d'Italie.

Adieu mon cher Philoſophe, je finis en vous aimant, vous eſtimant & vous priant de m'aimer malgré mes petites négligences par-ci par-là. Soyez perſuadé que mon cœur n'y a point de part. Votre Bibi ſe faiſoit un plaiſir d'aller vous embraſſer, mais le voyage de Moſcou, que je vais faire, renverſe & culbute tout mon ſyſtême. Voilà le ſort des petits quand ils dépendent des grands.

J'ai l'honneur d'être votre conſtante Bibi

Anaſtaſia Socoloff.

St. Petersbourg ce 28. Janvier 1767.

M. le Général Betsky me charge de vous faire ſes complimens. Sitôt que je ſerai arrivée à Moſcou, mon premier ſoin ſera de vous donner des nouvelles de cette grande & immenſe ville.

LETTRE XXV.

MON AIMABLE & CONSTANTE BIBI,

M.r Mertens, quoiqu'engagé depuis peu dans la vie conjugale, a pourtant trouvé le moment de m'apporter votre lettre du 28 Janvier, dont le contenu m'a preſque rajeuni d'un demi-ſiecle. J'ai cru que cette lettre étoit déjà la réponſe à la mienne du 19 Décembre, & qu'elle m'annonceroit la réception de la boîte où je ſuis dépeint en contemplation devant votre pantoufle. Mais je me ſuis trompé, & ce n'eſt pas la premiere fois. Hélas ! nous autres hommes nous ne faiſons preſque autre choſe. Mais, que voulez-vous ? tous les hommes ne peuvent pas être Papes. Si cela étoit, toutes les Bibis reſteroient Veſtales & le genre-humain finiroit, ce ſeroit vraiment dommage car il eſt bien drôle. Je ne puis encore vous rien dire du livre que vous m'avez envoyé du haut de l'Olympe. M. Julinetz, très-homme de mérite, Servien de nation & bas-Officier des Houſſards verds, au ſervice de votre auguſte Souveraine, s'occupe actuellement à en traduire en langue latine autant qu'il m'en faut pour me mettre au fait de la galante ſociété des Roskolniks. Vous ſeriez adorable ſi vous trouviez l'occaſion de

recommander ce brave militaire auprès de ſon Général. C'eſt lui & M. Milowski qui m'ont traduit toutes les inſcriptions des médailles Ruſſes du Cabinet Impérial. Ils ſont cauſe que, pour la premiere fois de ma vie, je me ſuis ſouhaité du crédit dans l'unique deſſein de leur témoigner ma reconnoiſſance.

Comment, aimable Bibi, eſt-il donc vrai que les Roskolniki ſont ſi dévôts envers l'amour qu'ils ſe font ſcrupule de ne pas ſe livrer aveuglément à toutes ſes impreſſions ? Mais vraiment je n'aurois jamais deviné que la vie cynique put être du goût d'un peuple qui jeûne quatre carêmes plus ſtrictement que nous autres papiſtes n'en jeûnons un ſeul. On dit que quand les entrailles crient à jeûn, l'amour ſe taît. Or, puiſqu'il crie ſi haut à ces gens-là, c'eſt ſigne qu'ils ne jeûnent pas bien &, en ce cas, il faut les obliger à manger autant de ciguë que je fis autrefois, lorſqu'à vingt-trois ans mon cœur ſe trouva ſubitement tout feu & flamme pour une Bibi à laquelle je n'ai jamais parlé. C'eſt depuis ce temps-là que l'amour m'a toujours fait peur. Ayant éprouvé combien il eſt impérieux, je me ſuis fait gloire de réſiſter à ſon deſpotiſme. J'ai bien conſenti à être ſon ami, mais à condition qu'il ne ſeroit jamais mon maître. En attendant que, par le moyen du livre, je faſſe une plus grande connoiſſance avec Mrs. les Roskolniks, je défends à ma Bibi de jamais ſe trouver dans leurs aſſemblées clandeſtines, & moins encore la nuit que le jour. Entendez-vous, ma Bibi ? qu'on vous y attrape & vous verrez beau jeu, & ſi c'eſt pour rire que Moliere a dit, que du côté de la barbe

eſt la toute-puiſſance. Je ſais que la curioſité eſt comme affectée au beau ſexe, & qu'il ſuffit qu'on lui interdiſe quelque friandiſe pour qu'il ſoit tenté d'en goûter, mais il en eſt de ſi dangereuſes & de ſi capables de gâter la taille d'une belle Bibi &, ce qui eſt de pis, de dégrader ſon ame que, ſi ce malheur vous arrivoit, bien loin de préférer votre pantouffle à celle du pape, je ferois mon poſſible pour vous oublier vous-même. Cependant, pour vous faire voir combien je vous aime, & la confiance que vous m'avez inſpirée, je vous permets d'être un tantinet épriſe du mérite d'un ſage blondin, s'il y en a, & cela chaque fois que le thermometre de Réaumur ſera à 25 degrés.

Eſt-il donc vrai que peu s'en eſt fallu que je n'aie eu le bonheur de vous revoir? Quoi! avant mon départ de ce monde-ci, la Bibi que j'aime le plus, celle dont le cœur eſt le plus à l'uniſſon du mien, la même que M. Falconet ne peut fixer un inſtant pour copier ſes traits, me ſeroit apparue une ſeconde fois! Mais ſavez-vous, mon aimable, qu'à votre aſpect j'aurois oublié mes ſoixante-douze ans, qu'au lieu d'un ſimple coup de bec, je ſerois tombé à vos genoux, que je les aurois embraſſés, & que même j'aurois eu la témérité de les baiſer avec tendreſſe, non pas à nu comme vous pouvez croire, mais ſur la draperie qui les ombrage & qui en conſerve la blancheur. Voyez, je vous prie, à quoi vous auriez été expoſée. Il y a des cas où l'amitié eſt la rivale de l'amour, & telle eſt celle qui m'anime envers ma Bibi du bout de l'Europe. Mais comment & pourquoi cette apparition auroit-elle eu lieu? Je

conçois par votre lecture de Misson, que votre dessein a été de voir l'Italie; mais n'ètes-vous pas attachée au service de la plus grande Souveraine dont le mérite éminent ait jamais honoré le trône? Peut-on quitter si aisément un tel service pour courir le monde? Après tout, qu'auriez-vous vu en Italie? Les vers ci-joints d'un Anglois, traduits par M. de Voltaire, vous le diront. Ajoutez à cette peinture que depuis trois ans la famine désole cette belle région, & que bientôt elle y attirera la peste, si les Souverains de ce pays-là ne prennent pour modele le nouveau Titus qui gouverne la Toscane. Pour vous égayer je joins aux vers du célebre Voltaire un joli vaudeville d'un bel-esprit, qui ne pensoit pas aussi avantageusement des voyages que Solon, Lycurgue, Pythagore & vos Seigneurs & Dames de Russie. Il paroît que ce poëte s'est conformé au goût de sa nation, qui aime à courir légérement sur des superficies & laisse volontiers aux Anglois & aux Allemands l'austere plaisir de s'appesantir sur des profondeurs. Il y a quelques années que je vis ici un jeune & joli Seigneur Russe qui ressembloit parfaitement à ces sortes de créatures, à figure humaine, que l'on appelle petits-maîtres. Je connus d'abord à son air dégagé, aux gentillesses, aux inflexions & à la rapidité de son discours, qu'il sortoit de Paris. En peu de minutes il parcourut les immenses collections du Cabinet Impérial des médailles. Il ne faisoit qu'un saut d'une armoire à une autre, & je n'avois que le temps de les ouvrir & de les fermer. Je crus voir un papillon voltiger de fleur en fleur, sans se fixer sur aucune.

Lui & moi nous formions un petit tourbillon assez plaisant. En échange j'ai eu le souverain plaisir d'admirer une illustre Bibi de votre connoissance qui, pendant près de trois heures, fatigua ses beaux yeux à contempler la variété de nos monuments historiques. Je serois charmé que son effigie en augmentât le nombre. Ce qui ne m'a pas moins étonné, est que le ci-devant Hetman des Cosaques, l'imposant & respectable M. de Rasoumousky ait aussi employé des heures entieres à examiner des objets de curiosité, lesquels, à ce que je crois, se voient rarement en Ukraine, mais qui pourront bien un jour y devenir communs si les hautes destinées où la sagesse conduit la Russie viennent à s'accomplir. Savez-vous bien, ma chere, qu'en admirant la prestance héroïque de ce Seigneur, je me félicitai de n'être pas une Bibi, car il y a toute apparence que rien au monde ne m'auroit préservé d'en devenir amoureuse. Si les blondins du pays où vous êtes ont aussi bonne mine, je ne sais pas trop comment vous pouvez éviter d'en être subjuguée. Vous en devez une belle chandelle à votre Ange Gardien, & un cierge des plus massifs au grand Patron de la Russie le glorieux St. Nicolas. A propos de ce Saint, ne pourriez-vous donc me procurer le rouble dont le revers est chargé de son effigie? Il est certain qu'il existe, puisqu'on m'assure qu'il se trouve dans le Cabinet du Duc de Saxe-Gotha. Soyez, je vous prie, ma médiatrice auprès de M. le Général Betzky; peut-être que sous ses auspices on pourra en trouver un pareil. Ayez aussi la bonté de lui témoigner la vénération

que son amour pour sa patrie & son affection pour vous m'ont inspirée. Dites-moi si votre buste est fort avancé. Si j'étois là, il y a long-temps qu'il seroit fini. Le moindre mouvement que vous auriez fait, auroit été réprimé par un coup de bec. Je m'imagine bien qu'une telle punition vous auroit rendue immobile comme le buste même.

Je suis presque fâché que l'âpreté du froid ait occasionné la suppression des mascarades & des bals, & vous ait obligée de rester au lit. Cet accident me rappelle une estampe où le Dieu Vulcain est représenté adaptant à sa chere moitié, la tendre Vénus, une sorte de ceinture, dont la jalousie Italienne se sert quelquefois, dit-on, pour fortifier la vertu du beau sexe. La Déesse paroît toute en pleurs; mais, pour la consoler, son mari lui adresse ces gracieuses paroles: „Que je vous plains, ma belle! vous allez être sage!" Eh bien, aimable Bibi, je vous plains aussi; car, en évitant le rhume, la toux & la fievre, vous avez été sage, & j'en ai l'obligation à la rigueur de l'hiver. Vous me recommandez de vous aimer. Dites-moi seulement comment je pourrois faire pour m'en dispenser, si l'envie vous prenoit de rompre toute liaison avec moi; car de mon côté, je prévois qu'un tel divorce m'est impossible. J'ai toujours été en garde contre l'amour, parceque dans ce monde il n'est ni ne peut être éternel, & que jamais je ne me suis soucié des passions méchaniques & passageres. Mais il n'en est pas de même de l'amitié. Selon moi ce sacrement de la nature peut étendre ses effets jusqu'au-delà du tom-

beau, & c'eſt dans cette idée que je jure à ma Bibi d'être à jamais le plus dévoué de ſes amis, & le plus reſpectueux de ſes ſerviteurs.

V. J. Duval.

Vienne le 14 Mars 1767.

P. S. Voilà donc mon ami M. Mertens arrivé au terme de ſon prodigieux voyage ! Mais vraiment il paroît bien qu'il n'a pas perdu ſes peines : il a baiſé la main d'une Déeſſe & reçu du Prince Impérial la plus précieuſe accolade dont un ſimple mortel puiſſe être honoré. A ſa place je ne recevrois plus aucun coup de bec de perſonne, pas même de ma Bibi. Je ferois ce que j'avois preſque envie de faire à Rome. Le lendemain de mon arrivée à cette ancienne capitale du monde, j'eus le bonheur d'aſſiſter à la meſſe de notre ſaint pere le Pape, célébrée par lui-même. Sauriez-vous croire que, pour ne pas déroger, il me vint dans l'idée de ne plus entendre de meſſes; perſuadé qu'après celle du St. Pere, il n'y en avoit point d'auſſi méritoire ? J'ai une ſuite de vingt-neuf médailles en argent de ces grands Pontifes, très-bien gravées & frappées à Rome; ſi vous n'aviez point de répugnance à le recevoir je vous en ferois préſent. Je prévois qu'elles ſeront diſſipées après ma mort, & ce ſeroit dommage. D'ailleurs on pourroit bien me les voler, comme on a fait en dernier lieu de toutes les eſtampes des Maiſons Impériales, & du grand plan de St. Pétersbourg dont vous m'avez honoré. Cette perte a démenti ma philoſophie, je veux la réparer, & y joindre l'atlas Ruſſe relié dans le pays même, &

c'eſt pour cela que j'ai mis cinquante ducats de côté pour les faire tenir à mon ami M. Mertens que je chargerai de cette emplette. Adieu, mon aimable Demoiſelle; c'eſt de tout mon cœur que je baiſe vos mains, & que j'embraſſe vos genous. Dites-moi, s'il y a une eſtampe à l'effigie de Son Alteſſe Impériale?

Autre P. S. J'apprends que l'auteur du livre que vous m'avez procuré, le vénérable Dimitri, Archevêque de Roſtow, a été canoniſé par l'acclamation de la nation Ruſſe. Cela étant, il y a toute apparence que l'eſtampe de ce ſaint Prélat aura été gravée &, en ce cas, je ſouhaiterois en avoir une pour mettre à la tête de ſon livre. Ce que poſſede un particulier comme moi, avancé en âge, iſolé & parmi une nation dont il ignore la langue, riſque beaucoup d'être diſſipé. Pour y remédier par rapport au livre en queſtion, lorſque je ſerai bien au fait de ce qu'il contient, mon deſſein eſt d'en faire préſent à la Bibliotheque Impériale de Vienne où je ſais qu'il n'eſt pas, m'en étant bien informé. J'y joindrai un précis de la façon dont il m'eſt parvenu, & vous pouvez compter que le mot de généroſité d'une part, & de l'autre celui de reconnoiſſance n'y ſeront ſûrement pas oubliés.

Outre une image de St. Dimitri & de St. Alexandre Newsky, quelques petites eſtampes de vos plus belles Dames me feroient un vrai plaiſir. La ſainteté dans le ciel, la beauté & la vertu des Bibis ſur terre ont toujours été les objets de mon reſpect & de mon admiration. Adieu, ma chere Bibi, ſoyez perſuadée que ce terme d'Adieu me chifonne tout au moins

autant que vous; mais que gagnerions-nous à lutter contre la fatalité? Rien du tout. Auſſi pourquoi ſommes-nous ſi petits, & notre globe ſi gros? Voilà ce que c'eſt que de ne pas reſſembler au Micromégas dont M. de Voltaire nous a tracé les dimenſions. Mais quand on eſt en train de jaſer avec une Bibi qu'on aime, & qui le mérite, le cœur devient auſſi babillard que l'eſprit, & alors on ne finit plus. Il y a déjà quinze jours que nous ſommes dans le ſaint temps de carême. Je voudrois bien ſavoir ſi ce ſaint temps là n'eſt pas trop préjudiciable à votre ſanté, & combien d'onces vous peſerez quand nous ferons à Pâques. Il y a, dit-on, quatre carêmes en Ruſſie que l'on jeûne à pierre fendre, c'eſt-à-dire à toute outrance: celui d'avant Pâques, celui des Apôtres, celui de l'Aſſomtion, & celui de la Touſſaint. Voilà bien de la beſogne, & plus qu'il n'en faut pour prendre le ciel par famine. Mais comment les jeûne-t-on ces quatre carêmes? Sont ils abſolument inviolables, & n'avez-vous, comme parmi nous, des Prélats compâtiſſants envers les gens de la Cour, & qui ont le pouvoir de les diſpenſer du jeûne auſſi-tôt que les murmures de leur eſtomac annoncent que leur appétit eſt trop ouvert? Mandez-moi, je vous prie, qu'elle eſt votre façon de jeûner. Ne faites-vous qu'un repas par jour, & après le coucher du ſoleil, comme les Muſulmans? En faites-vous deux comme moi, l'un à midi, & l'autre un peu plus mince à huit heures du ſoir? Tout ce qui eſt viande vous eſt-il interdit? Tout ce qui eſt poiſſon vous eſt-il permis? Le beurre, le

fromage, le lait, les œufs ne vous feroient-ils point défendus comme en Italie &, s'ils le sont, vous a t'on dit pourquoi? Car l'Evangile n'en fait pas la moindre mention, & j'ai peine à croire que les prêtres & les moines en sachent plus que lui. Un mot sur tout cela, je vous en conjure, si-non je me fâcherai bien fort &, pour peu que ma colere vous intimide, je me mettrai à pleurer pour vous faire rire. Oui je ferai cent folies pour vous amuser, sans même exiger que vous en fassiez une seule pour moi. Cela est bien généreux comme vous voyez.

Comme le climat de Moscou me paroît plus doux & plus fertile que celui de St. Pétersbourg, je suis charmé que vous y soyez. Quand l'immense bâtiment du grand hôpital, & celui qui doit environner la statue de Pierre le Grand seront gravés, vous pouvez vous attendre à une supplique de ma part.

Savez-vous qu'il n'y a pas quinze jours que j'ai manqué de ne plus vous aimer? Cette sottise a débuté par une violente dyssenterie, accompagnée d'une fluxion de poitrine, & suivie d'une douzaine d'épanchements de sang par le nez. Tout le monde me crioit à la saignée, & moi je disois à tout le monde que je connois, c'est-à-dire à cinq ou six personnes, laissons faire la nature, elle n'est pas sotte, elle sait depuis long-temps ce qu'il me faut & ce qui m'est superflu. Si elle est irritée, une prise de rhubarbe, & quelques libations de lait d'amandes l'appaiseront. Fait & dit: cela est arrivé & me voici frais & gaillard comme on peut l'être à soixante & douze ans, & tout prêt à embrasser vos genoux si j'en

étois à portée & à vous donner cent coups de bec, peut-être auſſi enflammés & ſans doute moins intéreſſés que tous ceux de vos blondins. Adieu ma ſilencieuſe Bibi.

LETTRE XXVI.

Réponſe.

J'AI eu le plaiſir de recevoir votre lettre du 19. Décembre, mais quelle lettre, remplie d'incrédulité contre votre Bibi! Dieu me pardonne, je ſuis tentée de croire, que vous êtes un échappé d'Iſraélite. Vous me faites tort; la lettre qui vous a été rendue de ma part, étoit pour vous, mon cœur l'avoit dictée; ma main a fait le reſte.

Vous voyez, mon cher Philoſophe, que ſur un pareil témoignage, on ne peut s'y méprendre. Savez-vous bien, Monſieur, qu'un ancien Corydon, à barbe blanche ſoi-diſant, eſt un ſujet fort intéreſſant? Je vais vous répondre ſur chaque article. Les reproches en queſtion n'ont pas été de trop; je ne m'en dédie pas, puiſque l'amitié me les a ſuggérés: on chicane volontiers ce qu'on aime; voilà notre cas. A l'égard de la petite payſanne, qui vous a ſi fort ébloui par ſon air innocent, elle ne laiſſe pas que de me chiffonner un peu. Trouvez bon, que je boude autant de temps que vous m'avez été infidele. Ce qui me fâche le plus dans cette affaire, c'eſt que vous ne l'avez pas regardée de près; ordinairement la diſtance embellit

embellit les objets pour peu que l'on soit prévenu, vous m'auriez rendu justice en l'approchant de plus près; mais le goût décidé que vous avez pour tout ce qui est champêtre, me fait présumer que tôt ou tard cette prétendue innocente se nichera dans le cœur de mon Philosophe & me bannira de son souvenir. Soyez, je vous prie, moins philosophe, restez plus à la cour & ne courez pas tant les champs; par ce moyen je serai sûre de n'être pas supplantée. Chacun prêche, comme on dit, pour son saint. Encore une fois, votre infidélité quoique momentanée me tient fort à cœur. Votre métamorphose est charmante, on ne peut mieux se venger d'une Bibi. Vous ferez d'une pierre deux coups; gagner le ciel, m'attrister, & vous faire regretter sont des actions d'un hermite des plus déterminés. En bonne chrétienne je dois vous avertir, que le gain d'un côté & la perte de l'autre ne sont point compatibles avec le ciel; quoique peu versée dans l'Histoire sainte, je sai fort bien, qu'il ne faut pas faire de la peine à son prochain, & par votre désespoir, vous m'en ferez beaucoup. Mais à propos, me voilà remise dans mes droits. La pantoufle en question qui est entre vos mains, me développe vos sentimens pour moi. Le bruit d'un blondin qui vous a donné sujet de vous venger est, on ne peut pas plus aimable, charmant, rempli d'esprit & de mérite. Il faut vous avouer sincérement qu'après vous, il est le premier de mes amis; mais quel dommage, il n'a seulement qu'une douzaine d'années au moins de plus que vous; en outre soyez persuadé, que les anciennes conquêtes m'occupent

trop pour ſonger aux nouvelles. Je vous remercie, Monſieur, pour les belles médailles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, Sa Majeſté les a examinées l'une après l'autre, la médaille à quatre buſtes ſelon elle eſt la mieux frappée. Si les Dieux pouvoient parler de loin, le Dieu Pan vous diroit le cas que je fais de lui; je l'ai fait monter en bague entourée de diamans. Je le préfere à tous mes autres bijoux, mais je ne l'invoque point, ne ſachant pas ſes autres qualités; ce ſeroit le tourmenter en vain; je puis vous aſſurer, qu'il me plaît beaucoup, je vous fais mes remercimens à part. J'ai déjà des perſonnes en campagne pour me trouver les anciennes monnoies de la Géorgie. L'eſtime que j'ai pour mon Philoſophe eſt trop ſérieuſe pour négliger un moment ce qu'il deſire. J'ai & j'aurai l'honneur d'être la Bibi la plus ſincere de mon Philoſophe pendant toute ma vie

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou ce 18. Mars 1767.

P. S. M. le Général Betzky me charge de vous marquer, combien il eſt ſenſible à votre ſouvenir. Pour ce qui concerne ſon pays, il dit qu'il a eu plus de bonheur que de mérite. A propos, j'oublie en vous parlant, que je ſuis à Moſcou, la ville eſt prodigieuſement grande, je ne puis la mieux comparer qu'aux Colonies de l'Amérique, elle eſt très-mal bâtie & encore plus mal pavée.

LETTRE XXVII.

Mon aimable Bibi,

Avouez que la calotte du ciel eſt bien ample puiſque ſon contour s'étend même juſqu'au delà de Caſan. Il le faut bien, car cette ville étoit autrefois la capitale d'un royaume Tartare dont la Ruſſie a eu le malheur d'être tributaire. Voyez comme tout change, & comme ce qui étoit deſſus eſt venu deſſous. Savez-vous que j'en ſuis fort aiſe? & vous auſſi ſans doute, car il me ſemble que vous & moi aimons aſſez le tapage. En effet l'uniformité eſt la mere de l'ennui, & je penſe que c'eſt pour l'éviter que la nature elle-même change de viſage à chaque inſtant & qu'il ſe peut que, depuis la naiſſance du monde, la face du ciel, de la terre & de la mer n'ait pas été un ſeul jour uniforme. Bien plus cette aimable coquette étend ſon goût pour la diverſité juſque ſur les ames, & Boileau le ſavoit bien quand il a dit:

La nature féconde en bizarres portraits
Dans chaque ame eſt marquée à des différents traits.

Hélas! oui: je ne l'éprouve que trop; car ces jours paſſés la mienne étoit triſte comme un bonnet de nuit parceque l'Impératrice-Reine tomboit viſiblement entre les bras de la mort. Aujourd'hui qu'elle ſe porte bien, & que j'écris à ma Bibi, mon ame eſt gaie comme un pinſon. Voilà l'homme:

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Témoin celui dont je suis affablé à l'aspect de votre pantoufle. Que je vous sai gré d'être une Bibi! car si vous n'étiez qu'un homme je ne sais pas trop si cette espece de volupté que l'on nomme tendresse me seroit connue. Mais est-il bien vrai que de votre part elle soit mutuelle envers moi? N'est-ce pas vous qui avez excité M. le Général Betzky à m'enlever le seul homme que j'aimois dans ce pays-ci? (*) Oh oui! c'est vous: Je connois votre penchant pour le mérite &, comme celui de mon ami vous a ébloui, dès votre séjour de Paris, vous vous êtes avisée de m'envier le plaisir de le posséder. Mais patience. Je m'en vengerai. S'il m'arrive jamais de rencontrer quelque Adonis Russe dont la sagacité soit propre aux affaires publiques de sa patrie en fait de légation; je lui conseillerai de vous enlever, de s'unir à vous par le lien conjugal, & de vous amener ici, quand ce ne seroit que pour l'aider à vous aimer. Ce n'est pas que je sois plus friand de coup de bec que du passé; au contraire peu s'en faut que je ne les aie en aversion, depuis que notre Souveraine, à l'âge de cinquante ans, s'est infectée de la petite vérole par le baiser qu'elle a donné à la jeune Impératrice sa belle-fille qui étoit toute couverte de celle qui l'a conduite au tombeau. Je vous

(*) Le Docteur Mertens appellé en qualité de premier Médecin à la maison des enfans trouvés à Moscou.

envoie ſa médaille nuptiale, gravée à Munich par un très-habile homme qui, par malheur pour les beaux arts, vient de perdre un œil. La Princeſſe qu'elle repréſente n'étoit point belle, mais elle étoit bonne. Or la bonté des grands envers nous autres petits, eſt d'une toute autre conſéquence que la beauté. De tous les attributs divins la bonté & la juſtice ſont ceux qui m'intéreſſent le plus, parce qu'ils ſont le plus à ma portée, & que je puis y participer en quelque ſorte. En effet je ne puis tout voir, tout ſavoir, tout pouvoir, ni me rendre immortel, mais il m'eſt permis d'être bon & d'ètrè juſte, & il faut bien que cela ſoit poſſible puiſque Dieu même nous l'ordonne. Savez-vous que ce n'eſt ni la beauté de votre auguſte maîtreſſe, ni la ſplendeur de ſon trône qui lui attirent les cœurs & les hommages de tout ce qu'il y a de plus ſenſé & de plus éclairé en Europe? Non aſſurément: Mais c'eſt que, pouvant s'endormir mollement ſur la pourpre, & confier ſon ſceptre à un Viſir, comme font tant de Rois, cette auguſte Thémis prend la peine de le manier elle-même, & ne s'en ſert que pour la félicité de ſes peuples, pour leur preſcrire des loix fixes & permanentes, & pour introduire dans toutes les parties de ſon vaſte empire le goût des arts, des ſciences, de l'ingénieuſe induſtrie, du commerce & de l'agriculture; & peut-être eſt-ce le concours de tous ces nobles motifs qui ont occaſionné le voyage de Caſan. Dites-moi, je vous prie, ſi c'eſt l'Occa & le Volga qui ont porté leur ſouveraine juſqu'aux confins de l'immenſe continent de la Tartarie. Si cela eſt voilà le cours de

ces deux fleuves illuſtré pour jamais. Mais vous, aimable Bibi, avez-vous eu le bonheur d'être admiſe à cette navigation, & en ce cas, aurez-vous penſé à me procurer quelques-unes de ces monnoies exotiques qui ſe trouvent encore, dit-on, parmi les nombreuſes & triſtes ruines que les fureurs de Tamerlan ont cauſées jadis dans les pays compris entre le Don & le Volga? Je vous prie de m'en dire un mot, & de m'apprendre le nom des principaux endroits que l'auguſte Minerve aura honorés de ſa préſence en retournant de Caſan à Moſcou.

Mon ami M. Mertens, qui m'a promis de vous donner un pétillant coup de bec de ma part, vous remettra une petite boîte, laquelle, outre la médaille de la pieuſe Impératrice Joſephe de Baviere, décédée derniérement le jour de l'aſcenſion, contient encore la médaille funebre de feu mon bon maître l'Empereur François I.

Ayant remarqué que votre cachet étoit un peu plus qu'à demi-gothique, je vous prie d'accepter celui à la tête de l'Empereur Auguſte qui accompagne les deux médailles mentionnées ci-deſſus; le même dont je me ſervois avant que j'euſſe du goût pour la petite cornaline qui repréſente l'ancien vainqueur de l'Aſie.

Suppoſé que le temps & la patience ne vous manquent point, M. Mertens pourra vous lire la petite relation d'un voyage où une Bibi champêtre, belle comme le jour, & vrai chef-d'œuvre des cieux, attira toute mon attention pendant près de deux minutes. (*)

(*) Voyez la lettre XXIII.

Cette babiole historique est dédiée à mon amie Mlle. de Guttenberg la même qui étoit à côté de moi au théâtre de la cour, le soir que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. Cette Bibi est très-digne de la considération distinguée dont elle jouit depuis près de vingt ans qu'elle sert notre auguste Souveraine. Ce qui me paroît assez extraordinaire, c'est qu'à la cour même, vrai théâtre de l'intrigue & de l'envie, sa prospérité soit généralement applaudie. Par-là vous pouvez juger de l'extrême prudence & du rare mérite de cette Viennoise. C'est là le sort que vous souhaite, dans le séjour où vous êtes, le plus dévoué de vos amis & le plus respectueux de vos serviteurs

Le trop ancien Corydon d'Austrasie.

Vienne le 7. Juin 1767.

P. S. Je ne puis encore vous rien dire de l'histoire des amoureux Roskolniks. Ce que j'en veux savoir n'est pas encore traduit. Si j'étois une jeune & fringante Bibi, je crois, Dieu me pardonne, que j'irois voir ce que sont ces gens-là. Il pourroit m'en couter un peu d'innocence, mais à l'imitation de la premiere de toutes les femmes, je saurois du moins ce que c'est que le bien & le mal. J'apprends par les gazettes que les Ottomans menacent beaucoup la Russie. J'en suis fâché; je voudrois que ce fut la Russie qui menaçât les Ottomans. Adieu, ma belle Bibi, embrassez-moi & donnez-moi de vos nouvelles, si vous l'osez, car on m'assure que parmi vous les ames sont tellement

captives qu'elles n'osent s'entretenir que de la pluie & du beau temps. En ce cas j'ai eu tort de vous questionner sur vos quatre carêmes. J'espere pourtant que vous n'aurez pas jeûné sur le Volga, & que vous n'aurez pas épargné les esturgeons dont ce fleuve abonde. Ah ! quelle chere j'aurois faite, si j'eusse eu le bonheur de vous accompagner ! Je serois curieux de savoir si vous avez reçu ma lettre du 14. Mars où je traite vos quatre carêmes avec aussi peu de réserve que les François parlent de l'utilité des longs voyages. Ils ont tort sans doute ; mais j'ai raison moi & voici pourquoi. Je suis chrétien par la grace de Dieu, comme dit le catéchisme &, comme tel, je dois aimer une religion qui me console dans cette vie, & m'indique les moyens d'être heureux dans l'autre. Je ne puis donc me dispenser de haïr tout ce qui a occasionné la ruine de cette sainte religion dans les pays où elle étoit la mieux établie. Or est-il que vos quatre carêmes y ont beaucoup contribué, & voici comment. Lorsque les Arabes, les Turcs & autres Barbares inonderent la Grece & l'Asie mineure, ils trouverent que le climat leur convenoit très-fort, & que les Bibis y étoient très-belles. Le brigandage héroïque, déguisé sous le nom de conquêtes, les rendit maîtres du pays & des belles qui en faisoient l'ornement. Vous pouvez croire que, dans les commencements, les Grecs, moins esclaves qu'à présent, firent bien ce qu'ils purent pour résister aux ravisseurs. Mais les maudits Musulmans, ayant remarqué que le courage manquoit aux Grecs quand le jeûne les avoit exténués, se firent une regle

de ne les attaquer jamais qu'à la fin du plus long & du plus rigide de leurs quatre carêmes. Alors, n'ayant plus affaire qu'à des lanternes & à des momies, ils vinrent aiſément à bout de les ſubjuguer, de renverſer le trône du grand Conſtantin, & d'établir l'Alcoran ſur les débris de l'Evangile. Depuis que l'hiſtoire Byzantine m'a inſtruit des particularités de cette lamentable cataſtrophe, le jeûne m'eſt devenu ſi odieux qu'à peine puis-je pardonner à la politique Ruſſe de l'ordonner à ſes armées chaquefois, dit-on, qu'elles traverſent des déſerts où la néceſſité les force à ériger le jeûne en vertu.

Adieu ma vertueuſe & jeûneuſe Bibi, je vous regarderai comme une ſainte ſi j'apprends que vous ayez ſupporté la faim à l'aſpect des eſturgeons du Volga. M. Mertens & ſa ſpirituelle Bibi partent Dimanche prochain pour vous aller voir. Ah ſi je pouvois retourner mes ſoixante douze ans! . . . Mais peut-être qu'en Ruſſie on jeûne à tous égards.

LETTRE XXVIII.

Réponſe.

OUI Monſieur, j'ai eu le plaiſir de recevoir votre lettre du 14 de Mars, & j'ai celui de vous mander que vous ne ſauriez traiter nos carêmes aſſez cavalièrement. En honneur ils ſont aſſommants; votre Bibi ne ſauroit les ſupporter, je me ſoumets le moins que je puis à leur auſtérité; gagner le ciel par la

famine, Monſieur, ce n'eſt nullement ma méthode: l'amitié & la tendreſſe que j'ai pour mon aimable Philoſophe ſont un très-bon moyen d'y arriver & d'y avoir place. Nos Saints avant que d'être canoniſés étoient ſuſceptibles d'amitié; j'aime, comme ils ont aimé, puis-je leur faire plus naturellement ma cour? Vous me demandez, ſi de ma part l'amitié eſt naturelle? en doutez-vous? qui peut vous aſſurer du contraire? ſur quoi me jugez-vous ſi légere & ſi peu ſenſible pour un ami tel que vous? ne me faites pas ce tort, Monſieur! j'ai plus d'une raiſon de vous aimer; & quand même je n'aurois que celle de la reconnoiſſance, elle eſt chez moi pour la vie. Ce goût décidé que je vous connois depuis quelque temps pour la diverſité ne me plaît pas trop; j'aime Boileau mais je ne puis ſouffrir ſon caſque ni ſon froc? que ne met-il une calotte de plomb pour mieux réſiſter au vent. Allons je veux bien vous pardonner ce mouvement d'incrédulité que la triſteſſe a cauſé. Moi qui vous prêche la fermeté, je n'étois pas à mon aiſe, il s'en faut bien, en apprenant les terribles inquiétudes dans leſquelles vous étiez plongé touchant les jours précieux de Sa Majeſté; ils ſont trop chers à tous ceux qui ont eu le bonheur de la connoître. Je ne pouvois apprendre cette fâcheuſe nouvelle ſans en être pénétrée, ſur-tout moi qui ai eu le bonheur de la voir: cette idée ne me ſortoit pas de la tête; comment diſois-je en moi-même, cette aimable & gracieuſe Impératrice eſt auſſi attaquée de la petite vérole? je ne pouvois me figurer qu'une auſſi vilaine

maladie oſât attaquer une ſi belle perſonne ; j'avois toujours le cœur ſerré quand je demandois de ſes nouvelles à votre Miniſtre. Dieu merci tout eſt paſſé. Je vous avouerai franchement, Monſieur, que j'ai plaint la jeune Impératrice Joſephe, comme on plaint le ſort des humains qui doivent payer le tribut à la nature, mais pas au-delà, ne la connoiſſant pas. Ma Souveraine vient d'arriver en parfaite ſanté ; jugez de ma joie en la voyant après les ſix ſemaines d'abſence. La ſuite de Sa Majeſté étoit très-petite, & la ſanté de votre Bibi trop foible pour ſupporter un voyage, le quel, quoique amuſant, ne laiſſoit que de fatiguer. J'ai pris pendant ce temps-là des drogues pour me remettre ; voilà la raiſon pourquoi on m'a laiſſée. Je vais vous donner, d'après des relations imprimées en Ruſſe, une petite idée de ce voyage & de la réception qu'on a faite à Sa Majeſté dans tous les endroits où elle a paſſé. De Moſcou juſqu'à Twer elle a fait le chemin par terre, de-là elle s'eſt miſe ſur une galere accompagnée de toute une flottille de pareils bâtimens juſqu'à Caſan & Simbiaska toujours par eau en obſervant ce qu'il y avoit de plus remarquable. Le Volga peut ſe glorifier d'avoir porté ſur ſon courant une telle Souveraine. On ne peut gueres lire ſans attendriſſement & ſans volupté les témoignages d'amour que les peuples, toujours bons quand ils ſont bien traités, lui ont prodigués : ſon voyage a été un vrai triomphe ; on a volé en foule au devant d'elle, les bords du fleuve ont été jonchés de fleurs & de feuillages. Au bruit de ſa marche,

les gens de la campagne abandonnerent leurs travaux, & accoururent de cent & de mille werftes pour la voir. Lors qu'ils pouvoient l'aborder ils l'entouroient, ils la preffoient, ils pleuroient de joie & de tendreffe; ils faifoient toucher des linges à fa perfonne, & à fes habits, à deffein de les garder comme les plus précieufes reliques; on n'entendoit que murmures flatteurs, que voix paffionnées, que tranfports d'allégreffe, que cris du cœur pour la confervation de cette mere, de cette bienfaitrice de la patrie.

Les monnoies que vous avez defirées, font exactement de l'endroit qui fe nomme Bolgar, démoli autrefois par les Mongoles. Je vous les enverrai à la premiere occafion avec l'image de St. Dimitri. Les Tartares viennent chaque année faire leurs prieres à l'endroit en queftion. Sa Majefté y a été, a tout vu par fes yeux, & m'affure que ce pays-là eft rempli d'objets très-curieux à voir.

Les menaces Ottomannes que vous avez lues dans les gazettes font des contes inventés à plaifir. A propos de gazettes, je crois que vous ne trouverez pas la lettre fur les panegyriques dans les papiers publics; je vous prie d'accepter celle-ci. Ce n'eft point moi, c'eft M. le Général qui vous a enlevé M. Mertens; je n'y ai aucune part, le mérite de votre ami, qui eft auffi le mien, y entre pour beaucoup. On a raifon de dire qu'il n'y a point de rofes fans épines; fon départ de Vienne vous attrifte, & fon arrivée ici me réjouira. Quelle fatisfaction pour

votre Bibi de voir, de queſtionner celui qui vous a tant vu! quel plaiſir n'aurai-je pas de l'entendre parler de vous! Le commencement & la fin de ma converſation avec lui ſera; que fait mon aimable Philoſophe, Monſieur Duval? penſe-t'il toujours à ſa très-dévouée & ſincere Bibi, comment eſt-il? fronde-t'il toujours la neige & la pluie? court-il toujours les champs & après les chapeaux de paille qu'on y trouve. On ne défend point chez nous de ſe communiquer; le peu d'éloquence que j'ai pour m'expliquer en fait de nouvelles, vous paroît diſcrétion de ma part. S'il y avoit quelque choſe qui fût digne de vous inſtruire & que je fuſſe en état de bien rendre il n'y auroit de votre côté aucune indiſcrétion à me le demander. Cette captivité de l'ame étoit jadis dans toute ſa vigueur chez nous; à préſent c'eſt toute autre choſe; non-ſeulement on nous permet de parler, mais on laiſſe faire à chaçun ce qui lui plait. Mille & mille remercimens, Monſieur, pour le joli cadeau que vous avez eu la bonté de remettre à M. Mertens pour moi; ſi mon verbiage ne vous ennuie point, marque certaine que la patience eſt votre fort, ou bien l'amitié mêlée de complaiſance pour celle qui vous eſt attachée & qui ſera toute ſa vie &c.

Anaſtaſia Socoloff.

De Selo Kolomenskoye ce 16. Juillet 1767.

P. S. M. le Général me charge de vous faire ſes compliments, & moi je vous prie de faire les miens

au Prince Dimitri Galitzin. Adieu, Monſieur, je vous quitte, malgré moi pour reprendre l'Encyclopédie, où je chercherai la dérivation du nom que porte mon aimable Philoſophe.

LETTRE XXIX.

Autre Réponſe.

L'OCCASION qui ſe préſente eſt trop belle pour que votre Bibi la laiſſe échapper ſans vous donner de ſes nouvelles & vous exprimer la joie, que j'ai eu de voir M. Mertens; auſſi m'a-t'il dit quantité de belles choſes de vous & de votre part. En vérité, Monſieur, je ſuis tentée de conſeiller à tout le monde d'aller habiter quelque temps la forêt de Ste. Anne pour devenir ſuſceptible d'une amitié pareille à celle que vous avez pour une Bibi, qui n'oſeroit préſumer d'en être digne, parce qu'elle n'a point fréquentée l'ancien ſéjour du ſage Duval. Ah! qu'elle eſt charmante cette ſolitude de produire ainſi des ames tendres & ſenſibles! mais non, ce n'eſt point elle qui communique la ſageſſe; ce ſeroit acheter le mérite à trop bas prix, on y enverroit tous les fous pour les rendre ſages & alors cette forêt ne ſeroit plus une ſolitude. Votre ami & le mien M. Mertens, m'a fait l'amitié de me dire qu'il me trouvoit toujours la même, cette nouvelle m'a fait tant de plaiſir que je m'empreſſe de vous la communiquer pour vous engager à m'accorder le titre de Bibi conſtante qui ne change ni de ſentimens

ni de conduite. Si de votre part vous avez la bonté de me confirmer cette qualité en guiſe de patente ſcellée du grand ſçeau de la forêt de Ste. Anne je porterai la tête plus haut que je ne fais.

Le ci-devant Hetman de Coſaques, M. le Comte Raſoumowsky me charge de vous faire ſes compliments; je lui ai lu votre lettre où vous me dites tout plein de belles choſes de lui; il a été très-ſenſible à votre ſouvenir; il vous fait dire, que ſi vous avez beſoin de quelque choſe de ce pays-ci il ſe chargera volontiers de vous le procurer; voilà ſes ſentimens pour vous, les miens, mon cher Philoſophe, ſont, que vous n'en faſſiez rien, & que vous ne vous adreſſiez à perſonne d'autre qu'à moi. Je ne ſuis nullement d'avis de céder l'emploi que j'ai d'être votre commiſſionnaire à M. le Comte Raſoumowsky. Ci-joint, Monſieur, vous trouverez l'eſtampe de St. Dimitri, Métropolite de Roſtow, & quelques monnoies avec une bague antique trouvée parmi les ruines de Bolgar. J'ai beau ne vouloir pas vous quitter, ce mot d'Adieu ſe préſente malgré moi. Eh bien, Monſieur, Adieu donc je ſuis & ſerai toujours votre Bibi,

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou ce 10. Août 1767.

LETTRE XXX.

MON AIMABLE BIBI,

TANDIS que je vous croyois à la ſuite de l'aſtre dominant de la Ruſſie, occupée à vous raſſaſier des aſperges & des eſturgeons de Caſan, de ceriſes, de melons & de carpes d'Aſtracan, ou à raſſembler en ma faveur quelques vénérables mitrailles de l'ancienne Géorgie, & des pays ravagés jadis par le cruel & implacable Tamerlan: un Prince illuſtre de vos amis m'a inſtruit qu'en qualité de correſpondante la Demoiſelle étoit reſtée avec les adonis & les muguets de la capitale. Je ne ſuis plus étonné vraiment qu'un myrmidon comme moi, vous ayant écrit pluſieurs fois, vous ne lui ayiez pas donné le moindre ſigne de vie, malgré la tendre eſtime que vous lui avez témoignée ci-devant. C'eſt ainſi que peu-à-peu l'air de la cour influe ſur la mémoire, & que la fortune y éclipſe l'amitié. Comment donc? ma belle! ſeriez-vous devenue une Bibi d'état? Eh pourquoi non? Jadis un Empereur Romain s'aviſa bien d'ériger un ſénat de femmes dont ſa mere fut la préſidente, & c'eſt peut-être ce qu'il fit de mieux. Hélas! qui ſait ſi l'empire du monde ne dureroit pas encore ſi cet aimable ſénat ſe fût perpétué! Il ne faut que de la force pour fonder un Empire, mais pour l'affermir il faut des loix. Or ne voyons-nous pas que, dans le ſiecle où nous ſommes, la prudence légiſlative eſt tombée en quenouille,

&

& que deux auguſtes Junons gouvernent mieux une grande partie de notre hémiſphere par leur ſageſſe & leur capacité, que n'ont fait ci-devant les Jupiters de la terre avec leurs foudres & leurs légions? Mais baiſſons d'un ton. Il eſt donc vrai, illuſtre Bibi, que, pendant tout le voyage de Caſan, les blondins vous ont tellement obſédée à Moſcou que vous n'avez pu trouver un moment pour me parler du prodige qui s'eſt opéré ſur le Volga, prodige unique, lequel ſans doute n'eſt jamais arrivé que cette fois ſur aucun fleuve de l'univers. Il ſe peut que vous l'ignoriez, je le ſouhaiterois, pour avoir le plaiſir de vous en faire myſtere. Piqué de votre long ſilence je voudrois m'en venger. Les Corydons champêtres, au nombre deſquels j'ai été juſqu'à l'âge de vingt-trois ans, ne ſont pas toujours auſſi benins que leurs moutons. Ils ſavent fort bien bouder leurs Bibis quand ils en ſont mécontents, & c'eſt ce que je ferois volontiers avec la mienne. Mais non: je n'en ai pas le courage. Je me ſouviens trop bien de ce qu'a dit le poëte Greſſet que, *deſir de fille eſt un feu qui dévore.* Or comme ma Bibi eſt encore fille, à ce que je crois, je ne veux pas qu'elle ſoit dévorée par le deſir d'apprendre ce que je grille de lui révéler. Qu'elle ſache donc que ſon auguſte maîtreſſe, arrivée à Tweer, lieu de ſon embarquement où elle a été accueillie comme elle le ſera un jour dans le ciel, elle s'eſt ſouvenue qu'un livre, intitulé *Béliſaire*, proſcrit par des Gaulois, comme l'ont été ci-devant l'Eſprit des loix, l'Ami des hommes, la Vie du Roi Jean Sobiesky, l'Encyclopédie & autres chef-d'œuvres de

l'eſprit humain. Elle s'eſt ſouvenue, dis-je, que ce livre, digne d'être le bréviaire des Rois, méritoit d'être traduit en une langue dont les dialectes s'étendent depuis la Boheme incluſivement juſqu'aux confins de la Chine, & depuis la Grece & l'Albanie juſqu'aux triſtes bords de la mer Glaciale. Pour rendre ſervice à l'humanité ſavez-vous comme elle s'y eſt priſe? Mais non, vous ne le ſavez pas, car, malgré vos blondins, vous m'en auriez dit quelque choſe. Apprenez donc que la Minerve de Ruſſie au lieu de s'embarraſſer quelles ſeroient les fêtes, les bombances, les jeux, les concerts & les autres paſſe-temps les plus propres à charmer les ennuis d'une navigation preſque illimitée, cette Déeſſe a inventé un amuſement juſqu'ici inconnu à la faſtueuſe frivolité, & plus encore à la grandeur même. A peine embarquée avec les aréopagites qu'elle a admis ſur ſa flotte, elle a diſtribué, par la voie du ſort, à chacun d'eux un des ſeize chapitres de Béliſaire, afin que tous en même temps fuſſent traduits en langue Ruſſe. Mais ce que j'admire & qui me feroit croire qu'en Ruſſie le ſort n'eſt pas ſi aveugle qu'ailleurs, c'eſt que le neuvieme chapitre, qui traite expreſſément des erreurs & des écueils auxquels le pouvoir ſuprême eſt expoſé, ſoit juſtement tombé en partage à la Thétis du Volga. J'ai vu & tenu une copie de la verſion qu'elle en a faite &, lorſqu'on m'aſſura qu'elle égaloit la beauté de l'original, je n'en fus pas ſurpris. Mais je le fus quand on m'informa qu'en mémoire de l'endroit, où le noble projet de la traduction a été conçu, on étoit convenu de la dédier au

vénérable Archevèque de Tweer. S'il y a des cas où la vanité ſoit tolérable, certainement celui-ci doit être le plus privilégié, tant pour la ville & pour ſon Prélat, que pour l'auteur primitif de l'ouvrage. En effet que penſera le digne & éloquent M. Marmontel; lui que, comme moi, la providence a fait naître ſous l'humble toit d'une ruſtique chaumiere; lui qu'un groupe de faux ariſtarques & de zoïles qualifie d'impie pour avoir embelli le portrait de la divinité par la ſublime & délicate énergie de ſon pinceau; que penſera-t'il quand il ſaura que la plus éclairée & la plus puiſſante Souveraine du monde a tellement adopté ſes ſentiments qu'elle a même voulu les interprêter à l'immenſe nation dont elle fait la félicité? Voilà, aimable Bibi, quantité de merveilles dont vous ne m'avez pas dit le mot. Je n'ai garde de faire comme vous, car je prétends bien les raconter à toute l'Europe à meſure que l'occaſion s'en préſentera. Puiſque les Bibis ſont devenues des Harpocrates, & ont ceſſé d'être le ſexe fragile, il eſt juſte que leur charmant caquet devienne notre apanage; heureux ſi, pour accomplir l'année merveilleuſe, on ne les voit pas bientôt en culottes, & les blondins en jupes. C'eſt le ſort que ſouhaite à ceux qui vous détournent de me donner de vos nouvelles, aimable Demoiſelle, le plus dévoué de vos amis & le plus zélé de vos ſerviteurs

Le trop ancien Corydon d'Auſtraſie.

Le 15. Août 1767.

P. S. Puiſque la grande Autocratrice a ſi bien compris toute l'importance du nouveau Béliſaire, il eſt à propos de vous dire auſſi l'accueil qu'on lui a fait ici. La ſpirituelle Bibi que vous avez vue à côté de moi à la comédie, ayant lu ce livre à notre auguſte Impératrice, pendant l'horrible maladie qui a manqué de nous la ravir, cette mere de la patrie jugea que la vertu même & l'éloquence ne pouvoient ni mieux penſer, ni mieux s'exprimer qu'elles l'ont fait dans cet admirable ouvrage; & c'eſt ce qui la détermina à en permettre l'impreſſion dans ſa capitale, malgré les fortes remontrances de ceux qui, ſous le nom de Théologiens, ſe regardent comme les vrais aſſeſſeurs & les truchemans de la cour céleſte. Qu'ils aient tort ou raiſon; c'eſt-ce que je ne décide pas, mais je ſais qu'on les accuſe de reſſembler un peu aux anciens Scythes qui crévoient les yeux à leurs eſclaves pour les empêcher d'être diſtraits à battre leur lait & à tourner la meule. Dans ce moment j'apprends que notre jeune Empereur, déjà deux fois veuf, a placé un Béliſaire dans chacun de ſes appartements, tant en ville qu'à la campagne. S'il les lit, & qu'il en profite, il en ſera plus grand à mes yeux que par l'éclat de ſa couronne. Au cas que la verſion Ruſſe devienne publique par la voie de l'impreſſion, je conjure ma Bibi, par la blancheur de ſes genoux, de m'en procurer un exemplaire.

Si vous me demandez pourquoi je m'aviſe de vous conjurer par la blancheur de vos genoux, attendu que je ne les ai jamais vus, vous ſaurez qu'étant près de

vous à la comédie, le petit deuil que vous embelliſſiez, & je ne ſai quel attrait ſympathique, me firent obſerver que vos mains étoient ornées de foſſettes comme celles de Pſyché & vos bras tout auſſi blancs que l'albâtre, d'où je conclus naturellement que vos genoux devoient l'être encore davantage, comme étant infiniment moins expoſés aux impreſſions de l'air. Ai-je tort? ai-je raiſon? je voudrois le ſavoir. Heureux le blondin qui le ſaura auſſi bien que vous! Adieu, mon aimable Bibi, vous voyez qu'en fait de curioſité & de conjecture l'auſtere philoſophie ſert à quelque choſe.

Chaque fois que vous rencontrerez mon bon & très-digne ami M. Mertens, je vous prie de lui accorder un gracieux coup de bec, & de lui aſſurer qu'en dépit de l'air de cour que je reſpire, l'idée que j'ai conçue de ſon mérite, ne finira qu'avec moi. Il faut qu'un nouveau Phaéton, auſſi étourdi que celui dont parle Ovide, ſe ſoit emparé du char du ſoleil & ait fait la culbute dans le Danube. Nous ſommes à demi-rôtis par la chaleur qui regne ici. Puiſſent tous les zéphirs du Nord, s'il y en a, préſerver votre teint des ardeurs qui enflamment celui des Bibis Viennoiſes!

LETTRE XXXI.

MON AIMABLE BIBI,

LE Prince Dimitri m'a remis votre lettre du 16 Juillet, datée de Selo-Kolomenskoye (*) que j'ai cherché en vain à l'embouchure du Volga & du Jaïk, faute de ſavoir qu'il étoit aux fauxbourgs de Moſcou. Quel que ſoit cet endroit, je le déteſte puiſque ma Bibi y a été malade. Mais de quoi? s'il vous plaît. Eſt-ce de corps, de cœur ou d'eſprit? parlez, je vous prie, & tirez moi d'inquiétude. Malade à votre âge & au ſervice d'une Immortelle, dans le ſens que l'eſt Pierre le Grand! Cela ſe peut-il? Oui, ſans doute, puiſque vous me l'aſſurez. Le menſonge eſt une baſſeſſe & je vous en crois incapable. Savez-vous que j'ai été malade auſſi moi, & même fort ſérieuſement. Peut-être eſt-ce par ſympathie, mais, à l'imitation des amants, je n'ai voulu mourir que par métaphore. Un jour viendra que vous & moi nous mourrons tout de bon, moi plutôt, vous plus tard, mais enfin nous mourrons & Dieu ſait pour combien de temps, & quelle ſera notre autre façon d'exiſter, car nous ne ſommes pas aſſez méchants pour mériter d'être anéantis, & vous moins que moi, pour aller dans ces horribles cachots où Moliere nous dit qu'il y a

. . . . des Chaudieres bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.

(*) Village appartenant à la cour & ſitué à une diſtance de ſept werſtes ou d'un mille d'Allemagne de Moſcou; il s'y trouve un vieux palais.

Belle occupation., vraiment ! & bien convenable au grand artiſan par qui tout a été fait ! Je voudrois qu'il n'y eût au monde que deux ſortes de maladies, la langueur amoureuſe pour votre ſexe & la tendreſſe pour le nôtre. Alors la médecine ceſſeroit d'être conjecturale. Quel plaiſir pour moi ſi j'étois un blondin ! je n'oublierois rien pour devenir le médecin de ma Bibi. Mais je me garderai bien de la guérir. En vrai eſpiegle je mettrois mes ſoupirs à l'uniſſon des ſiens ; j'emploierois toutes les fleurs du printemps à parer ſon ſein, ſans m'aviſer d'en déranger aucune. J'ornerois ſa tête de tous les pompons & de tous les ingénieux colifichets dont Paris s'enrichit aux dépens de l'Europe. Peut-être même reverrois-je encore une fois cette capitale des frivolités pour m'y former aux manieres vives & ſémillantes, aux airs leſtes & dégagés & à ce qu'on y appelle le ton à la mode. Mille petits-maîtres m'y apprendroient à culbuter mes paroles l'une ſur l'autre, à graſſeyer avec art, à rire avec méthode, à muſquer mes diſcours & à les entrecouper par de petites diſtractions & par toutes les ſingeries que la reine des paſſions a coûtume de ſuggérer pour parvenir à ſon but. Que penſeroit ma Bibi quand, à mon retour, elle me verroit à ſes pieds, embraſſer ſes genoux, bénir mon martyre, baiſer mes chaînes &, qu'à chaque inſtant & au riſque de mentir, elle m'entendroit lui jurer un amour éternel avec la même aſſurance que ſi, depuis la naiſſance du monde, il s'en étoit trouvé un de cette eſpece. Ce qui ſeroit plus digne d'attention, c'eſt qu'en dépit de tout ce beau tapage,

nous éviterions comme le feu de rendre l'amour content, crainte que lorſqu'il n'auroit plus rien à deſirer, il ne devint ſot comme un oiſon, & enſuite ingrat & perfide. Anacréon, Tibulle & Ovide, grands docteurs qui le connoiſſoient fort bien, prétendent que, tant qu'il eſt plaintif & larmoyant, il eſt un peu fade à la vérité, mais que, ſi on eſt en garde contre ſes caprices & ſes bruſqueries, il eſt preſque auſſi amuſant que toute une troupe de comédiens. Juſte ciel! quel déluge de fariboles! Voyez un peu où m'entraîne le plaiſir de jaſer avec ma Bibi. J'oublie de la meilleure foi du monde qu'elle me prend pour un philoſophe, & qu'il y a trente ans que j'en avois quarante-deux. Je change de diſcours & je rentre dans ma coquille.

Il eſt donc bien vrai, mon aimable Bibi, que vous n'avez pas vu les pays qu'arroſe l'impétueux *Volga*. J'en ſuis fâché. Peut-être m'auriez-vous appris s'il eſt bien ſûr qu'avant la découverte du cap de bonne-eſpérance, les bords de ce fleuve, ceux de la Kama & de la Petſchora, étoient parſemés de villes, que le commerce de tout l'Orient avoit rendues floriſſantes; & que, pour preuve de cette vérité, le hazard découvroit encore de temps à autre des tombeaux remplis d'anciennes monnoies Géorgiennes, Perſannes, Tartares, & une ſi grande quantité de monnoies Arabes des Califes, qu'il feroit aiſé d'en former des ſuites chronologiques preſque complettes. Ah! ſi cela eſt ainſi, ma chere Bibi, ne négligez rien pour en procurer, le plus que vous pourrez, à votre fidele & conſtant ami, ſoit en or, en argent ou en bronze,

pourvu qu'elles ne ſoient pas ſemblables ; mais à cette condition, que vous m'indiquerez le prix qu'elles auront coûté ; car mon intention ſeroit d'enrichir ma Bibi, bien loin de la ruiner. Croiriez-vous, ma chere, que j'ai une ſorte de vénération pour la mémoire de pluſieurs Califes? Savez-vous que, du temps que l'Europe étoit plongée dans les plus épaiſſes ténebres de l'ignorance & dans l'anarchie du gouvernement féodal, les Califes étoient, pour ainſi dire, les ſeuls au monde qui cultivaſſent les ſciences & les arts, & que ſouvent ils ſurpaſſoient les Chrétiens en probité & en grandeur d'ame? Savez-vous que l'illuſtre Saladin, qui a eu l'honneur de nous chaſſer de la Paleſtine, valoit mieux que tous ces crédules ferrailleurs que la pieuſe folie des croiſades avoit armés contre lui ? Si vous ne voulez pas m'en croire, liſez la judicieuſe hiſtoire de ce héros par M. Marin. Nous avons une monnoie à l'effigie de ce brave Sultan, qui prouve qu'au douzieme ſiecle les Muſulmans n'avoient pas encore les figures d'objets animés en abomination, comme ceux d'aujourd'hui. J'en excepte les Mogols, chez leſquels une belle & ſouveraine Bibi, nommée Nour-mahal ou lumiere du ſérail, a fait frapper au ſiecle dernier les douze roupies d'or du Cabinet Impérial, chacune à l'empreinte d'un des douze ſignes du zodiaque. Bref, ma chere Bibi, je ſuis las d'entendre les Européens ne parler ſans ceſſe que de leur Alexandre, leur Jules-Céſar, de leurs Grecs & de leurs Romains, comme ſi les autres parties du monde n'euſſent pas été habitées par des hommes. C'eſt préciſément

de ces hommes-là & de leurs Bibis, si injustement oubliés, dont je veux étudier les monuments que la mienne voudra bien acquérir en ma faveur. Peut-être me dira-t'elle que cette étude est encore un effet de ce goût pour la diversité dont elle fait semblant de se défier & qui m'attire ses reproches. Mais quoi ! la nature n'est-elle pas la mere & la source de toutes les variétés possibles ? Ne s'offre-t'elle pas à nos yeux sous une infinité de formes différentes ? Cependant elle est toujours la même, & toujours fidele à observer les loix que son Auteur lui a prescrites. C'est elle plutôt, que l'art & l'étude, qui m'a appris à varier mes idées, mais elle m'a donné un cœur fixe & constant pour tout ce qui est bon, sage & essentiel ; &, comme ma Bibi du Nord réunit en elle ces trois qualités, elle peut compter que mon amitié & mon dévouement pour elle ne finiront qu'avec moi. Il se peut que lorsqu'elle aura subi le joug de l'hymen, ma relation avec elle ne sera ni aussi aisée, ni aussi intime. Mais, s'il y a des obstacles, ce ne sera pas moi qui les fera naître, ce sera la toute-puissance que la barbe confere à un mari, à l'exclusion de quelque ami que ce soit.

Soyez bien persuadée, aimable Bibi, que j'ai partagé avec vous la joie que vous a causé l'heureux retour de votre auguste Souveraine. Je m'imagine bien que son voyage aura ressemblé à celui que le soleil fait chaque jour sur l'horizon, dont l'effet est d'éclairer & d'animer tous les objets où ses rayons peuvent atteindre. Puissent tous les Souverains ne voyager qu'à cette intention.

Adieu, ma chere Bibi, une autre fois, quand j'aurai moins mal aux yeux, je vous parlerai des ſentimens d'admiration que la Lettre ſur les panégyriques a excités en moi. C'eſt un bienfait de votre part de me l'avoir communiqué. J'en ai fait autant à un ami, qui l'a montrée à Milord Stormond, Miniſtre d'Angleterre en cette cour. Il lui en aura ſû gré ſans doute, parce que cette lettre, à ce que je crois, eſt peut-être l'unique qui ſoit dans ce pays-ci. Si vous avez la bonté d'exprimer mes reſpects à M. le Général, vous obligerez celui qui, malgré ſon penchant volontaire pour la diverſité, ne ceſſera d'être ſcrupuleuſement le reſte de ſes jours, mon aimable Bibi, votre très-conſtant ami & le plus zélé de vos ſerviteurs

Le trop ancien Corydon d'Auſtraſie.

Acquittez-moi, je vous prie, du coup de bec que je dois à M. Mertens, & priez le de ne pas m'oublier.

Vienne le 19. Septembre 1767.

LETTRE XXXII.

Mon aimable Bibi,

J'ai reçu votre lettre du 10 Août, avec l'eſtampe de Saint Dimitri, & les mitrailles trouvées à Bolgar. La lettre m'a enchanté, parce que c'eſt ma Sunamite qui l'a écrite. L'eſtampe m'a réjoui, parce qu'elle indique les rapides progrès que font les beaux arts dans un pays où ci-devant ils étoient inconnus. Il eſt vrai

que la mitre du Saint m'a paru trop impériale, & ſes cheveux pas mieux friſés que n'étoient les miens dans la forêt de Ste. Anne. Quant à la barbe, puiſque Moliere a dit qu'elle étoit l'emblême de la prétendue toute-puiſſance de notre ſexe ſur le vôtre, il n'eſt pas mal qu'elle ſoit un peu prolixe, & je ſai bon gré aux Roskolniks de vouloir en être ornés, puiſque leur entêtement à cet égard eſt d'un fort bon revenu pour le fiſc. Je crains ſeulement qu'un jour tous les peuples de l'Europe ne ſoient forcés à être barbus pour le même motif. Pour ce qui eſt des mitrailles, comme elles ne ſont pas liſibles, & que ce qui l'eſt, ne contient ni époques, ni dates, ni nom de Prince, de ville ou de pays &, qu'à l'exception de celle qui aſſure que Mahomet eſt un prophete, en quoi elle a menti, toutes les autres n'apprennent rien; j'avoue ingénument qu'elles me ſont tout-à-fait inutiles. Ce n'eſt pas l'or & l'argent que j'ambitionne, c'eſt l'inſtruction, ce ſont les connoiſſances, parce qu'elles m'amuſent & me divertiſſent.

Puiſqu'en qualité de Bibi, vous n'avez jamais étudié dans la forêt de Ste. Anne, ni fréquenté aucun college, où peut-être vous ſeriez devenue trop ſavante; jettez les yeux ſur les petites eſtampes ci-jointes &, dans quelques minutes vous ſerez au fait de mon goût pour les monuments dont j'ai faim & ſoif, & que l'on ne trouve gueres que dans les pays ſitués à l'orient, à l'occident & au midi de la mer Caſpienne. Le Philoſophe Milowski m'a parlé d'une monnoie de Géorgie ſur laquelle on a gravé

la tête d'un porc, exprès pour en dégoûter les sots Musulmans. Je serois très-curieux d'en avoir une. Qui sait si, en promettant un coup de bec aux Gouverneurs d'Orenbourg & d'Astracan, vous ne les engageriez pas à inviter les marchands orfevres, fondeurs & chaudronniers du pays, à leur apporter les diverses mitrailles que le hazard leur offre, plutôt que de les anéantir dans un fatal creuset, ou de les voir mollir sous le marteau d'un impitoyable artisan. Les monnoies des Arsacides, des Sassanides & de la Bucharie sont celles dont je suis le plus avide lorsqu'elles sont un peu différentes l'une de l'autre. Quant aux Turques, Persanes, Arabes & Mogoles, nous en avons un bon nombre assez bien conservées, mais aucune des anciens Rois de Géorgie, & seulement une fort petite d'un Kan de la Crimée frappée à Bakezisarai. Si M. le Comte Rassoumowski vouloit bien employer sa médiation à nous en procurer quelques-unes, aux sentiments de respect que sa présence m'a inspirés, je joindrois encore ceux de la reconnoissance; & vous, ma chere Bibi, je vous regarderai comme la Reine des commissionnaires s'il vous plaît de recommander ma curiosité pour le rouble au revers du grand St. Nicolas à tous ceux de vos amis qui peuvent en avoir connoissance. Mon dessein est de garder la bague que vous m'avez envoyée parce qu'elle vient de vous, & parce qu'elle a été trouvée dans les ruines de la capitale de ces anciens Bulgares qui ont tant de fois ébranlé le

déplorable empire des Comnenes & des Paléologues. J'applaudis de tout mon cœur à la qualité d'immuable que notre ami M. Mertens a reconnue en vous. Puissent le temps & la cour ne l'altérer jamais, surtout à l'égard d'un faune des forêts que vous avez subjugué au premier coup d'œil, & qui se fera gloire d'être le reste de ses jours, aimable Demoiselle, le plus dévoué de vos serviteurs.

V. J. Duval.

Vienne le 26. Septembre 1767.

P. S. J'ai appris que votre auguste Souveraine faisoit frapper des médailles pour distribuer aux commissaires de la législation. Lorsqu'elles paroîtront n'oubliez pas, je vous prie, de m'en procurer une en argent, comme aussi celles qui doivent servir à éterniser un regne que la populace des Rois mettroit un jour au nombre des fables si le marbre & les métaux ne concouroient avec l'histoire pour en attester la vérité.

S'il est vrai que vous soyez encore plus belle que vous n'étiez lors de votre apparition à Vienne, c'est tant-mieux. Le coup de bec que je vous prie de donner à notre digne ami M. Mertens ne lui en sera que plus savoureux. C'étoit lui qui m'apportoit vos lettres; depuis son départ c'est M. K*. secrétaire du Prince qui porte le caducée, & qui s'en acquitte d'aussi bonne grace qu'ait jamais pu faire l'Ambassadeur de défunt le maitre des Dieux. Bon soir, ma

chere Sunamite, je ſerois moins tranſi que je ne ſuis ſi j'étois à vos genoux.

* * *

Autre P. S. Quand on a le cœur bon & ſenſible on ne peut trop s'intéreſſer au ſort de ceux qui nous font plaiſir. C'eſt pour cela que, quand je lis un ouvrage inſtructif ou agréable, je ne manque jamais de m'informer quelle a été la patrie & le ſort de celui qui l'a compoſé. Vous qui m'ètes une vraie ſource de contentement, ne ſoyez pas ſurpriſe que ma reconnoiſſance ſoit attentive à ce qui vous regarde perſonnellement. Ne pourrois-je donc ſans témérité ſavoir quelle a été votre indiſpoſition à Selo-Kolomenskoye, & ſi vous ne vous y êtes pas ennuyée? Quel eſt le nombre de vos compagnes de ſervice? Ce ſervice eſt-il continuel ou alternatif? Ont-elles leur logement & bouche en cour, ou reçoivent-elles leur ſubſiſtance à raiſon de tant de roubles par ſemaine ou par mois? Belles ou jolies, comme je ſuppoſe qu'elles ſont, n'y-a-t'il jamais de jalouſies entre elles, & les blondins n'ont-ils rien à leur dire? Ici toutes les Bibis de cour ſont obligées de vivre en Veſtales, triſte & lamentable condition! A Turin toutes ſont engagées dans la vie conjugale. Auſſi leur coloris eſt-il bien différent de la pâleur des nôtres, tant il eſt vrai que l'amour n'eſt pas moins un remede qu'un beſoin. Lorſqu'une Bibi a vieilli à votre cour quel eſt ſon ſort? Ici on leur accorde une honnète penſion & une chambre à la cour où elles peuvent vivre en recluſes, & devenir des prodiges de dévotion

& de médisance. L'almanach royal de Paris apprend comment, & par qui, la Cour de France est composée. Comme la vôtre m'intéresse tout autrement que celle-là, s'il y a chez vous un tel almanach, je vous prie de me le procurer lorsqu'une occasion favorable se présentera. Quoique vous me laissiez ignorer les avantages dont vous jouissez, je devine pourtant que votre plus grand bonheur consiste à être de fort près spectatrice du plus beau regne que le ciel ait encore accordé à la terre; regne qui me paroît le mieux remplir les idées de la bonté divine envers les humains, & fait exprès pour être la satyre des Potentats sectateurs de la léthargique indolence des Dieux d'Epicûre; regne enfin que le Nord de l'Europe & de l'Asie citera à jamais comme l'époque de sa félicité.

LETTRE XXXIII.

MON AIMABLE BIBI,

IL paroît que ce n'est que par des bienfaits que vous savez répondre aux lettres de votre ami. Les six paquets de précieuse rhubarbe que le Prince Dimitri m'a remis sans un seul mot de votre part, en sont la preuve. Par l'abondance de l'antidote que vous m'avez prodigué on jureroit que vous avez dessein de préserver mes jours du ciseau de la Parque. Mais à quoi bon? Je suis vieux comme Titon, & si comme lui je ne rajeunis en faveur de mon aurore,

je n'ai que faire d'être immortel. Un ſiecle ſeul me ſuffira pour témoigner à ma généreuſe Bibi la reconnoiſſance que ſes bontés m'impoſent. Peut-être croit-elle les avoir toutes épuiſées envers moi. Que penſera-t'elle donc ſi, en vrai page de cour, j'ai l'effronterie de l'aſſurer qu'elle peut encore les augmenter, non à ſes frais, mais aux miens? Et voici comment: c'eſt qu'au défaut des doctes mitrailles, dans le goût de celles dont je lui ai communiqué les petites eſtampes, elle obtienne de M. le Comte Raſſoumowski la monnoie Géorgienne à tête de porc, dont le Sr. Milowski m'a parlé, quelques-unes du Chan de la Crimée, s'il ſe peut, l'antique rouble au revers du glorieux St. Nicolas. Quant à ma Bibi, j'oſe lui demander une eſtampe à l'effigie de ſon Alteſſe Impériale, celles de cinq ou ſix beautés Ruſſes, mais ſans oublier la ſienne, au cas qu'elle exiſte. Je ſerois charmé que ce qui eſt préſent à mon cœur le fût également à mes yeux.

Voici une autre ſupplique. Je vous ai mandé ci-devant que d'infâmes voleurs m'ont enlevé le grand plan de Pétersbourg, & tous ceux des Palais & des Maiſons Impériales dont vous m'aviez enrichi. Je ſuis d'autant plus ſenſible à cette perte, que je ne trouve pas à la réparer dans ce pays-ci. Cependant je ſens que ce que j'ai perdu m'eſt néceſſaire, de même que la carte de chaque province du vaſte empire de Ruſſie. Si cinquante ducats ſuffiſent pour les acquérir, je vous prie d'en faire l'emplette, & de m'indiquer à qui je dois en remettre le prix.

Comme l'or n'eſt ni une vertu, ni un mérite, je m'en ſoucie tout auſſi peu que de ceux dont il eſt l'unique idole. Je crois qu'il n'eſt utile que par le bon uſage qu'on en peut faire, & je bénis le ciel de ne m'en avoir accordé que ce qui m'étoit néceſſaire pour faciliter mes études, & pour ſignaler ma reconnoiſſance envers les pieux mais trop ignorants ſolitaires qui ont ſu l'exciter, lorſqu'au pied de la lettre je n'étois que leur très-humble ſerviteur. Si jamais je me vois poſſeſſeur du recueil littéraire que je ſollicite, mon deſſein, avant de n'être plus, ſera d'en faire préſent à la Bibliotheque publique de ma patrie adoptive, c'eſt-à-dire, de la belle & charmante ville de Nancy.

Lorſque vous étiez à Vienne vous me dites que vous vous appliquiez à la géographie &, comme cette ſcience eſt un des flambeaux de l'hiſtoire, je vous ſus un gré infini de la cultiver. Je m'imagine bien que vous n'aurez pas négligé celle qui concerne l'immenſe domination de votre auguſte Souveraine. Cela étant, prenez, s'il vous plaît, la treizieme carte de l'Atlas Ruſſe, intitulée *Uſſenſis Provincia*, & jettez les yeux ſur la partie de cette carte, ſituée au midi du Jaïk & de la ville d'Orenbourg, vous y verrez trois rivieres dont le capricieux cours du Nord au Sud m'empèche preſque de dormir par la peine que j'ai à le comprendre. Une de ces rivieres coule en un ſens contraire aux deux autres, & ſe jette dans le Jaïk près d'Orenbourg. N'eſt-il pas ſingulier que chacune des trois, après avoir roulé ſes eaux pen-

dant quelques verſtes, fait tout-à-coup le plongeon, & rentre dans la terre, puis, à quelques verſtes plus bas, elle ſe montre derechef, & enſuite ne fait que paroître & diſparoître juſqu'à la fin de ſon cours? Qu'une belle Bibi, pourſuivie par un amant, ſe montre & ſe cache alternativement pour irriter ſes deſirs, c'eſt ce que vous & moi concevons aſſez bien ſans doute, mais que trois rivieres de l'ancienne Scythie affectent une auſſi aimable coquetterie, c'eſt un problême que je ne puis réſoudre. Pour me tirer d'embarras, ma chere Bibi, ne connoîtriez-vous pas quelque ſavant de votre Académie, aſſez galant pour vous indiquer dans quel livre latin, françois ou italien cette eſpece de phénomene eſt expliquée. Si, ſelon M. Greſſet, dans ſon Vert-vert, deſir de fille eſt un feu qui dévore, celui d'un ancien faune de la forêt de Ste. Anne n'eſt pas moins feu & flamme. Ah que n'ai-je le pouvoir d'accomplir celui que vous m'avez inſpiré! l'enlévement d'Orithye par Borée ceſſeroit bientôt d'être une fable, & cela en dépit de tous les blondins qui vous obſedent.

Il y a près de ſix ſemaines que je lutte contre un mal de tête qui me tourmente & m'ennuie. Je ne ſais où il me conduira, mais je ſerois fâché d'y ſuccomber avant que d'être inſtruit pourquoi le cours des trois rivieres en queſtion ſe fait en ricochet.

Par votre lettre de Kolomainskoje-ſelo, du 16. Juillet, vous m'avez raſſuré contre le préjugé où j'ai été, avec tous les ſots de l'Europe, que le pays où vous êtes étoit celui du ſoupçon & de la méfiance, &

qu'il n'étoit pas sûr d'y parler d'autre chose que de la pluie & du beau temps. J'en étois d'autant plus surpris que la Russie, n'ayant à craindre que de sa propre immensité, ou de l'abus de sa puissance, & le soupçon n'étant que l'apanage des animaux timides, il me sembloit que ce défaut ne lui convenoit pas plus qu'aux aigles & aux lions. Enhardi par vos bontés, j'ose donc vous prier de m'apprendre, non qui vous êtes, mais ce que vous êtes; quels sont les avantages de votre situation, s'ils sont fixes, solides ou casuels, quels sont vos appointements & le nombre de vos compagnes, & si vous êtes aussi aimable envers elles qu'envers moi. Quoique né François je n'ai nul goût pour ce qui n'est que brillant & superficiel. Si, comme à Vienne, Londres & Paris, il y a chez vous un almanach annuel & public, où les qualités & les fonctions de chaque personne de la cour soient spécifiées, je vous prie de m'en procurer un. Seroit-il vrai que tout homme qui passe aux environs de l'endroit où la cour réside, fut-ce à cent pas, soit obligé de s'incliner tête nue, ni plus ni moins que si la Majesté souveraine étoit aux fenêtres? Je crois que cette étiquette asiatique convient tout au mieux à la barbarie Sibérienne & à la bassesse Chinoise, mais je pense que ces sortes de courbettes sont peu propres à élever l'ame & le courage d'un peuple qui aspireroit à être le rival de celui qui, en parlant autrefois aux maîtres du monde, s'énonçoit ainsi: *Moi & toi César.* Malheur à toute nation dont la soumission & le respect envers ceux qui la

gouvernent ne consisteroient que dans les souplesses de l'adulation ! L'espece de culte que l'Europe rend à l'auguste Autocratrice est tout autrement fondée: ses qualités personnelles, la sublimité de son ame, l'étendue & l'éclat de ses lumieres, sa tendre bienveillance envers l'humanité, vertu qui, selon moi, mérite le beau nom de piété essentielle, sa généreuse attention à réfréner le cruel enthousiasme de l'intolérance, & à calmer des dissensions intestines & convulsives qui, depuis si long-temps, troublent des nations entieres; voilà, aimable Bibi, quels sont les vrais motifs qui excitent leur vénération envers l'héroïne du Nord, dont l'équitable postérité fera un des plus grands objets de son admiration & de ses éloges.

Adieu, ma chere Bibi, je prie le ciel de vous donner pour étrennes, à l'occasion de l'année qui va naître, un brun ou un blondin qui vous aime comme le plus dévoué de vos amis & de vos serviteurs

V. J. Duval.

Vienne le 4. Décembre 1767.

P. S. Comme je m'intéresse infiniment aux progrès des arts & des sciences, dans un pays qui sera peut-être un jour leur seul & unique asile, pour peu que la litigieuse intolérance persiste à les chicaner; je prie ma belle & sémillante Bibi de témoigner à leur Mécene, le respectable M. le Général Betzky, les vœux sinceres que fait pour sa conservation le trop ancien Corydon d'Austrasie.

Je prie ma Bibi de ne pas lire le drame intitulé : le Comte de Comminges. Elle se jetteroit dans un couvent & je me verrois obligé d'y mettre le feu pour l'en faire sortir. Pour moi, je sens que, si j'étois femme grosse, & que j'assistasse à la représentation d'une telle piece, le froissement de mon cœur, le tumulte de toutes les passions relatives à la pitié, à la componction & à la terreur, me joueroient un fort mauvais tour.

Pour me dédommager de votre long silence, & me venger du mal de tête & de la sciatique qui me rendent sédentaire, je me suis mis à voyager en esprit, comme Mrs. les Russes s'en acquittent en personne, & voici, aimable Bibi, quels ont été mes guides. Les voyages & découvertes des Russes le long de la mer glaciale par M. Muller; son histoire du fleuve Amur; les voyages en Sibérie de M. Gmélin, l'histoire de Kamtschatka Kraschenínnikoff; celle de la Californie, par les Jésuites. J'ai suivi tous ces Messieurs, pas-à-pas, sans sortir de ma chambre, mais j'ai été très-affligé qu'un d'eux, Russe de nation, soit mort à vingt-quatre ans. Je regarde la perte d'un tel homme, comme une plaie faite à la nature humaine. J'ai murmuré que tant de rusés Vayvodes, dont les fines obliquités sont si naïvement décrites, jouissent d'un plus heureux sort. Oh combien d'automates animés n'ai-je pas trouvés parmi les Tonguses, les Jakutes & les autres nations du Nord asiatique! J'avoue que leur nombre m'a un peu effrayé. Ce qui me console est que déjà les rubans, les pompons & les manchettes s'introduisent

parmi les jeunes Bibis de ces pays-là, & je ne doute point qu'à la faveur de ces jolies fanfreluches, l'aimable ſexe ne parvienne à policer la barbarie, & à inſpirer des ſentiments à la ſtupidité même. Hélas! il n'y a plus que lui qui faſſe des miracles.

J'ai encore les vingt-neuf médailles papales dont je vous ai parlé. Comme elles ſont moins communes chez vous qu'en Italie, vous pourrez les donner au vénérable Archevêque de Tweer, au cas qu'il ait contribué à la traduction du douzieme & treizieme chapitre de Béliſaire, dont je ſuis chaque jour de plus en plus enchanté. Si vous êtes bien ſage je pourrai bien vous envoyer auſſi quelques fragments de certains mémoires qui vous indiqueront par quels ſentiers la providence m'a conduit à la forêt de Ste. Anne, & delà à la cour. Adieu mon aimable & ſilencieuſe Bibi.

LETTRE XXXIV.

Réponſe.

Vos lettres, mon cher Philoſophe, ſont l'admiration de toute la cour & ſervent de catéchiſme à mes blondins; ils ſe les arrachent l'un à l'autre pour les lire. Où prenez-vous tout ce que vous me dites? je n'ai garde de croire que c'eſt moi qui vous fournit de ſi belles penſées, puiſque je n'ai jamais fait le contour de votre perſonne. Ah! me voilà au fait, c'eſt

Mlle. de Guttenberg qui met le feu ſous la paille; je lui ſais très-bon gré de vous échauffer pendant mon abſence. C'eſt donc par le rôle de jalouſe, dont elle s'acquitte ſi bien, qu'elle a le don de vous enflammer. Comptez que j'ai de quoi vous ſervir; car ma jalouſie venant du cœur, elle doit ſurpaſſer celle de Mlle. de Guttenberg; tout bien calculé, je défie qu'on puiſſe vous réſiſter. Quand vous le voudrez, vous mettrez toutes les Bibis aux abois, & il n'y a prieres grecques ni latines aſſez efficaces pour nous garantir de tomber dans vos filets. Votre derniere lettre m'a fait rire à gorge déployée & j'en ris encore en écrivant ceci. Vous me demandez, quel eſt le nombre de mes compagnes. Nous étions premiérement douze; mais l'amour & le mariage en ont enlevé la moitié; la demi-douzaine qui reſte, eſt compoſée de Bibis non mariées. Quelques-unes en veulent mourir vierges; d'autres font ſemblant de n'être pas preſſées, ſans doute, parce que leur coloris eſt encore beau & vif. Nous ſommes logées, chauffées, éclairées, blanchies, avec bouche en cour, outre le caffé, thé, ſucre & équipage à ſix chevaux, quand nous le voulons. Notre ſervice conſiſte à dormir, manger & faire ce qui nous plaît; & malgré cela nous venons toujours à temps pour le ſervice de Sa Majeſté. Ah Monſieur, plaignez-moi de grace. Après de telles fatigues je cours riſque de gagner un embonpoint qui ne peut que m'être nuiſible. Notre ami, M. Mertens, gagne du terrein ici, car il eſt fort aimé. Je trouve auſſi que le ſéjour de Vienne ne l'a point gâté. Je m'attendois à le voir arriver avec quelques

quartiers de nobleſſe; mais point du tout; il eſt honnête homme, & je trouve que cet état eſt fort noble. Mais à propos de nobleſſe, ſavez-vous que la rhubarbe, que je vous envoie, eſt de fort bonne qualité? étant de la meilleure que l'on ait pû choiſir pour Sa Majeſté.

Que voulez-vous faire de mon petit buſte? En le mettant coucher avec vous, il vous refroidira; ce n'eſt qu'un morceau de marbre. Si vous le voulez, je vous l'enverrai quand la cour ſera retournée à St. Pétersbourg. En attendant ſervez-vous de l'ample barbe de St. Dimitri, elle vous rechauffera mieux que mon buſte. A l'égard des monnoies de Bolgar, je me doutois bien qu'elles vous ſeroient inutiles, mais j'ai voulu vous faire voir par-là, que je n'oublie pas vos commiſſions. Je fais toutes les recherches poſſibles pour vous en procurer dans le goût des eſtampes que vous m'avez envoyées. La médaille & la chaîne d'or cijointes ſont la marque diſtinctive qui décore les quatre cent députés des villes & provinces convoqués à Moſcou pour aſſiſter au code des nouvelles loix. Tous les Grands de l'Empire portent cette médaille à la boutonniere, comme une marque d'honneur. Je l'ai demandée pour vous à Sa Majeſté, & Elle m'a ordonné de vous l'envoyer. J'aurai ſoin de vous faire tenir un des nouveaux calendriers avec l'état de la cour Impériale. M. le Général Betzky me charge de vous faire ſes compliments. Votre Bibi vous embraſſe de tout ſon cœur, & vous prie de croire qu'elle eſt &

qu'elle ſera toute ſa vie votre très-dévouée & très-conſtante Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

Moſcou le 8. Décemb. 1767.

LETTRE XXXV.

AIMABLE & GÉNÉREUSE BIBI,

EN attendant que je puiſſe répondre aux divers articles de votre charmante Lettre du 8. Décembre, je cours au plus preſſé pour vous dire que, le 29. du même mois, l'illuſtre Prince Dimitri m'a remis une médaille & une chaîne d'or capable de me gonfler d'orgueil; de plus l'atlas Ruſſe où l'on voit les trois rivieres dont le cours m'empêche de dormir, le grand & le petit plan de St. Pétersbourg, & ceux des édifices qui rendent cette ſuperbe ville vraiment impériale. Joignez à tout cela plus de rhubarbe qu'il ne m'en faudroit pendant un ſiecle pour évoquer la ſanté, me rendre le cœur joyeux, & mettre la mort en fuite. Vous avez bien raiſon d'aſſurer que cette rhubarbe eſt de qualité; car je défie tous les quartiers héraldiques de la ſourcilleuſe & noble Germanie de produire d'auſſi merveilleux effets ſur l'ame que ce précieux antidote en produit ſur le corps. Mais comment faire pour remercier ma Bibi de tant de bienfaits accumulés ſur celui qui les mérite le moins? On dit que les grandes paſſions ſont muettes; en ce cas ma reconnoiſſance eſt donc une grande paſſion, car lorſque l'illuſtre Prince

me remit le trésor dont vous m'avez enrichi, je me trouvai tellement confondu, que les expressions me manquerent, ma bouche s'ouvroit & se fermoit sans rien dire, il n'y eut que mon cœur qui, par ses épanouissements, m'empêcha d'être un sot à mes propres yeux. Mais aussi de quoi vous êtes-vous avisée de me faire participer en quelque sorte aux honneurs d'une législation digne de la Thémis qui veut le plus de bien à la nature humaine, & qui n'oublie rien de ce qui peut le mieux contribuer à la diriger & à la rendre heureuse? Puisse cette nouvelle Astrée continuer à mériter des autels dans tous les cœurs sensibles à la reconnoissance, & à triompher de tous les monstres qu'enfantent la discorde & l'envie! Ce sont les vœux de la saine raison, & en particulier ceux que l'instinct suggere à un ancien sauvage que les Bibis ont apprivoisé, & qui croit, comme elles, que le bonheur de la terre dépend de la sagesse de ceux & de celles qui la gouvernent.

Est-il donc vrai, ma chere Bibi, que vous & vos aimables compagnes passiez une partie de la vie à vous promener en carosse à six chevaux, à manger & à dormir, & l'autre partie à ne rien faire? Je suis charmé d'en être instruit. Ce petit détail me sert à expliquer l'amplitude du tour de gorge de quelques Bibis Russes que j'ai admirées jadis, & que j'ai prises pour les nourrices du genre humain. Quoique ce titre soit très-beau, gardez-vous bien de le mériter. Il est agréable d'être dodue, mais trop d'embonpoint est toujours incommode. Je l'ai éprouvé une fois, mais les feux

de l'amour & les glaces de la cigüe y mirent bon ordre. Cependant je ſerois au déſeſpoir qu'en pareil cas ma Bibi eût recours à des remedes auſſi bruſques & auſſi violents. Il y en a de plus doux, mais encore plus dangereux.

C'eſt à la tête du Roſyzk que je mettrai l'eſtampe de St. Dimitri, & c'eſt au chevet de mon lit que je placerai la vôtre quand je l'aurai. Je crois, Dieu me le pardonne! que, même à mon âge, un de vos pompons, un ſeul de vos cheveux me procureroient de plus beaux ſonges que tout un oreiller garni de barbes les plus vénérables & les plus prolixes. Ce n'eſt pas que je n'aie du reſpect pour les reliques, & du penchant pour ce que l'on nomme dévotion. Il m'a ſuffi autrefois qu'elle ait de l'affinité avec la tendreſſe pour que mon cœur en ait été fortuitement &, pour ainſi dire, machinalement épris. C'eſt ce que vous pourrez voir dans le ſecond des quatre fragments hiſtoriques (*a*) que je vous adreſſe, à deſſein de vous mieux mettre au fait de ma façon de penſer & de ſentir.

La nature féconde en bizarres portraits
Dans chaque ame eſt marquée à de différents traits.(*b*)

Et ce ſont juſtement eux qui forment la phyſionomie des ames. Heureux ſi les Souverains & les Bibis deviennent infaillibles à diſcerner les vrais d'avec les faux. Ceux-là ceſſeront d'être trompés & celles-ci d'être ſéduites.

(*a*) C'eſt auſſi le ſecond des 4 cahiers qui ſe trouvent placés à la tête de cette correſpondance.

(*b*) Boileau.

Il eſt flatteur pour moi d'être le catéchiſte de vos blondins, mais j'avoue que, n'ayant ni le temps, ni le bonheur de les connoître, j'ignore ſi la diſcrétion permet que tous ſoient nos confidents. Le cœur n'eſt pas toujours auſſi bruyant que l'eſprit. Il a ſes réſerves, & quelquefois ſes ſecrets, mais qui bientôt ceſſent de de l'être quand ils ſont confiés à des blondins peu diſpoſés à profiter de l'avis énoncé dans ce précepte:

Que jamais la parole, à ſortir trop preſſée,
N'oſe dans vos diſcours prévenir la penſée. (c)

Mais je m'apperçois que je prêche au lieu de diſcourir; eh bien parlons & jaſons, c'eſt l'eſprit du ſiecle. Je voudrois ſavoir le prix de toutes les eſtampes que vous m'avez envoyées, & à qui je dois remettre les cinquante ducats deſtinés à completter le recueil des magnifiques monuments de la Ruſſie. C'eſt en rougiſſant que j'oſe dire à mon aimable commiſſionaire qu'il me manque encore les plans de la maiſon Impériale de Czarsko-Selo & de ſon hermitage, de celle d'Oranienbaum, de Péterhoff, ceux des environs de Moſcou, celui du grand hôpital où mon ami M. Mertens & ſa Bibi réſident, ſans oublier celui du palais où la mienne a été malade pendant la navigation qui a occaſionné l'auguſte traduction du Béliſaire que l'univerſité de Paris vient de condamner. Il ne faut pas s'en étonner; vous ſavez qu'elle ſe dit fille des Rois de France, ſi elle l'eſt de tous, il lui eſt très-permis de

(c) Boileau.

radoter, car assurément elle doit être fort vieille, & par conséquent très-excusable.

Quant à la médaille législative, je ne vous demande point quel est son prix, car tout ce qui vient de l'Olympe est inestimable, & ne peut se payer qu'en dévouements & en respects. J'en suis vraiment pénétré, mais des sentiments stériles & sans effet sont bien peu de chose. Cependant c'est tout ce qu'on peut attendre d'un objet prêt à finir.

Je me suis avisé derniérement de soutenir à quelqu'un que la langue russe, eu égard aux voyelles qui terminent une infinité de ses mots, pouvoit être, ou peu s'en faut, aussi musicale & chantante que la langue italienne, & cela sur ce qu'on m'a dit qu'on avoit représenté des opéra russes dont les ariettes avoient été notées & imprimées sur de la soie pour que chacun pût les étudier pendant le spectacle. Si pour convaincre les incrédules il plaisoit à ma sémillante Bibi de me procurer une ariette russe, notée & imprimée de la sorte, j'en serois aussi ravi que peut l'être une favorite du serrail lorsque le Sultan lui annonce ses affectueuses intentions par le vol du mouchoir.

Les papiers publics m'apprennent que votre auguste Uranie a établi huit observatoires dans autant d'endroits de son vaste empire, pour y examiner le passage de la belle Vénus vis-à-vis de la face du Soleil. Je suis enchanté que cette puissante Souveraine ait recours aux immuables loix des astres, pour mieux cimenter les siennes. Puisse-t'elle, par leur simplicité, les rendre aussi constantes & aussi durables que celles de la

nature ! Et vous, ma belle Bibi, puiſſiez vous trouver un blondin aſſez complaiſant pour m'indiquer l'exacte poſition des huit obſervatoires en queſtion, afin qu'au plutôt je puiſſe les marquer par un petit cercle azuré dans l'atlas dont vous m'avez enrichi.

Il n'y a ſorte de proſpérité que je ne ſouhaite à M. le Général Betsky, en échange du ſouvenir dont il m'honore, & de ſon goût pour les progrès des ſciences & des beaux arts.

Je n'ai point encore écrit à mon digne ami M. Mertens, & j'en ai honte. Mais s'il ſavoit ce que j'ai ſouffert depuis ſon départ, & l'ennui que me cauſe mon continuel mal de tête, je ſerois plutôt l'objet de ſa compaſſion que celui de ſes reproches.

Je vous ſuis très-obligé de m'avoir éclairé ſur votre ſort & celui de vos compagnes. Mais la réduction que l'Amour & l'Hymen ont faite parmi elles, me fait trembler. Je crains que ma Bibi ne ſoit trop tôt du nombre de celles qui ne font que ſemblant de vouloir garder le feu ſacré. Je m'en conſolerai pourtant, ſi ſon Adonis me permet, au moins une fois l'an, de tourner les yeux vers elle & de l'aſſurer de l'inaltérable amitié avec laquelle je ſuis & ſerai le reſte de mes jours, aimable Bibi, votre très-humble & très-reſpectueux ſerviteur

V. J. Duval.

Vienne le 15. Janvier 1768.

P. S. Un pauvre tourneur m'apporta derniérement un joujou de ſa façon, qu'il lui plaît d'appeller une ſang-ſue. Ce n'eſt qu'une ſpirale de corne de bœuf,

propre à effrayer les enfants. L'ayant montrée à une Bibi de la cour, par ma foi ! s'eſt-elle écriée, voilà votre ſymbole, vous devriez l'envoyer à votre belle Ruſſe ; car, à juger par tout ce que vous recevez d'elle, vous êtes une vraie ſang-ſue à ſon égard. Comme les Bibis ont preſque toujours raiſon quand elles ſont belles, je ne puis mieux faire que de déférer à l'avis de celle qui n'eſt point votre rivale.

Je prie derechef ma chere Bibi, de me dire, ſi elle veut bien agréer les vingt-neuf médailles papales qui me ſont devenues inutiles. Si elle n'en ſait que faire, elle pourra les échanger contre quelques monnoies des Califes, anciens Pontifes des Muſulmans. C'eſt chou pour chou.

Je lis préſentement un livre que je veux envoyer à mon ami le Frere Zozime, Supérieur de l'Hermitage qui a été le berceau de ma fortune, pour en faire ſon profit. Ce livre a pour titre : *Lettres ſur la danſe & les ballets*, par M. Noverre à Vienne, 1767, 1 vol. in-8°. Jamais lecture ne m'a plus humilié. J'y vois en très-beau ſtyle qu'un excellent maître de ballets eſt auſſi unique que le phénix, & que tout ce que l'univers a produit de grands hommes en tout genre, n'ont été que des pygmées en comparaiſon d'un parfait maître de ballets. Si vous ne voulez pas m'en croire, liſez le livre &, que vos blondins l'apprennent par cœur, s'ils ne ſont pas de mon ſentiment, je veux que l'on me tonde comme le ſont nos moines. L'auteur eſt ici, je l'ai vu de mes propres yeux ; c'eſt une viſion béatifique

béatifique pour les Viennois. Venez, aimable Bibi, venez y participer.

On dit qu'il ſe publie une gazette françoiſe à St. Pétersbourg. Cela eſt-il bien vrai? S'il eſt ainſi, de quoi peut-elle parler? Je m'imagine qu'elle ſera tout au moins auſſi viſée & reviſée que celle de Vienne & de Paris, & par conſéquent auſſi ſeche & auſſi inſipide. N'importe, ſi vous avez la bonté de m'envoyer les eſtampes qui me manquent, je vous prie de les faire envelopper de deux ou trois gazettes françoiſes & d'une ruſſe, s'il y en a. Lorſque je voyageois, à mon arrivée dans une capitale, je parcourois tous les marchés publics pour connoître en quelles productions le pays abondoit le plus; je liſois la gazette du lieu, pour me former une idée de la liberté civile. Je lorgnois toutes les Bibis pour ſavoir ſi j'étois en Circaſſie ou chez les Samoyedes. J'allois à la comédie pour y étudier le goût national. Les égliſes, les palais & les hôpitaux m'apprenoient une infinité de choſes que je ne puis vous dire. A l'égard du peuple, cet utile & reſpectable fond de toutes les nations, j'entrois dans leurs humbles chaumieres &, ſelon la propreté ou la miſere qui y regnoit, je jugeois de la nature du gouvernement; & c'eſt ainſi que, ſans être médecin, je tâtois le pouls à l'humanité.

LETTRE XXXVI.

Réponse.

COMMENT donc, mon cher Philoſophe, vous êtes malade? j'en ſuis fâchée. Vous faites très-bien de lutter contre cet ennuyeux mal de tête ; ſi j'étois là, je vous aiderois à vous en défaire ; oui de tout mon cœur. La rhubarbe impériale que je vous ai envoyée, doit faire ſes fonctions, & comptez qu'elle ne peut manquer de produire un bon effet. J'eſpere que l'explication que je vous envoie du cours alternatif des trois rivieres Kalmukes mettra fin à votre inſomnie. Vous voyez, Monſieur, qu'il ſemble que les Bibis & les rivieres ſe ſoient donné le mot pour vous tourmenter & exciter votre curioſité.

Que ne ſuis-je une des trois rivieres en queſtion ; au lieu de me cacher ſous terre, comme elles font, je me garderois bien de diſparoître un ſeul inſtant aux yeux de mon aimable Philoſophe. Vous ſouhaitez donc de ſavoir ce que je ſuis, & quels ſont mes avantages. Sachez Monſieur, qu'ils ſont très-conſidérables & plus qu'une tête évaporée, comme la mienne, ne peut prétendre. J'ai le bonheur de ſervir & d'approcher tous les jours une auguſte Souveraine qui ſe fait un vrai plaiſir de me ſouſtraire par ſes bontés au joug du deſpotiſme. D'ailleurs, l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, me remplit de contentement & il ſeroit complet, ſi vous étiez à portée de moi. Je ſuis très-

mortifiée de ne pouvoir trouver le rouble antique au revers du glorieux St. Nicolas; on prétend qu'il eſt fabuleux & que perſonne n'en a vu. Quant à la monnoie Géorgienne, vous pourrez en avoir des nouvelles dans quelque temps; j'ai donné commiſſion de la chercher.

Outre le grand plan & les vues des édifices de St. Pétersbourg, que je vous ai envoyés, vous recevrez auſſi toutes celles des maiſons Impériales avec l'eſtampe du Grand-Duc & toutes celles que je pourrai trouver. Le réglement, le plan & l'élévation de l'immenſe hôpital de Moſcou vous ſera auſſi envoyé, & j'eſpere que vous ſerez content de la morale du réglement, & que vous approuverez la diſtribution de ce vaſte & magnifique édifice. Je pars demain avec la Cour pour Pétersbourg; ſitôt que j'y ſerai arrivée, je ferai placer votre portrait à côté de mon lit. Quel plaiſir aura votre Bibi de repaître ſes yeux ſur l'image de celui qui occupe ſon cœur! Qu'un autre que vous me l'ait procuré, c'eſt en quoi vous avez tort; je ſai fort bien qu'à votre âge, on n'eſt, ni on ne doit plus être amoureux; mais ſavez-vous, M. le Philoſophe, que l'amour peut être fort bien remplacé par l'eſtime & par l'amitié? Ce que vous me dites ſur la triſte & affligeante qualité de Veſtale, n'a rien qui m'étonne. Celles de l'ancienne Rome étoient amplement dédommagées par les prérogatives, dont elles jouiſſoient &, à ce prix, je conſentirois très-volontiers de garder toute ma vie ce qu'il vous plaît d'appeller le feu ſacré. Si ſur ce pied-là j'euſſe été Veſtale à Toulouſe, comptez que

les fanatiques de cet endroit n'auroient jamais fait périr l'innocent Calas, par un supplice, dont la feule idée fait frémir & que notre augulte Impératrice vient de fupprimer dans toute l'étendue de fon vafte empire. Adieu, mon cher Philofophe, tâchez de vous bien porter. Dans peu je ferai plus près de vous d'environ cent lieues d'Allemagne, c'eft quelque chofe, mais ce n'eft pas affez.

Anaftafie Socoloff.

Mofcou le 18. Janvier 1768.

LETTRE XXXVII.

Aimable Bibi,

Les deux livres de monnoies que vous *fouhaitez*, quoiqu'imprimés ici, ne s'y vendent pas. Feu Sa Majefté l'Empereur en ayant fait la dépenfe, il n'en fit tirer que très-peu d'exemplaires pour les diftribuer à des grands Seigneurs ou à des Savants du premier ordre. Or, comme ma Bibi n'eft pas d'un rang éminent & qu'elle n'a jamais étudié dans aucune univerfité, crainte de devenir trop favante, il n'eft pas étonnant que les deux volumes lui foient encore inconnus. Cependant votre curiofité à cet égard & votre goût pour les empreintes, en foufre ou en plâtre, me perfuadent qu'où vous êtes, il n'y a point de collections métalliques, comme ici & ailleurs. J'en fuis furpris; la Thémis du Nord fait très-bien que ces fortes de monuments font plus durables que les

empires, témoins ceux que l'antiquité Grecque & Romaine nous a transmis. Quand donc ils ne serviroient à la puissante Autocratrice qu'à éterniser les merveilles de son regne, ils seroient dignes de son attention & de celle de l'équitable postérité. Cela étant, rien ne l'empêche de donner ordre à toutes les personnes qui ont l'honneur de la servir dans les pays étrangers, de rassembler tout ce que les balanciers de l'Europe & de l'Asie font éclorre, c'est-à-dire, une seule piece de chaque espece, en fait de monnoie courante, & une sur chaque événement, en fait de médailles. Moi, qui ne suis qu'un atôme, voici de quoi je m'avisai autrefois; soyez y attentive & vous verrez que les petites causes produisent quelquefois de grands effets. Après la fatale révolution de la Lorraine, me trouvant transféré sur les bords de l'Arno, comme les Hébreux le furent jadis sur les fleuves de Babylone, & tout au moins aussi triste qu'ils l'étoient; pour me dissiper, j'entrepris un jour la revision générale de mes finances, & je trouvai que leur total montoit à près de 300 sequins ou ducats du plus bel or du monde. Que faire de tout cela? les contempler? c'étoit bientôt fait, car ils se ressembloient tous & d'ailleurs je n'étois ni un Midas ni un Harpagon. Passionné dès-lors pour la diversité, (excepté en fait de Bibis comme l'aimable Anastasie ne l'éprouve que trop) je résolus en moi-même d'échanger toutes ces monnoies en autant d'autres pieces d'or de la même valeur, marquées au coin de tous les Souverains & autres Princes de l'Europe. Par ce moyen, me disois-je, j'observerai la

physionomie des Grands de la terre & je verrai si elle annonce les qualités que l'histoire leur attribue. Je me mettrai au fait de leurs traits, de leur âge, de leurs armoiries, de leurs titres les plus authentiques, de leurs prétentions, de leurs devises, & par la matiere plus ou moins pure de leurs monnoies, par la forme des lettres, l'expression des légendes & la gravure plus ou moins réguliere des types ou figures, je jugerai de leur probité, de leur opulence, de leur génie, de leur goût & de l'esprit dominant de leur siecle. Prévenu de ces idées & instruit que l'Allemagne étoit une pépiniere de dynasties & de principautés, & qu'alors toutes sortes de monnoies étrangeres y avoient cours, j'écrivis ce que j'en pensois à feu mon respectable Mécene M. le Baron de Pfütschner, Ministre d'Etat de feue Sa Majesté l'empereur François I. Je le priai très-instamment de me procurer la même quantité de monnoies d'or, au coin de différens Princes, que celles qui lui seroient remises de ma part, & c'est à quoi il eut la bonté de consentir. Il fit plus, il lut ma lettre à feu mon auguste Souverain, lequel trouvant ce projet beaucoup plus qu'amusant, forma celui de rassembler de toutes les parties de notre hémisphere & autant qu'il seroit possible, une monnoie ou médaille, tant en or qu'en argent, de tous les divers Princes qui ont existé depuis Charlemagne, où se termine la collection d'Autriche, jusqu'au siecle présent; & c'est à quoi j'ai été employé pendant quinze à seize ans. Voilà, aimable Bibi, la très-petite & très-véritable origine d'un trésor historique, sans contredit le plus vaste & le plus pré-

cieux qui ſoit en Europe, & c'eſt la lecture d'une ſimple lettre qui l'a occaſionné. Je poſſede encore la petite collection, qui par ſon arrangement a été comme l'eſquiſſe & le modele de celui de l'immenſe cabinet. Elle conſiſte en deux cent cinquante-ſix petites pieces d'or, très-bien conſervées, toutes d'un coin différent & telles qu'elles ſont indiquées dans la liſte ci-jointe. La crainte que cette jolie ſuite ne ſoit diſſipée après ma mort, ce qui ſeroit un vrai dommage, m'excite à m'en défaire pour ce qu'elle m'a coûté, c'eſt-à-dire, pour vingt à trente ducats au-deſſus de ſa valeur intrinſeque. Car je ne ſuis rien moins qu'adorateur de Plutus; mais je ne voudrois m'en deſſaiſir, qu'à condition que cette ſuite reſtât dans ſon entier, pour l'inſtruction de quelque jeune & riche Seigneur, d'aſſez bon goût, pour ne les pas jouer aux cartes ou aux échecs. Si vous en connoiſſez quelqu'un, aſſez ſage pour l'acquérir à cette condition, daignez m'en donner avis & je ferai mon poſſible pour la lui faire tenir. Il me reſte une autre collection relative à l'ancienne Rome, qui eſt ce que j'ai de plus précieux, & pour laquelle je n'ai rien épargné. Autrefois paſſionnément curieux de connoître les traits du viſage des fiers oppreſſeurs de l'univers, & employé pour lors à enſeigner leur hiſtoire dans l'académie de Lunéville, je réuſſis à me former une jolie ſuite chronologique des turbulents maîtres du monde. Cette ſuite eſt compoſé de cent ſoixante-huit différents individus, en trois cent trente-trois petites pieces, dont quarante en or, & les autres en argent & en petit bronze, toutes

vraiment antiques, la plupart très-rares & des mieux conſervées. L'âge où je ſuis m'invite auſſi à m'en défaire, pour en laiſſer le prix à des pauvres parens, ſeul & unique héritage qu'ils aient à eſpérer de la part d'un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de courtiſer la fortune, quoique, pendant cinquante-un an, il ait habité autour de ſes autels. Si la ſuite en queſtion manquoit au tréſor de l'auguſte Thémis, je ſerois enchanté qu'elle y trouvât un ſûr azile contre la diſperſion à laquelle elle ſeroit expoſée ſi je venois à manquer. Quant à ſon prix, ſelon moi, il n'excede pas celui de la collection précédente, quoique deux médailles en or, l'une de Domitia, femme du cruel Domitien, & l'autre du vénérable Pertinax, aient couté, l'une dix-neuf ducats & l'autre treize, & les deux *Gordiens* Africains pere & fils, chacun huit ducats. Leur cherté m'avoit engagé à les offrir pour l'ancien cabinet impérial, mais il ſe trouva que de pareilles y étoient déjà.

L'inſomnie que m'ont cauſée les trois rivieres de la 3me. carte de l'atlas Ruſſe n'eſt pas encore finie, quoiqu'aſſez au fait de tous les fleuves qui font le plongeon, je n'en ſais point, dont le cours ſoit auſſi capricieux que celui de ces trois rivieres. Si ma Bibi en étoit une & moi la mer Caſpienne, je m'avancerois dans les terres pour l'abſorber & la recevoir dans mon ſein. En attendant, je vais faire mon poſſible pour me procurer une carte particuliere du pays des Kalmuks, ſitué à l'orient du Jaïk. Je vous ſuis très-obligé de la notice que vous m'avez envoyée, mais elle ne me ſuffit pas. Bien vous prend ma belle, d'être la rivale du mouve-

ment perpétuel; ſans quoi expoſée à recevoir de la premiere main les tendres zéphirs, que le Nord a exhalés pendant cet hyver, tous les feux de l'amour & les fourrures de la Sibérie n'auroient pu empêcher votre ſang d'être auſſi glacé que le mien.

Ah petite ambitieuſe! eſt-il donc vrai que la triſte & affligeante virginité ne vous déplairoit pas, ſi en même temps vous jouiſſiez de toutes les prérogatives des antiques Veſtales de Rome? Mais ſavez-vous que quand elles laiſſoient éteindre le feu ſacré, le grand Pontife les fouettoit comme des toupies; & qu'en pareil cas, ſi j'étois grand Prêtre & vous Veſtale, je ferois couper les queues de tous les renards bleus du Kamtſchatka pour les employer à fuſtiger ma belle Bibi? Que l'on diſe encore que les Bibis m'ont apprivoiſé & que je ne ſuis plus auſſi ſévere que je l'ai été dans la forêt de Ste. Anne! Adieu mon aimable, mes yeux ſont fatigués & voient à peine ce que j'écris, mais voilà mon cœur qui prend la plume pour vous aſſurer du reſpectueux dévouement & de la conſtante amitié du trop ancien berger d'Auſtraſie.

V. J. Duval.

Vienne le 10. Mars 1768.

LETTRE XXXVIII.

Mon aimable Bibi,

J'ai lu autrefois dans un Dictionnaire académique qu'un homme malade étoit un homme qui ne se porte pas bien. Selon cette définition il faut donc que je sois malade car, depuis cinq ou six mois, je me sens fort exténué tant de corps que d'esprit. L'arrivée de la 74e. année de mon âge, l'interminable hiver qui nous désole & le silence de ma Bibi pourroient bien en être la cause. Mais qu'y faire? Crainte de pis je me hâte de vous envoyer la médaille nuptiale de l'auguste Bibi qui va remplacer à Naples celle de ses sœurs dont vous devez avoir reçu la numismatique apothéose. Il faut apparemment qu'un Roi soit un morceau bien rare & bien friand, pour engager une impériale Bibi à l'aller chercher si loin. A sa place je vous jure que je n'en ferois rien. Est-ce donc que les Rois sont dispensés des égards que la décence prescrit envers le beau sexe? Quoi! nous autres plébéiens, qui sommes les nourriciers des Monarques, & les appuis de leurs trônes, nous parcourons la terre, & quelquefois les mers, pour trouver la Bibi que le ciel nous destine, & un Roi ne fera pas quelques centaines de lieues pour aller au devant de la sienne! En vérité cela n'est pas poli. Que l'on me dise encore que l'univers se regle sur l'exemple des Rois! Si cela est, il y a bien des cas où l'univers à tort. Adieu, ma belle Bibi,

portez-vous mieux que votre conſtant ami l'ancien berger d'Auſtraſie

V. J. Duval.

Vienne le 15. Mars 1768.

P. S. Je n'ai point encore reçu l'almanach de cour que l'aimable Anaſtaſie m'a promis, mais je l'attends avec confiance. Je ſerois fort aiſe d'y trouver les noms de tous les députés pour la redaction du code Impérial, de même que ceux des diverſes provinces dont ils ſont les agents. J'ai lu derniérement la copie d'une lettre où on conſeille à l'auguſte Thémis d'ériger une Académie de droit pour veiller à l'obſervation de ſes loix. Faſſe le ciel que l'éloquente chicane des Avocats ne réuſſiſſe jamais à en obſcurcir le texte, comme les Théologiens ont réuſſi à embrouiller celui des loix divines! Pour cela il ne s'agit que d'avoir de l'orgueil, de l'eſprit & de l'avidité. Bienheureuſe ville de Norcia! (*) vous avez des loix que vous obſervez & point d'Avocats! Peut-être avez vous ſu que le célebre Chriſtophe Colomb a refuſé d'en infecter les nations atlantiques. Puiſſent celles du Nord aſiatique jouir du même bonheur! Elles en jouiront ſans doute ſi, avec l'autorité requiſe, leurs juges n'ont que de la droiture dans le cœur & de la juſteſſe dans l'eſprit.

(*) Petite ville d'Italie au Duché de Spolete.

LETTRE XXXIX.

MA BELLE & SILENCIEUSE BIBI,

IL y a long-temps que je vous crois aux champs-Elisées, car dans ce monde une Bibi qui ne parle plus, est une Bibi qui ne vit plus. Savez-vous que, depuis sept ou huit mois, je suis menacé de ne plus vivre, & que c'est un de vos compatriotes, c'est-à-dire le vent du Nord, qui, pendant ce dernier hiver, m'a glacé le sang dans les veines, & m'a causé toutes les fluxions dont j'éprouve encore les tristes effets? Ah le cruel! puisse-t'il devenir un vent-coulis! C'est lui qui en 1709 manqua de me faire périr; & c'est lui qui, cette année, en détruisant la vigne des anacoretes de Ste Anne, réduira mes anciens maîtres à ne boire que de l'eau toute claire. Mais patience! en dépit de lui je leur enverrai de quoi avoir du vin, car je sais que le ciel a fort peu d'égards aux pénitences quand elles sont involontaires.

Enfin, après une petite éternité de silence, je reçois une de vos lettres (*) qui m'apprend que vous vivez encore, que vous avez bonne memoire puisque vous ne m'avez pas oublié, & que vous avez reçu ce que j'ai osé vous envoyer, à l'exception des vingt-neuf saints Peres dont vous ne me dites rien, sans doute parce qu'aucun d'eux n'a été souverain Pontife en Russie, & que par conséquent on y a été privé de

(*) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

leurs indulgences. C'eſt bien tant-pis vraiment. Car dans un pays, où les Bibis ſont ſi charmantes & les blondins ſi ſéduiſants, il eſt comme impoſſible que les indulgences n'y ſoient néceſſaires. Nous autres Catholiques, nous avons une plus juſte idée de ce qu'il nous faut. Comme nous avons plus de loix que nous n'en pouvons obſerver, nous avons auſſi des gens qui, pour un peu d'or, ont la bonté de nous en diſpenſer. Si vous n'avez rien de pareil parmi vous, c'eſt une marque que les foibleſſes humaines y ſont peu communes. C'eſt dommage, car quelques blondins m'ont fort aſſuré que, parmi ces foibleſſes, il y en avoit de très-agréables, mais dangereuſes, eu égard aux ſuites qui en réſultent. Qu'en dites-vous, ma belle Bibi?

Ni les trois Almanachs en langue Françoiſe, ni le Code, ni l'indication des huit obſervatoires après leſquels je ſoupire, ne me ſont point parvenus, & c'eſt pour cela que je les recommande à votre ſouvenir, ſans oublier l'eſtampe de Son Alteſſe Impériale, celles de quelques-unes de vos beautés, de même que quelques monnoies de la Crimée, & ſur-tout celle de Géorgie à tête de porc, gravée, dit-on, tout exprès pour en dégoûter les ſuperſtitieux Muſulmans. Si le code de l'auguſte Thémis n'eſt pas traduit en latin ou en françois, ce ſera pour moi une véritable apocalypſe, car j'ignore totalement la langue allemande. J'ai toujours cru qu'il me faudroit dix ans pour en apprendre un mot & autant pour le bien prononcer; de ſorte qu'au lieu de paroles je me ſuis borné à n'ap-

prendre que des chofes, & cela dans une langue que ma Bibi parle beaucoup mieux qu'elle ne l'écrit. En conféquence de la promeffe que vous m'avez faite que les deux cent cinquante-fix pieces d'or dont vous avez la lifte, ne feroient point immolées aux autels du hazard, je les ai toutes remifes le 13. de ce mois entre les mains de l'illuftre Prince Dimitri pour vous les faire tenir. Leur prix eft de deux cent quatre-vingt fix fequins ou ducats, parce que, pour les raffembler, il y en a peu, & fur-tout les anciens, qui n'aient couté un peu plus que leur valeur intrinfeque. Tous font exactement numerotés & arrangés felon l'ordre énoncé dans la lifte que vôus avez reçue; lifte que je crois la plus méthodique qui puiffe convenir à cette fuite. Il eft vrai qu'en qualité de benin Catholique, j'ai donné le pas au facerdoce fur l'empire & la royauté, mais fi, en vertu des clartés de notre fiecle, il vous plaît de lui affigner un rang moins faftueux, j'en ferai ravi, quand ce ne feroit que pour me venger des quatre carêmes qu'il a inventés pour exténuer quatre fois par an la fanté de l'aimable & fcrupuleufe Anaftafie.

Quant à ma petite fuite des anciens maîtres du monde, compofée de trois cent quarante-quatre petites pieces, tant en or, en argent, qu'en petit bronze, avant que de vous les envoyer j'aurai foin de les arranger par ordre chronologique, pour que d'un coup d'œil vous puiffiez diftinguer quels ont été les temps les plus floriffants de l'empire Romain d'avec ceux qui en ont produit la décadence.

Ce que je vous dis là ne ſont pas des chanſons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons. (*)

Pour le prouver, que l'on me montre une collection de monnoies Ruſſes, depuis Jgor juſqu'à l'auguſte Thémis, & une ſuite de médailles Romaines, depuis Jules Céſar juſqu'aux infortunés Paléologues; ſi dans une heure, je ne mets pas ma Bibi au fait de l'état de chaque regne, relativement aux arts & aux ſciences, je conſens que, quand je demanderai un coup de bec à cette Bibi, elle faſſe quatre pas en arriere comme elle a fait à l'aſpect de la ſangſue que je lui ai envoyée.

C'eſt en admirant les livres, les cartes, les eſtampes, le thé de la Chine, la rhubarbe, & ſur-tout l'honorable médaille à chaîne d'or dont vous m'avez enrichi, que quelques Bibis Viennoiſes m'ont comparé à l'avide reptile dont la figure vous a fait peur. Si j'étois un ſémillant officier François, a mince équipage, & vous une jeune douairiere, ennuyée de la viduité, on ne trouveroit pas étrange, ſur-tout à Paris, que vous fuſſiez ma tributaire. Mais qu'un ancien Faune de la forêt de Ste. Anne ait pouſſé ſes conquêtes juſqu'au voiſinage du cercle polaire, & y ait mis à contribution une belle & fringante Bibi, dites-moi, je vous prie qui eſt-ce qui ſe l'imaginera? Moi-même jai peine à n'en pas douter, tant il eſt vrai qu'il y a des vérités très-difficiles à diſtinguer de la fiction. Il en eſt une dont l'exiſtence n'a nul beſoin d'être atteſtée

(*) Moliere, Ecole des femmes.

par l'Evangile. C'eſt la vive & ſincere amitié avec laquelle je perſiſterai d'ètre le reſte de mes jours

Mon aimable Bibi

Votre très-dévoué & reſpectueux ſerviteur l'infirme & trop ancien Corydon d'Auſtraſie

V. J. Duval.

Vienne le 20. Juin 1768.

P. S. Je viens de recevoir les deux cent quatre-vingt ſix ducats de la part de Son Alteſſe le Prince de Galitzin.

V. J. Duval.

LETTRE XL.

Aimable Bibi,

Je m'empreſſe de vous annoncer que l'illuſte Prince Dimitri m'a remis hier les quatre volumes couleur de roſe que votre généroſité m'avoit deſtinés. (*) J'ai preſque dévoré celui qui m'eſt intelligible, & je vous promets d'aller bientôt à l'école pour y étudier ce que les trois autres contiennent. Celui que je viens de parcourir m'a fait rougir de mon ignorance de telle ſorte que, ſi vous euſſiez été préſente, je me ſerois ſaiſi de votre éventail pour vous cacher ma confuſion. Né dans un pays où l'on ne prêche que la ſoumiſſion, &

(*) Quatre exemplaires de l'Inſtruction pour le code de loix.

& où le fanatiſme national eſt à ſon comble, en vrai badaud, j'ai long-temps cru que ce n'étoit qu'à Paris & dans ſes fauxbourgs, que l'ordre civil & politique d'un gouvernement étoit bien connu. Les vérités authentiques que le petit livre renferme m'ont amplement détrompé, & c'eſt à ma chere Bibi que j'en ai l'obligation. C'eſt elle auſſi qui me procure ce que l'auguſte Thémis a dicté pour le bonheur du tiers de notre globe ſoumis à ſon Empire. En faiſant parvenir juſqu'à moi ce glorieux monument de ſa ſageſſe, vous m'avez rendu un ſervice très-réel & fort au-deſſus des remerciments & de la vive reconnoiſſance que vous doit

AIMABLE BIBI

Votre zélé ſerviteur & ami,
l'infirme & trop ancien berger d'Auſtraſie V. J. Duval.

Vienne le 25. Juin 1768.

P. S. Tandis que l'on meurt de faim en Europe, on n'y a jamais tant parlé d'agriculture, & ſur-tout dans le pays des modes. On aſſure que de tous les réglements que l'on a faits en faveur de cette vraie nourrice du genre humain, celui de votre Académie d'agriculture eſt le plus judicieux & le plus ſenſé. S'il eſt en françois ou en latin, je ſerois auſſi charmé de le lire que je l'ai été en appliquant des coups de bec ſur ce que vous avez écrit au commencement des livres couleur de roſe. Hélas! que cette couleur ne

me convient-elle autant qu'à vous! Nous en ferions un bon ufage.

Je viens de recevoir auffi l'indication des obfervatoires que l'augufte Uranie fait conftruire pour obferver le paffage de la belle Vénus, mais n'ayant pas encore ouvert le paquet, je ne puis vous rien dire de ce qu'il contient.

LETTRE XLI.

Mon aimable Bibi,

Ce que j'ai lu derniérement m'a effrayé. Eft-il vrai que Pétersbourg & Mofcou foient infectés de la petite vérole & que l'héritier de l'Empire ne l'a *pas* eue? Vraiment, je le crois, & j'efpere bien qu'il ne l'aura jamais, puifque les anges en font exempts. Savez-vous que je fuis enfin parvenu à voir fon portrait, en attendant celui que vous m'avez promis ; que j'en ai été enchanté & que, tout profane que je fuis, j'ai ofé lui donner un coup de bec ? Si les traits de ce Prince font les interpretes de fon cœur & de fon efprit, je prédis hautement que le monde reverra en lui un autre Titus ou un fecond Trajan. Hélas ! le pauvre monde ! il en a grand befoin. Il doit être bien fatigué de toujours craindre & toujours haïr, & il eft bientôt temps que, parmi les hommes, il s'en éleve un qui foit digne d'être parfaitement aimé. Pour des Bibis, à qui un tel hommage eft dû, n'y eût-il que celle qui s'occupe à rendre tout le Nord de notre

hémiſphere heureux, la ſublimité d'un tel projet rejaillit ſur tout ſon ſexe & le rend preſque adorable. Mais ce n'eſt pas aſſez pour moi que la gloire de votre puiſſante Souveraine partage mes vœux, la conſervation de ſon auguſte perſonne, de laquelle tant d'autres dépendent, ne m'eſt pas moins précieuſe. Daignez donc m'informer ſi elle eſt à l'abri du fléau que j'éprouvai en 1709, fléau que j'ai ſu depuis ne pas plus épargner les ſceptres que les houlettes. Et vous, ma belle, n'en avez-vous rien à craindre? Lorſque vous étiez à côté de moi à la comédie de Vienne, j'obſervai que votre front étoit uni comme une glace. Ah que celui de tous les hommes ne l'eſt-il de même! L'amour conjugal auroit moins beſoin de bandeau pour voiler je ne ſais quelles inégalités, dont la malice humaine ne fait que plaiſanter. Dites-moi auſſi des nouvelles des charmantes foſſettes que j'apperçus ſur vos joues & ſur vos mains; j'aurois bien ſouhaité contempler toutes les autres, car je ſai que les épaules, les coudes, les hanches & les genoux même des belles Bibis n'en manquent pas. Et qui vous en a tant appris? me direz-vous. Ah petite curieuſe! c'eſt juſtement là mon ſecret. Si je vous le diſois, vous le rediriez à vos blondins, & alors adieu le myſtere. Mais non: ne pleurez pas; vous ſaurez tout, je veux être tout à jour pour ma Bibi. Apprenez donc que j'ai demeuré dix ans à Florence, que j'y ai vu cent & cent fois l'incomparable Vénus de Médicis, que je l'ai conſidérée tout à mon aiſe, qu'à l'imitation du berger Pâris, j'ai parcouru tous ſes attraits, & que

j'en ai été tellement enchanté que, ſi cette beauté étoit moins ſtatue, je crois, Dieu me pardonne! que vous l'auriez pour rivale. Voyez, je vous prie, ſi on peut mieux s'adreſſer qu'à la mere des amours pour ſavoir où les foſſettes doivent être placées le plus à propos. Pour en éprouver les effets, il ſuffit de n'être ni aveugle ni inſenſible. Ah! plutôt mourir que d'être l'un ou l'autre! Telle eſt ma deviſe, & je vous invite à l'adopter.

Dans ce moment l'illuſtre Prince Dimitri a la bonté de calmer mes inquiétudes au ſujet du fléau épidémique dont notre cour n'a que trop éprouvé les funeſtes influences, & que j'ai craint pour la vôtre. Il m'apprend qu'un remede envoyé du ciel, ſous le nom d'inoculation, fait des progrès étonnants dans le *climat* où vous êtes, qu'il produit les plus heureux effets, qu'il y rend le ciſeau des Parques preſque inutile, & que la Déeſſe Libitine en gémit, en voyant que de cent inoculés, à peine en tombe-t'il une couple dans ſon domaine, au lieu que ci-devant l'élite de l'enfance & de la plus belle jeuneſſe s'y rendoit par légions. Je ſerois curieux de ſavoir ſi la ſainte Hiérarchie, qui fait ſubir annuellement quatre carêmes à ma Bibi, n'aura pas excité l'auguſte Thémis à proſcrire une opération médicale, qui tend à exténuer l'extrême réſignation que l'on a grand ſoin de nous recommander. Ne diroit-on pas que c'eſt ſe méfier des bontés de la providence que de s'en aſſurer autant que l'on peut? C'eſt ainſi que, pendant pluſieurs ſiecles le clergé latin a ralenti les progrès de l'anatomie, en faiſant accroire

que c'étoit profaner les triſtes débris des morts que de les faire ſervir à conſerver la ſanté des vivants. Adieu, ma belle Bibi, je vous ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne. Depuis cinq ou ſix mois j'éprouve une ſorte de mugiſſement d'oreille qui me rappelle le tintamarre des ſept trompettes de l'Apocalypſe, le Ribombo de la groſſe cloche de Moſcou, & tout le fracas que les turbulents Sarmates excitent dans leur triſte & ſauvage patrie. Agréez, je vous prie, un pétillant coup de bec de la part de votre conſtant & ſincere ami

V. J. D. V.

Vienne le 3. Juillet 1768.

LETTRE XLII.

AIMABLE & OFFICIEUSE BIBI,

TOUT homme eſt menteur, ſoit de bouche ou par écrit. J'ai été du nombre de ceux-ci dans ma derniere lettre. Car, après l'avoir envoyée, je me ſuis ſouvenu que, par étourderie, ou par diſtraction, je l'avois antidatée d'un mois tout entier. Autre ſottiſe preſque de la même date. J'ai dit à l'illuſtre Prince Dimitri que ma petite ſuite métallique n'étoit que de cent dix-ſept individus ou perſonnes différentes. Point du tout, elle eſt de cent ſoixante-dix-ſept. Voyez, je vous prie, à quelles bévues les hommes ſont expoſés quand leur cœur eſt trop occupé de leurs Bibis. Dans ces circonſtances ils ne ſavent plus ce qu'ils diſent, ce qu'ils écrivent, ni même ce qu'ils font; & c'eſt alors

qu'ils ſont le plus à craindre. Entendez-vous ma belle?

Enfin, après pluſieurs délais involontaires, je remis hier au Prince Dimitri le contenu de la liſte ci-jointe, rangé ſelon l'ordre du numéro qui précede chaque article. Les cinq paquets renferment en tout trois cent quarante-huit pieces, dont quarante-quatre ſont en or, deux cent vingt-deux en argent & quatre-vingt-une en petit bronze, autant bien conſervées que le ravage des ſiecles écoulés depuis leur exiſtence ait pu le permettre. C'eſt préciſément cette conſervation qui excita un opulent Anglois à m'offrir trois cents ducats pour cette jolie collection. Je les refuſai, parce qu'il ſe trouva qu'alors, moins âgé que je ne ſuis, j'avois plus de curioſité que de beſoins. Je n'ai rien perdu pour l'avoir gardée juſqu'à préſent, puiſque, par l'entremiſe de la Bibi que le ciel m'a ſuſcitée, la voilà échangée contre les trois cents ducats que je viens de recevoir de la part de l'illuſtre Prince Dimitri. Somme, laquelle jointe à la précédente, m'érige en vrai Créſus, & m'oblige à refondre mon teſtament.

Les 348 pieces ſont partagées en 177 enveloppes dont la plupart ne contiennent qu'une ſeule piece, mais d'autres en contiennent pluſieurs, lorſqu'elles ſont du même individu. Telle eſt celle du numéro 6, où il y a huit pieces, une en or & ſept en argent, à l'effigie d'Auguſte, & celle numérotée 27, qui en renferme neuf au coin de l'incomparable Prince dont Pline le jeune a célébré les vertus. Les numéros de ces neuf pieces ne ſervent qu'à indiquer leur arrangement avant que de paſſer à celles qui ſuivent.

Comme il n'eſt guere poſſible qu'une Bibi, qui n'a jamais fréquenté l'Univerſité, ne ſoit pas plus ſavante dans l'art d'aimer que la nature inſpire, que dans la connoiſſance des vénérables mitrailles de l'antiquité, je vous invite à conſulter quelque Adonis érudit, où quelque livre numiſmatique propre à yous mettre au fait des inſcriptions & des doctes ſymboles que les médailles repréſentent. Mais non: ne conſultez que les livres, & nullement les blondins. Je craindrois que les drôles ne ſe fiſſent trop bien payer de leurs leçons. J'ai demeuré dix ans en Italie &, n'en déplaiſe aux cenſeurs du célebre Monteſquieu, je ſens que ce maudit climat m'a rendu un peu trop ſoupçonneux. Ce qui me fait peine eſt que ma Bibi s'en moque, & qu'elle court la pretantaine pendant des ſiecles, ſans donner le moindre ſigne de vie à un ſauvage qu'elle a ſubjugué, & ſans même s'informer s'il reſpire encore. Peut-être eſt-ce à tort qu'il ſe plaint. Car qui ſait ſi les lettres de cette Bibi ne ſont pas interceptées par ces fanatiques Sarmates qui continuent à mettre leur patrie en feu, & à s'attirer le mépris que toutes les nations ſenſées ont prodigué à la féroce anarchie dont le ſeul nom flétrit la liberté.

Adieu, ma chere Bibi, comptez que la tendre amitié & la reconnoiſſance que je vous dois, ne finiront qu'avec la vie de votre zélé ſerviteur

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 26. Août 1768.

P. S. Si, après avoir examiné la phyſionomie des anciens maîtres du monde, vous êtes tentée de connoître leurs actions, liſez Suetone, Tillemont ou Laurent Echard. Vous y apprendrez que quoiqu'à Rome, où il y a tant de prêtres, les Empereurs avant Conſtantin ſont tous morts ſans confeſſion. Cependant qui le croiroit? Titus, Nerva, Trajan, Antonin & Marc-Aurele auroient peut-être été canoniſés s'ils euſſent été chrétiens. J'en ſerois enchanté. Oui je voudrois que les bonnes gens fuſſent encore mille fois mieux dans l'autre monde qu'ils ne l'ont été dans celui-ci. Pour Caligula il mérite aſſurément d'être damné à tous les diables. Savez-vous que cet ogre diſoit, quand il rencontroit une Bibi belle comme un aſtre? Vous êtes un vrai chef-d'œuvre des cieux, vous avez la figure, le port & la tête d'une Déeſſe, mais cette tête qui ſied ſi bien ſur ce cou d'albâtre, ſera tranchée comme un chou quand je voudrai. Ce langage n'eſt-il pas digne du monſtre qui a ſouhaité que le génre humain n'ait qu'une ſeule tête, & cela pour avoir le plaiſir de la lui couper? Voilà pourtant par qui la terre a été gouvernée. Il falloit que le ciel fut bien irrité contre elle. Que vous êtes heureuſe d'être une Bibi! Jamais votre ſexe ne s'eſt autant diffamé que le nôtre. Comptez que je parle par conviction.

LETTRE XLIII.

Réponse.

AIMABLE & SOUPÇONNEUX BERGER D'AUSTRASIE,

VOUS êtes charmant; je vois jusqu'où va votre amitié pour moi. Vous dénigrez le climat d'Italie; & vous pensez que votre Bibi se livre à ses influences. Sachez, que je n'ai fait que courir pendant tout l'été & que je suis plus mortifiée que vous de mon silence involontaire; mais j'ai eu de fortes raisons pour l'observer. Comme je connois votre façon d'aimer, j'ai tout lieu de compter sur votre indulgence. Vous savez que les filles aiment à parler, quand même on ne les écoute pas; mais vous savez aussi qu'il est des cas où la discrétion les oblige d'être muettes. Le Prince de Galitzin vous remettra les plans du palais de Czarsko-zelo avec le modele d'une petite caleche, sur laquelle nous nous glissons de la montagne marquée dans le plan; comme aussi l'estampe du grand Duc. J'aurois voulu y ajouter, selon votre demande, les portraits de nos plus belles Dames, mais je n'ai pu en trouver. J'ai reçu la médaille de la belle Reine de Naples, & le charmant cachet que vous m'avez envoyé. Que je sais gré à l'heureux hazard qui m'a procuré votre aimable connoissance au théâtre de Vienne! C'est de quoi je me félicite chaque fois que je reçois de vos lettres. Voyez de quel agrément j'aurois été privée, si le sort m'eût fixée sur les bords du Volga

ou en Circaſſie, pays où l'on préfere la beauté du corps à l'élévation de l'ame & des ſentiments.

A la ſuite des eſtampes, je joins la collection en argent de quatre-vingt médailles & huit jettons de l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie, depuis la naiſſance de Pierre premier juſqu'à préſent. Je les ai obtenues de Sa Majeſté notre auguſte Impératrice pour vous les envoyer. Je vous prie de les accepter de la part d'une Bibi qui vous aime, & qui vous prie de faire vos réflexions ſur les diverſes phyſionomies de nos Souverains; elles ſont parlantes. J'eſpere pourtant que vous trouverez comme moi, que celle de la Souveraine regnante eſt tout autrement expreſſive que celles qui la précedent. Adieu aimable & reconnoiſſant berger d'Auſtraſie. Je croyois ci-devant que la tendreſſe & la candeur n'étoient pas le partage d'une ame philoſophique; mais j'en ſuis maintenant déſabuſée. Vous poſſédez, mon cher Philoſophe, l'une & l'autre au ſuprême degré. Voilà ce que c'eſt que de juger des choſes ſans les connoître. Soyez perſuadé que votre amitié m'eſt très-précieuſe, par ce que je vois, qu'elle eſt également conſtante & ſincere. Je vous prie d'être bien aſſuré de la mienne. Elle part d'un cœur qui ignore parfaitement l'art de feindre. Adieu, je ſuis & je ſerai toute ma vie votre très-humble & très-obéiſſante Bibi

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg le 24. Septembre 1768.

LETTRE XLIV.

MA CHERE BIBI,

C'EST avec frayeur que je vous écris. Je ſuis à votre ſujet dans les plus vives alarmes. D'un côté, votre long ſilence me fait croire que vous avez perdu la parole, & je tiens pour certain qu'une Bibi qui ne parle plus, eſt une Bibi, qui ne vit plus. De l'autre, j'apprends que les frénétiques Sarmates & les perfides Ottomans ont formé l'odieux projet de vous enlever & de vous conduire à Bizance, pour y être transformée en Sultane. Il ſe peut qu'un tel malheur devienne un vrai bonheur pour la religion chrétienne, car qui ſait ſi à l'imitation de la Princeſſe Olha, vous ne ferez pas chez les Muſulmans une converſion pareille à celle que cette héroïne opéra chez les anciens Ruſſes? Je ne ſache que le Muphti qui s'y oppoſera, s'il eſt homme de haut appétit, & cela par rapport aux quatre carêmes que lui & ſes ſectateurs ne voudront jamais adopter. En ce cas, je vous prierai de leur permettre d'en faire tout ce qu'ils voudront, car il n'eſt pas décidé que le ciel ne puiſſe ſe prendre autrement que par famine.

C'eſt à mon inſçu que M. Julinez eſt parti pour le Nord. Si je l'avois prévu, je l'aurois chargé très-expreſſément de veiller à votre conſervation contre les attentats des Janiſſaires, bien perſuadé que par ſa bravoure & celle de ſes pareils, la priſe de votre perſonne ſeroit tout auſſi funeſte aux infideles que l'a été la priſe

d'Oczakow pendant la derniere guerre. Cependant ce n'eſt qu'à titre d'homme de lettres que j'oſe recommander M. Julinez à vos ſuffrages & même à votre amitié, car cette ſorte de mérite m'étant mieux connue que tous les talents militaires, je puis en juger plus ſenſément. C'eſt de lui dont je vous ai parlé dans deux de mes lettres, auxquelles vous n'avez répondu que par le plus profond ſilence, & c'eſt à lui que j'ai permis de copier toutes nos médailles de Pierre le Grand, dont les gravures ſont deſtinées à orner la vie de ce héros qu'il a compoſée en langue Illyrique, & dont il m'a promis un exemplaire pour la Bibliotheque publique de la belle ville de Nancy, ma patrie adoptive. Vous autres ſeptentrionaux, vous êtes bienheureux d'avoir des braves, également habiles à manier la plume & l'épée. Mais vous ne les connoiſſez pas tous. D'ailleurs en prenez-vous la peine? J'en doute. Vous êtes vifs comme des poiſſons, & le trop de vivacité eſt ſouvent un obſtacle au phlegme qu'exige un mûr examen. Je ſais que parmi vos intimes amis, il ſe trouve un vénérable Seigneur, excellent juge en fait de mérite, d'autant plus que lui-même en a une ample provision. Daignez, je vous prie, l'intéreſſer a protéger celui de M. Julinez & celui de mon bon ami M. Milawsky. A l'égard de ce dernier, je me reproche d'avoir été trop longtemps à ignorer que s'il plaiſoit à l'auguſte Autocratrice de permettre que l'on publiât l'hiſtoire métallique de ſon regne, il ſeroit fort capable d'en digérer les inſcriptions en belle & bonne latinité.

Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons. (*)

J'ai vu des preuves de ce que j'avance. J'en conclus que si après que l'auguste Bellone aura triomphé des furibonds Sarmates & des fiers esclaves Musulmans, elle venoit à fonder une Académie des belles lettres sur le plan de celle de la Ninive françoise, mes deux amis, quoique nullement étrangers, mériteroient d'y être admis, même avec distinction. C'est ce qu'ose attester celui qui par tendresse, par devoir & par reconnoissance persistera à être, le reste de ses jours, aimable Bibi, le plus dévoué & le plus zélé de vos serviteurs

V. J. D. V.

Vienne le 29. Octobre 1768.

P. S. En Bibi de cour, ne pourriez-vous me dire à l'oreille s'il fait jour à midi dans votre climat, si mon ami M. Mertens s'y porte bien, s'il est vrai que le beau palais de Czarsko-zelo a été à demi ruiné par un orage, & si vous n'avez pas plus à craindre de l'irruption de la petite vérole que de celle des Janissaires & des Tartares? A propos du terrible fléau de la beauté, savez-vous que son insertion est ici dans son triomphe. Deux de nos Princes & une Princesse ont été inoculés en un même jour & se portent tout au mieux. A Paris les auteurs enfantent des volumes pour & contre l'insertion, le parlement consulte, la Sorbonne examine, les Esculapes s'épuisent en brillantes dissertations, &

(*) Moliere.

ne décident rien. Ma foi, vivent les François pour les harangues, les Anglois & les Allemands pour l'expérience. Jadis l'ane de Diogene ayant également faim & également soif, mourut d'inanition entre un sçeau d'eau & une botte de foin, faute de se déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre de ces remedes. On doit l'excuser ; cet âne n'étoit qu'une bête.

Quand ma chere Bibi aura le temps je la prie instamment d'en employer quelques minutes à m'écrire ceci : mon ami, j'ai reçu de vous un grand livre non relié, deux listes de mitrailles, & ensuite les mitrailles mêmes qui y étoient énoncées, & de plus deux ou trois lettres auxquelles je n'ai pu répondre. Adieu, quoique fille & à la cour, je vous aime encore. Portez vous mieux.

LETTRE XLV.

MAGNIFIQUE & GENEREUSE BIBI,

VOUS me prenez pour un philosophe, & vous me transformez en véritable Plutus. Le trésor (*) que l'illustre Prince Dimitri m'a remis de votre part le 7. de ce mois, ne peut convenir qu'à un Plénipotentiaire qui auroit le mérite d'avoir pacifié toute l'Europe. Comment vous est-il venu dans la pensée de le solliciter pour un ancien faune de la forêt de Ste. Anne? Quel est donc son mérite & quels sont ses talents pour

(*) La suite métallique depuis le commencement du regne de Pierre le Grand en argent, annoncée dans la lettre 43.

s'être attiré un don auſſi précieux & auſſi gratuit? Si votre deſſein a été d'accabler ma reconnoiſſance & de la rendre muette, vous avez parfaitement réuſſi, car j'avoue que je ne ſais aucun terme qui ſoit propre à la qualifier comme je le ſouhaiterois. Eh bien! les vœux les plus animés pour la conſervation & la proſpérité de l'auguſte Autocratrice me tiendront lieu d'expreſſion. Le langage du cœur eſt moins équivoque que celui de la bouche. C'eſt celui que Dieu demande, & dont je me ſervirai pour implorer ſes ſecours envers la Souveraine qui en repréſente ſi bien la puiſſance & la bonté. Pour perpétuer les monuments de ſa munificence, & en empêcher la diſperſion, j'aurai ſoin, avant de n'être plus, de les dépoſer dans la Bibliotheque publique de ma patrie, avec les eſtampes & les livres dont vous m'avez gratifié, mais à condition que les magiſtrats de la charmante ville de Nancy s'engageront, par un acte authentique à les conſerver, & à les transmettre à la poſtérité. Je ne manquerai pas de leur indiquer par quelle voie l'ancien berger d'Auſtraſie eſt parvenu à les obtenir. Sans doute que ſa vanité y trouvera fort bien ſon compte, & tant mieux pour elle & pour lui! Il ſeroit d'humeur à mettre la vanité au nombre des vertus ſi elle ne produiſoit que des effets auſſi inſtructifs & auſſi utiles.

J'ai pareillement reçu le modele de la jolie & gliſſante caleche de Czarsko-zelo, que quelques perſonnes de goût ont fort admirée, mais le plan de ce palais, & de ceux qui l'accompagnent n'eſt pas encore arrivé, & peu s'en faut que je n'en déplore la perte

dans la crainte où je suis que les fanatiques Sarmates & les infideles Ottomans ne les interceptent. Je ne suis plus étonné vraiment que ma fringante & fémillante Bibi n'ait pas le temps de me donner des nouvelles de son existence, à la vue d'une machine si propre à l'amuser & à la distraire. Qu'elle s'en amuse, à la bonne heure! Pourvu que ce soit sans risque & sans culbute. Jadis un Roi d'Espagne que les Anglois ont surnommé le Démon du Midi, par rapport aux noirs desseins qu'il couvoit contre le repos de ses voisins, ayant appris que son épouse, tombée de cheval à la chasse, & traînée par un de ses pieds embarrassé dans l'étrier, avoit manqué de périr, ne s'informa pas si cette Reine étoit morte ou vive, mais si elle étoit tombée avec décence. Si pareil accident vous arrivoit (que le ciel vous en préserve) comptez, ma chere Bibi, que l'exemple de ce Roi barbare & sanguinaire seroit nul pour moi, & que le danger de votre personne m'alarmeroit bien autrement que le dérangement de vos jupes.

Je me suis plaint ci-devant du trop long silence que l'impétueuse glissade de Czarsko-zelo vous a sans doute occasionné à mon égard. Mais nous voici dans des circonstances bien propres à le justifier; & ce qui m'afflige, à le rendre encore plus durable. Voilà donc le christianisme Grec aux prises avec l'impiété Musulmane &, ce qui est atroce & scandaleux, des chrétiens qui s'en réjouissent. Quel est donc ce nouveau délire politique, & quelle en est la cause? La voici, selon moi: c'est que les deux tiers de la tracassiere

&

& timide Europe craignent comme le feu que l'aigle Ruſſe ne prenne un vol auſſi rapide & auſſi élevé que celle de l'ancienne Rome &, qu'après avoir étendu ſes aîles ſur le Midi comme ſur le Nord, la Ruſſie ne ſoit en état d'établir ſes quatre carêmes parmi des nations qui n'ont pas le moindre goût pour les jeûnes, & qui de plus prétendent aller au ciel par la route qui leur paroît la plus commode. Si cela eſt, l'Europe n'a pas tort. La liberté, fille aînée de la nature, eſt d'autant plus belle que la plupart des peuples, & ſur-tout mes bons amis les Corſes, ſont actuellement dans le cas de comparer ſes attraits avec la laideur de la ſervitude qu'on veut leur impoſer. Ce que je crains le plus dans la guerre à laquelle votre patrie va être expoſée, eſt, que la rédaction des loix de l'auguſte Thémis ne ſoit trop long-temps interrompue, & que le plus ſalutaire de tous les projets ne ſubiſſe le ſort de tous ceux qui ne concernent que le bien public. Paſſe encore ſi en dédommagement de ce retard, Chotzim, Biélgorod, Oczakow, toute la Crimée, & les Bibis que produiſent la Circaſſie & la Géorgie deviennent la proie de la valeur Ruſſienne. Je ſerois charmé qu'à cette conquête elle ajoutât encore la propriété d'une mer que le Danube, le Boryſthene, le Tanaïs & le cours de tant d'autres fleuves rendroient le centre d'un des plus riches commerces de l'Europe & de l'Aſie, ſi la barbarie & la ſtupidité Ottomane n'y mettoient obſtacle. Sans doute que cette opération ne ſeroit plus à faire ſi en 1711 le héros de la Ruſſie n'eût été arrêté ſur les bords du Pruth; mais ce qu'un héros a projetté,

une héroïne peut l'accomplir &, fasse le ciel, qu'à cet égard mes voeux soient exaucés! Quelques soient les événements que la présente guerre va faire éclorre, je vous prie d'en supprimer le récit, & de laisser aux écrivains publics le soin de m'en instruire. La raison est qu'une correspondance étrangere pourroit vous rendre suspecte, & que je serois au désespoir de vous occasionner le moindre chagrin. On prétend que de toutes les cours de l'Europe la vôtre est encore la plus strictement mystérieuse, & que la méfiance y est comme naturalisée. Si cela est, je m'en étonne, car les aigles & les lions ne sont rien moins que timides & soupçonneux, & je croirois volontiers qu'il en est de même des Russes depuis que le plus grand de leurs Monarques les a stylés à aller tête levée, & à ne rien craindre.

Pendant que j'écris ceci j'apprends avec frayeur que trois cents mille Turcs & Tartares, exercés à la Prussienne, commandés par des renegats de toutes les nations chrétiennes, & munis de six cents pieces de canon s'avancent vers vous pour mettre toutes les neiges & les glaces du Nord en feu. Aux menaces d'un si terrible incendie la meilleure réponse que vous puissiez faire est celle qui se trouve dans l'Athalie de M. Racine:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumise avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher ami, & n'ai point d'autre crainte.

Adieu, ma chere Bibi, si vous devenez Sultane, je veux être votre Kislar-Agassi. Il ne vous en coûtera qu'un peu de beaume de la Mecque, & à moi un peu de patience & de résignation. Mon cœur se dilate & s'épanouit quand je pense aux bontés de l'auguste Souveraine que vous avez l'honneur de servir. Continuez de lui consacrer vos jours, & puisse le ciel prolonger les siens pour sa propre gloire & le bonheur de l'humanité! Je suis avec tous les sentiments que la tendresse & la plus vive reconnoissance puissent inspirer

AIMABLE BIBI,

Le plus dévoué de vos amis &
de vos serviteurs
Le trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le jour de Ste. Cathérine 1768.

P. S. Savez-vous, aimable Bibi, que nous éprouvons déjà ici des effets de la maudite guerre qui vous menace? Savez-vous que le riz & le caffé sont hors de prix, que le peuple Viennois en murmure, & cela depuis que les perfides Ottomans retiennent pour eux & pour vous toute la provision de riz que nous recevions ci-devant? Qu'ils nous privent de leur caffé, à la bonne heure! les hémorrhoïdes & les apoplexies en feront moins fréquentes, car ce n'est que depuis l'immense quantité de caffé que les infideles laisserent devant Vienne en 1683, que ces deux fléaux y font beaucoup de ravages. Je sai que l'auguste Thêmis a triomphé des risques de l'inoculation avec

un courage digne d'Elle. Si j'étois un Sylphe, je prendrois mon vol vers elle pour obſerver ſi ſes traits ſont conſervés, & ſi ceux de l'héritier du trône ne ſont pas altérés. J'adore les belles ames logées dans de beaux corps. C'eſt un goût que je ſai gré à la nature de m'avoir donné.

On voit ici un manifeſte du Sultan contre la Ruſſie, que le peuple lit & croit comme l'évangile. Les tracaſſeries royales ſont toujours ſpécieuſes pour les ſots qui n'entendent qu'une partie. Il falloit que feu le Duc d'Orléans, Régent de France, eut une plaiſante idée de ces ſortes de pieces. „ Faites-moi un manifeſte, „ dit-il un jour à un de ſes Secrétaires — Monſeigneur, „ je ſuis tout prêt; mais qu'y mettrai-je? — Ma foi! „ je n'en ſai rien; n'importe, faites-moi un manifeſte."

Adieu, ma belle Bibi, faites un manifeſte. Puiſque le Sultan en fait faire, vous en ferez tout auſſi bien que lui & même mieux, car vous êtes à meilleure école.

Diſpenſez-vous de m'écrire, mais faites enſorte que je ſache ſi vous avez eu la petite vérole; ſi l'amour ſe cache encore dans vos foſſettes, & comment ſe porte votre ancien & reſpectable patron. Que Dieu le conſerve!

LETTRE XLVI.

Illustre Bibi,

Ce titre vous eſt dû par la qualité des préſents dont vous me comblez, préſents certainement plus dignes d'être offerts à un Prince qu'à un ancien faune échappé d'une forêt de l'Auſtraſie. Les plans manuſcrits (*) que S. E. le Prince Dimitri vient de me remettre de votre part, m'étonnent & me rendent confus. Eſt-ce bien à moi que vous les deſtinez? N'eſt-ce pas une mépriſe? Mais au cas que vous ne vous trompiez pas, pour qui me prenez-vous donc? Savez-vous, aimable Demoiſelle, que je ne ſuis ni plus ni moins que ce que j'étois, lorſqu'un heureux hazard vous conduiſit à côté de la loge que j'occupois au théâtre de la cour de Vienne? Cependant, à juger de l'idée que vous avez de moi par vos bienfaits, on jugeroit que vous me croyez un objet de la plus haute importance. Je ne ſuis pourtant que moi, c'eſt-à-dire, un homme que feu mon auguſte Maître a traité de ſot, pour n'avoir oſé vous donner un coup de bec à votre départ d'ici, & qu'il n'a ceſſé d'appeller ſauvage que quand il ſut que vous m'aviez apprivoiſé & que j'avois part à votre amitié. Ah s'il vivoit encore, lui qui avoit du goût pour les beaux arts, quel plaiſir n'auroit-il pas à contempler les chef-d'œuvres d'architecture repré-

(*) Les plans de différentes maiſons de plaiſance Impériales deſſinés à la plume.

ſentés dans les plans dont vous m'avez gratifié. Puiſſe la Ruſſie élever, un jour, d'auſſi ſomptueux édifices à Biſance même; & pour avoir plus de vigueur à les conſerver, puiſſe-t'elle ſe réſoudre à diminuer le nombre de ſes jeûnes & de ſes carêmes. Ce ſont eux, de concert avec les diſputes & la haine théologique, qui ont le plus contribué à livrer la Grece & l'Orient entre les mains des Barbares. Vos prêtres ne vous en diſent rien, mais je le ſai mieux qu'eux & je ſuis plus ſincere.

Ce qui m'a le plus réjoui & ce qui m'eſt un vrai tréſor, eſt le charmant portrait de l'auguſte héritier du trône que j'ai baiſé de tout mon cœur, & dont l'angélique phyſionomie m'a encore plus ébloui que la dignité de ſon rang, toute ſuprême qu'elle eſt. Je grille de ſavoir ſi le fléau de la beauté n'a pas dérangé les traits de ce charmant Prince & ceux de ſon auguſte mere. Les vôtres me tiennent auſſi plus à cœur que vous ne penſez; mais puiſqu'il vous plaît de ne m'en rien dire, il faut que je m'en conſole. Comptez que ma réſignation, à cet égard, n'eſt pas ſans mérite.

Autre objet de curioſité. Ne pourrois-je ſavoir combien de centaines de roubles ont coûté les divers deſſins dont je me vois enrichi, & ſi réellement vous avez cru que je les méritois. Non! l'erreur ſeroit trop forte! Ma Bibi n'eſt pas comme notre ſaint pere le Pape; elle peut ſe tromper. Il eſt vrai que ce n'eſt qu'en ſonge & quand elle dort. Ce n'eſt donc qu'en ſonge qu'elle m'a cru digne de la ſuperbe ſuite en argent, de toutes les médailles impériales de Ruſſie,

du poids de ſeize marcs & demi, & d'un recueil de plans manuſcrits, tout au moins auſſi précieux; mais ce n'eſt pas en dormant qu'elle les a obtenus de la munificence de l'auguſte Bellone, & qu'elle a réuſſi à les faire parvenir juſques à moi. Le Philoſophe qui a dit que d'ordinaire les ames ſe proportionnent aux objets qui les occupent, a bien raiſon. J'éprouve que celle de la puiſſante Souveraine, qui anime & qui gouverne l'empire du Nord, eſt encore plus grande que lui, tout immenſe qu'il eſt. J'en ſuis ravi. Puiſſent les ames étroites & vulgaires n'avoir jamais aucune influence ſur la ſienne. Elles ne ſont que trop communes, & ſi j'en crois l'hiſtoire, ce n'eſt pas un prodige d'en trouver juſque dans la ſource des grandeurs humaines.

Adieu, ma belle Bibi, vos bienfaits ſont fort au-deſſus de mes remerciments; ma reconnoiſſance eſt à ſon comble; ne l'augmentez plus. Vous en accableriez le plus dévoué & le plus reſpectueux de vos amis & de vos ſerviteurs.

Le trop ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 16. Janvier 1769.

Puiſſe le commencement de l'année naiſſante être l'aurore du ſiecle de ſanté & de proſpérités, que je ſouhaite à votre illuſtre & vénérable patron & à ſon aimable pupille!

P. S. Tout ce que je vous avois demandé ci-devant, ſe réduiſoit aux huit ou neuf eſtampes imprimées des maiſons Impériales, qu'on m'a volées, entr'autres, celle de Czarsko-zelo, de ſon magnifique hermitage,

de Peterhoff, d'Oranienbaum &c. à quelques feuilles de vos gazettes françoises, à une ariette d'opéra Russe, imprimée sur satin, s'il est vrai qu'il y en ait. Au lieu de cela, je vois que si vous étiez une autre Armide ou une Fée, vous m'auriez envoyé tout Pétersbourg en nature & tel qu'il est avec tous ses environs. Voyez quelle Bibi vous êtes, quel cœur vous avez ! Chez vous, l'amitié est tout au moins la rivale de l'amour, je la crois même plus forte. Je vous en félicite & moi aussi.

Il y a quelque temps que l'illustre Prince Dimitri s'est chargé de vous faire tenir, 1°. un serpent artificiel, plus long que celui dont l'aspect vous fit faire trois ou quatre sauts en arriere. 2°. Une petite tabatiere de porcelaine faite à Florence, dont le dedans représente une histoire que vous connoissez, & le dessus, un sujet que je vous expliquerai quand je n'aurai pas si mal aux yeux & que je serai moins enrhumé. 3°. Une médaille en argent d'une gravure assez médiocre, frappée ici au sujet de l'heureuse inoculation de deux de nos Princes & d'une Princesse. 4°. Une bague montée en or, garnie d'une amethiste antique à l'effigie d'un consul Romain, que je crois être *Cornelius Balbus*, fondé sur la parfaite conformité de cette tête avec celle d'une médaille consulaire que je connois fort bien. Il se peut que ma Bibi la connoisse encore mieux. Elle n'a qu'à le vouloir; elle apprendra tout ce qu'elle voudra. Je lui ai vu du goût pour des productions de la Sibérie, pourquoi n'en auroit-elle pas pour les doctes & sublimes

énigmes métalliques de l'histoire & de la mythologie Grecque & Romaine? Si elle veut en acquérir une juste notion, qu'elle lise la Science des Médailles, par le Pere Jobert, derniere édition en 2 vol. in-12. & un nouvel ouvrage en 3 tomes in-12. intitulé: Histoire abregée des Empereurs Grecs & Romains &c. depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople, par M. Beauvais, Paris 1767.

LETTRE XLVII.

Réponse.

Trop reconnoissant Philosophe,

A votre lettre, datée du jour de Ste. Cathérine, je répondrai de mon mieux, & tâcherai de me justifier vis-à-vis de mon ami, qui me reproche que je suis devenue muette. De plus, il me défend de lui écrire, sous prétexte d'une guerre, que la Porte & la Russie vont avoir. Elles n'ont qu'à se battre; apparemment que la première n'a rien de mieux à faire. Notre correspondance ira son train, & ne sera pas altérée, surtout de mon côté. Je vous écrirai tout ce que je saurai & ce qui pourra vous intéresser; car la Souveraine d'aujourd'hui a su bannir l'intrigue & les soupçons. Beaucoup de monde se trouve par-là désœuvré. Elle seule est occupée à savoir & à voir tout; malgré cela Elle travaille toujours à la tapisserie. Il faut avouer que j'ai une Souveraine bien laborieuse. La petite

vérole ne l'a pas marquée, quoiqu'Elle en ait eu beaucoup, de même que le Grand Duc.

Les reproches & la défenſe que vous me faites, ne ſont point de mon goût; j'en ſuis même très-mortifiée. Vous ne recevez donc pas mes lettres auſſi exactement que j'ai le plaiſir de vous les écrire? cela étant, mon Philoſophe n'a pas tout le tort. Pour calmer vos inquiétudes à mon égard, au ſujet de la petite vérole, raſſurez-vous, aimable berger, je l'ai eue, & ne ſuis point muette comme vous le dites. Si vous cherchez le mérite ſilencieux, ce n'eſt pas ſur nos terres qu'il faut chaſſer. Il m'arrive cependant quelquefois de parler peu, mais je ſuis ſûre alors d'être de mauvaiſe humeur pendant huit jours, pour avoir été raiſonnable un quart-d'heure. L'avertiſſement que vous me donnez de mon enlévement, me divertit beaucoup; ſavez-vous bien que ſi cela arrivoit, je ſerois une ſeconde Roxelane, & je crois que l'empire Ottoman s'en trouveroit bien; vous auriez des manifeſtes tant & plus, & mes blondins du beaume de la Mecque.

Je vous avois déjà dit dans ma précédente, & le répete encore, comme vous le deſirez: je reconnois avoir reçu de M. Duval un livre non relié, des médailles, deux liſtes de médailles, deux lettres, auxquelles j'ai répondu & auxquelles je réponds encore avec plaiſir, malgré votre défenſe.

Recevez, Monſieur, mes ſouhaits ſinceres au renouvellement de l'année, aimez votre Bibi autant qu'elle eſtime le plus aimable des Philoſophes, & je

ſerai contente. Le courier part, je n'ai pas le temps de relire ma lettre, je crains le galimathias. Adieu mon aimable ami, portez vous bien; voilà tout ce qu'il vous faut, & ce que deſire celle qui vous eſt attachée de cœur & d'ame.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Petersbourg ce 17. Janvier 1769.

P. S. M. & Mad. Mertens ſe portent bien. Il inocule la petite vérole aux enfans trouvés & dans la ville de Moſcou. Après notre départ ſa femme eſt accouchée d'une fille.

LETTRE XLVIII.

Aimable Bibi,

Je vous ai promis, dans une de mes précédentes, de vous expliquer le deſſus d'une petite tabatiere de porcelaine, que vous avez reçue ou que vous recevrez dans peu. Voici donc ce que c'eſt: En 1753 me voyant menacé de phthiſie & n'ayant nulle envie de mourir, je fis un voyage à Bruxelles, à Paris, & dans un pays où ſelon les frivolites 99 moutons & un Champenois font cent bêtes; pays où je ſuis né, mais d'où la famine & la nudité me chaſſerent pendant l'horrible hyver de 1709. Mon penchant pour les endroits écartés, me conduiſit un jour vers une forêt, qui me parut fort épaiſſe, & comme faite exprès pour le recueillement & la méditation. En la parcourant, j'y trouvai un

hameau de neuf ou dix chaumieres, habitées par des faiseurs de sabots, (espece de souliers de bois qui sert de chaussure aux paysans, & souvent à d'honnêtes gentilshommes du pays qui manquent de souliers.) Comme il faisoit chaud, je m'avisai de demander un verre d'eau. Hélas! les bonnes gens! ils n'avoient point de verre; mais ils m'en présenterent dans un grand gobelet de bois, que je trouvai très-mauvaise, & on m'apprit que faute de fontaines & de puits, les filles du hameau étoient obligées d'en aller puiser à un demi-quart de lieue de leur habitation. Quelques regards, de ma part, tombés à l'aventure sur ces pauvres Bibis, me firent appercevoir que la plupart avoient d'assez beaux yeux pour des yeux de provinces. Emu de compassion & de bienveillance envers elles, je me proposai de faire creuser un puits au milieu du hameau, & moyennant quatre cent livres qu'il m'en a coûté, les dryades de cette forêt ont l'avantage de se désaltérer plus à leur aise & plus fraîchement qu'autre fois. C'est ce qu'un de mes amis de Florence a voulu désigner dans un paysage à l'Italienne, par une Bibi champêtre qui tire de l'eau d'un puits, lequel ne contiendroit que du vin de Champagne, si j'étois un saint ou un magicien. Je suis seulement mortifié que la substance de la tabatiere soit aussi fragile que ma philosophie, & que sa matiere ne soit pas aussi précieuse que je la souhaiterois. En faveur de ma Bibi, elle ne seroit que d'un seul diamant, si j'étois le Grand-Mogol.

J'appris hier que M. Julinez étoit de retour, sans vous avoir vue, non-obstant toutes les démarches qu'il a faites pour avoir cet honneur. Vraiment tant pis; vous auriez vu un fort bel homme, & un bel homme mérite bien de voir une belle Bibi. Je m'imagine que vous ne lui avez été invisible que parce que pour vous trouver, il lui auroit fallu plus d'un mois pour parcourir les divers appartements d'un immense & prodigieux palais, que l'on peut regarder comme le firmament de la terre, à en juger par l'éclatante façade dont je possede le plan. Cependant c'est dans un séjour aussi pompeux que ma chere Bibi va faire évanouir toutes ses fossettes & achever de mériter l'apothéose par les austérités qu'elle va pratiquer pendant le plus long de ses quatre carêmes. Mais soit qu'elle s'empresse d'aller au ciel, ou qu'elle continue sur terre à faire soupirer ses blondins, je persisterai le reste de mes jours d'être avec le plus inviolable attachement, aimable Bibi, votre très-zélé & très-respectueux serviteur,

Le trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 26. Janvier 1769.

P. S. En admirateur zélé du vrai mérite, je suis toujours enchanté quand j'apprends que pour l'animer de plus en plus, le trône lui fait part des honneurs dont il est la source. Jugez donc de la joie que j'ai ressentie quand on m'a dit que l'auguste Thémis venoit de conférer le premier ordre de son empire à M. le Général Betzkoi. Les sciences & les beaux arts

qu'il exerce & qu'il protege, ont tout lieu de s'en réjouir. Et vous, ma belle, n'êtes-vous pas charmée que la ſplendeur de votre patron rejailliſſe juſque ſur ſon aimable pupille? Oh non! toujours plongée dans les rayons du ſoleil, il n'y a plus rien qui ſoit capable d'éblouir cette Bibi, pas même la ſublime dignité de premiere Sultane.

A propos de cette dignité, j'ai rêvé que le Sultan n'a déclaré la guerre à la Ruſſie, que pour s'emparer de votre aimable perſonne, & que lui & ſon Muphti ont juré par leur barbe & par la mouſtache du grand Prophete, de venir à bout de leur deſſein. Je m'imagine bien que la puiſſante Autocratrice s'y oppoſera; mais je prévois que pour réſiſter à de pareils ribauds, elle aura beſoin de toutes ſes forces. Anne d'Autriche, mere & tutrice de Louis XIV, dit un jour au maréchal d'Hoquincourt: „ Monſieur, voilà nos ennemis „ prêts d'entrer en campagne, leur armée eſt nom„ breuſe; mais comme notre cauſe eſt juſte, j'ai lieu „ de croire que Dieu ſe mettra de notre côté " — „ Corbieu, Madame, reprit-il, ne vous y fiez pas; „ j'ai toujours vu Dieu ſe ranger du côté des plus gros „ bataillons. " — M. le maréchal avoit menti, ſans doute, mais n'importe; que l'auguſte Thémis ait toujours une forte confiance en Dieu, mais ſans négliger celle que les gros bataillons peuvent inſpirer. Vous trouverez ci-jointe l'eſtampe d'un athlete de la liberté, que ſes oppreſſeurs même admirent, & que l'Europe eſtime & révere; preuve que le deſpotiſme Aſiatique n'a pas encore achevé de l'avilir.

C'eſt en Corſe que la fable du Lion & du Moucheron devient une hiſtoire.

Mad. Beauchamp ſoupire après vous, comme les malades après la ſanté. Il paroît qu'elle a plus de goût pour la gracieuſe dignité des Dames Ruſſes, que pour l'altiere & héraldique fierté des Dames Allemandes. Elle vous en dira les raiſons, quand vous les lui demanderez. En attendant, je vous conſeille de lire le Papillotage & la Princeſſe de Babilone. Adieu ma chere Bibi.

LETTRE XLIX.

MON AIMABLE BIBI,

JE vous envoie deux médailles Romaines en argent, une conſulaire & une impériale, que j'ai retrouvées dans le fond d'une armoire. Elles me ſont inutiles. Cette ſorte d'érudition ne convient plus à mon âge. La premiere appartient à la famille Cornélia, & repréſente la Déeſſe des chaſſeurs & le bâton augural d'où dérive la croſſe de nos évêques. Le revers exprime la priſe de l'infortuné Jugurtha, Roi de Numidie. Le mot *Fauſtus* d'un côté & *Felix* de l'autre, ſont les épithetes du fameux dictateur Sylla. La médaille du vénérable Helvius Pertinax, qu'un amateur de la dorure a traveſtie, n'eſt pas commune. La légende du revers *Dis Cuſtodibus*, fait voir que les anciens avoient des Dieux gardiens, comme nous avons des anges. Puiſſe le vôtre vous préſerver de

la séduction des blondins & de la témérité des Janissaires !

Je vous recommande les intérêts de l'aimable & courageuse Mad. Beauchamp. Je la crois digne de votre amitié. Nous avons beaucoup parlé de vous. Parlez quelquefois de votre sincere ami

Le trop ancien berger d'Austrasie.

Vienne le 31. Janvier 1769.

LETTRE L.

MON AIMABLE BIBI,

JE vous conjure de répondre un mot à chacune des deux questions que j'ose vous proposer.

La suite métallique des empereurs de Russie, que vous m'avez envoyée, est-elle pour moi ou pour d'autres? En suis-je le propriétaire & puis-je la garder, & en disposer comme il me plaît?

En est-il de même du superbe & volumineux recueil de plans manuscrits, qui m'a été remis de votre part? Se peut-il que tous ces chef-d'œuvres de la plus sublime architecture soient destinés à un homme qui n'est rien moins qu'architecte, & auquel par conséquent ils ne peuvent être d'aucun usage?

On m'a dit que quelques Seigneurs de cette ville présument, que la destination de ce précieux recueil pourroit bien être équivoque, fondés sur ce qu'un tel

tel préſent ne paroît nullement proportionné à l'état d'un ſimple particulier tel que je ſuis. En cela ils n'ont pas tort, & c'eſt ce qui m'engage à vous ſupplier de m'honorer d'un petit billet, conçu à-peu-près en ces termes:

„ J'atteſte que la ſuite métallique en argent, des
„ Empereurs & Impératrices de Ruſſie, que j'ai en-
„ voyé à mon bon ami Duval, ancien berger d'Au-
„ ſtraſie, de même que les plans manuſcrits des mai-
„ ſons Impériales de Czarsko-Zélo & de Peterhoff,
„ ſont pour lui & à lui, & qu'il peut en diſpoſer
„ comme il jugera à propos. Fait à St. Péters-
„ bourg &c. "

S'il arrive que, par la ſuite, quelqu'un de la famille Impériale ait du goût pour ces deux objets, je les lui céderai très-gratuitement & avec plaiſir. Alors toute mon ambition ſe terminera finalement, & pour toujours, à obtenir de ma Bibi le remplacement des huit ou neuf eſtampes des maiſons Impériales, qu'un adroit & hardi voleur m'a enlevées, à une boîte d'excellent thé, & à une belle & noire peliſſe d'Aſtracan, à condition que je ſache ce que le tout aura coûté. Au cas que ce ſoit l'aimable Anaſtaſie qui la choiſiſſe elle-même, elle peut compter que chaque fois que j'en ſerai décoré, je dirai à toutes les autres Bibis que ce ſont les livrées de ma belle que je porte, en qualité de ſon chevalier d'honneur. Je ſuis perſuadé qu'elles me croiront aiſément; car il y en a peu qui ne ſoient informés du reſpectueux dévouement que m'impoſent

vos bienfaits, & de la vive reconnoiſſance avec laquelle je ſerai le reſte de mes jours

MA CHERE BIBI,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
V. J. Duval.

Vienne le 10. Fevrier 1769.

P. S. C'eſt M. Julinez, & non Me. Beauchamp, qui vous remettra la boîte qui vous eſt deſtinée, de même que l'eſtampe du brave Leonidas de la Corſe. Il y a apparence que vous ne l'aurez qu'un peu tard de la part de cette Dame, car il n'eſt pas ſûr qu'elle ne faſſe quelque ſéjour involontaire à Berlin, malgré tout l'empreſſement qu'elle a de vous revoir.

J'ai ouï parler d'un établiſſement à Pétersbourg, à-peu-près pareil à celui des Dames de St. Cyr près de Verſailles, & d'une Académie d'agriculture, encore mieux dirigée que celles de France. Si les réglements ſont en françois, ne pourriez-vous pas me les procurer?

LETTRE LI.

Réponſe.

GRACE au ciel, votre derniere du 16. de Janvier m'apprend la réception des envois, que mon amitié & mon empreſſement à vous ſatisfaire vous deſtinoient depuis long-temps. Non, mon aimable Philoſophe, il n'y a pas de qui pro quo, ni de mépriſe

dans les chofes, quand il s'agit de faire plaifir à l'homme du monde que j'eftime le plus; mais le prix que vous y attachez, releve ces bagatelles & augmente l'amour propre de votre Bibi. Le titre pompeux d'illuftre Bibi, & la reconnoiffance du tendre & délicat fauvage me confondent à mon tour. Savez-vous bien, cher ami, que vous juftifiez le proverbe, qui dit: on n'eft jamais prophete dans fon pays. Il fe vérifie à mon égard; peut-on s'y méprendre, Monfieur? Votre erreur eft bien plus grande que la mienne, lorfque je n'ai en vue que de fatisfaire les defirs modeftes d'un ami eftimable, vous prétendez que j'avois en vue quelque Grand de qualité. Qu'entendez-vous par ces êtres conftitués dans des places éminentes? Dieu me préferve d'avoir à faire à eux! Ils ne font pas toujours ce que les grands poftes les font paroître: l'habit ne fait pas le moine. Mais revenons à notre fujet, fi j'étois rancuniere, j'uferois de réprefailles, en vous difant à mon tour: pour qui eft-ce que vous me prenez? Les préfents qui me font deftinés doivent parvenir à des favants comme vous, & non à une Bibi fans les moindres connoiffances. Hélas! je fuis toujours la même que vous avez connue à Vienne; jugez de-là, mon cher Philofophe, fi c'eft à moi qu'ils s'adreffent. Tout bien compté; en vérité le troc n'eft pas chrétien.

P. S. Comme je veux finir, je reçois votre derniere du 26. accompagnée d'une tabatiere, d'une bague & d'une médaille d'argent, avec un ferpent plus

long que le premier qui me fit ſauter trois pas en arriere. La premiere de toutes ces belles choſes eſt ineſtimable pour moi, puiſque j'y vois un paſſage de l'hiſtoire de mon aimable ſauvage. M. Julinez a été chez moi; il a aſſiſté à ma toilette. Il vous dira que pour me trouver il falloit grimper huit eſcaliers. J'ai quitté tous mes atours pour le queſtionner ſur votre chapitre; rien n'égaloit ma joie de voir une perſonne, qui vient de votre part. Les queſtions que je lui faiſois étoient ſans nombre; à peine lui donnois-je le temps de me répondre. M. Julinez me paroit être fort doux & honnête, & comment ne le ſeroit-il pas? Il vous connoît; vous lui avez accordé votre amitié; c'eſt tout dire.

Ne vous fâchez pas, Monſieur, que la tabatiere ne ſoit pas d'une matiere plus diſtinguée. La peinture de votre hiſtoire qui eſt deſſus, eſt ce qu'il y a de plus précieux pour moi, & ſurpaſſe tous les gros diamans du Mogol. Hélas! mon aimable Philoſophe j'en vois tant tous les jours. Mais ils ne me tentent point; au lieu qu'une ligne de votre part me fait ſauter de joie plus haut qu'une cigale. Vous avez grande raiſon de vous étonner de ceux, qui ſont allés ſervir chez les ennemis du nom chrétien contre nous; mais ne craignez rien, nos gros bataillons ſont en état d'inſpirer de la terreur. Témoin les avantages que nous avons déjà remportés quoique à la petite guerre. Le Prince vous en dira les détails & pour mieux vous en prouver la réalité, je vous enverrai avec M. Julinez les premieres marques du butin, que les Ruſſes ont fait ſur les

Tartares & qui consistent dans une touloupe. (*) Puisse la douceur de son velu garantir mon cher ami des frimats de l'hiver & contre tous les zéphirs du Nord.

L'estampe du vaillant Paoli, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, a passé tout de suite de mes mains entre celles de notre auguste Souveraine. Elle a ordonné de l'encadrer & de le mettre dans son cabinet. Vous voyez qu'elle n'en fait pas moins de cas que vous & moi. Je ne manquerai pas de lire le Papillotage au premier jour. J'ai pensé, qu'il est dans le goût de la Princesse de Babilone, que j'ai lue il y a quelque temps. J'attends Mad. Beauchamp avec impatience, mais je crois qu'elle fera quelque séjour à Berlin.

Mon bienfaiteur a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir. Soyez persuadé qu'il vous estime autant que moi. Pardonnez l'étourderie & la vivacité de votre Bibi, si chaque fois que je vous écris il n'y a rien de sa part, mais il ne pense pas moins à vous. Adieu, dussé-je être la Sultane favorite, je ne cesserai jamais d'être votre très-dévouée amie & servante &c.

Anastasie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 20. Février 1769.

(*) Fourrure de moutons d'Astracan.

LETTRE LII.

AIMABLE BIBI,

UN ſonge affreux a troublé mon ſommeil. J'ai rêvé qu'en nouvelle Roxelane vous étiez aſſiſe à côté du Sultan, & ſur le même ſopha; qu'une troupe de Tartares, ayant raflé tous vos blondins, & moi avec eux, ils nous avoient conduits à vos pieds pour y apprendre notre ſort; que là, tandis que nous étions occupés à implorer votre miſéricorde, & à baiſer vos brillantes babouches, & les franges de votre doliman, le Sultan, par bonté d'ame, avoit ordonné au grand Kislar-Aga de nous rendre propres au ſervice du ſerrail, que, pour nous dédommager de la perte que nous allions faire, vous aviez cru qu'il ſuffiſoit de diſtribuer à chacun de nous une aſſez bonne doſe du précieux baume de la Meque; que là-deſſus tous les blondins, ne trouvant pas leur compte dans cet équivalent, avoient pouſſé des cris que l'on entendoit d'une lieue. Ces cris, quoiqu'en ſonge, m'ont paru ſi lamentables & ſi perçants que je me ſuis éveillé en ſurſaut, non ſans bénir le ciel de me trouver encore comme j'étois avant que de m'endormir.

Pour ſurcroît de bonheur, M. Milowski eſt venu m'apporter votre lettre du 17. Janvier, qui m'a entiérement raſſuré touchant la criſe où vous m'avez longtemps laiſſé au ſujet des funeſtes effets de la petite vérole. J'ai été pénétré de la joie la plus vive, en

apprenant que ce qui m'eſt le plus ſacré dans votre climat étoit préſervé de ces funeſtes éroſions, qui ne ſont que trop ſouvent l'écueil de la beauté juſques ſur le trône même. Auſſi n'ai-je rien oublié pour m'en réjouir &, quoiqu'au lieu de vos quatre carêmes, nous n'en ayons qu'un ſeul, aſſez mal obſervé, je l'ai tellement bruſqué en vin de champagne & en mets exquis, que j'ai même oublié que le faiſan dont je me ſuis régalé, n'étoit ni une carpe, ni un brochet. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'après une auſſi grande violation de la loi ſacerdotale, la nature n'en a pas ſouffert le moindre dérangement, & que les étoiles du ciel, au lieu de pâlir, & de tomber en défaillance à l'aſpect d'une telle infraction, ſont reſtées à leur place, tout auſſi lucides qu'elles l'étoient auparavant. Il eſt vrai que j'ignore ce qui arrivera lorſqu'on me ſervira le chapon de Styrie & la bouteille de Bourgogne que j'ai fait préparer en réjouiſſance de ce que vous n'avez rien à craindre d'un fléau qui feroit trembler les anges s'ils étoient de votre ſexe.

Vous croyez donc, ma Belle, que parce que vous n'êtes pas encore au ſerrail vous éviterez d'y avoir une retraite? Détrompez-vous: on prétend que le Muphti a juré par la prolixité de ſa barbe, & par l'amplitude de ſon turban, que la guerre ne finiroit que quand le Sultan ſeroit le Seigneur & le maître abſolu de tous vos attraits, & qu'il vous auroit proclamé Roxelane II. du nom. Mais, dites moi, ma chere Bibi, avez-vous toutes les qualités requiſes pour jouer un ſi grand rôle? Il eſt vrai que votre humeur

quadre aſſez avec la ſienne, que vous la ſurpaſſez en coquetterie de corps & d'eſprit, & que vous n'êtes pas moins vive & ſémillante que cette belle l'a été. Mais ce n'eſt pas aſſez. Nous autres hommes nous ſommes eſſentiels, nous ne viſons qu'aux qualités ſolides, voyez-vous? Examinez-vous bien, car ſi la nature ne vous a pas fait naître avec un petit nez retrouſſé, & avec des yeux bleus, j'oſe vous prédire que vous ne parviendrez jamais à ébranler les loix fondamentales de l'empire Ottoman, ni à donner la volée à quatre ou cinq cents rivales, comme a fait la premiere Roxelane. Tâchez donc, avant tout, d'avoir le nez retrouſſé & les yeux bleus. Enſuite commandez hardiment au Sultan & comptez que vous ſerez obéie plus promptement que ſi vous étiez la raiſon en perſonne. Car enfin le Sultan n'eſt qu'un homme &, ce qui eſt de pis, élevé par ceux qui ne le ſont qu'à demi.

Eſt-il donc vrai que l'auguſte Thémis, l'aiguille à la main, ſe plaît encore à être l'émule de Minerve dans l'art de peindre les tréſors de Flore & de Pomone, malgré les orages & les tempêtes que la jalouſie & les noirceurs de l'intrigue forment autour d'elle? Puiſſe-t'elle les diſſiper auſſi aiſément que la lumiere diſſipe les ténebres! Cependant s'il arrive que le calme ſe rétabliſſe ſans aucun avantage de la Ruſſie ſur la mer Euxine, j'en ſerai ſenſiblement affligé. Je ſerai enchanté de voir enfin cette mer ſortir de l'inutilité où la barbarie la retient depuis que le commerce des Génois y a été aboli. Je ſens aſſez ce que la ſourcilleuſe poli-

tique pourroit m'objećter à ce ſujet, mais comme les axiomes de ſon altier pédantiſme, & les loix de l'humanité ſont preſque toujours en divorce, & que je la ſais irréformable dans ſa duplicité, j'aurois tort d'être docile à ſes prétendus oracles, ſur-tout dans le ſiecle fauſſement poli où nous ſommes.

J'apprends que la puiſſante Autocratrice a ſupprimé les ravages que la calomnie & la délation ont exercées ci-devant dans ſon empire. La mémoire d'un auſſi grand bienfait doit être gravée, non-ſeulement ſur le bronze & ſur le marbre, mais auſſi dans tous les cœurs de ſes ſujets.

S'il eſt vrai que cette mere de la patrie ait fixé des récompenſes pour ceux qui réuſſiront le mieux à traduire en langue ruſſe tous les auteurs grecs & latins que la docte antiquité nous a tranſmis, ce ne peut être que le ciel qui lui a inſpiré ce projet comme le plus propre à détruire l'ignorance & la ſuperſtition. Vivement perſuadé que la Grece ne ceſſera jamais d'être eſclave ſi tôt ou tard la Ruſſie ne briſe ſes fers, je ſouhaiterois que cette noble région, jadis le théâtre de l'héroiſme & des talens, lui ſoit intimement connue. Elle le ſera ſans doute ſi ſa deſcription par Pauſanias vient à être auſſi fidélement traduite en langue ruſſe qu'elle l'eſt en françois par le ſavant Abbé Gedoyn. Homere, Héſiode, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denis d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile, Dion Caſſius, Hérodien, Plutarque, Strabon &c. Horace, Virgile, Ovide, Tite-Live, Ciceron, Tacite, Suétone, les deux Pline, Quinte-Curce, Velleius Paterculus,

Ammien Marcellin &c. vrais tréſors de vérités & de raviſſantes fictions, intéreſſent infiniment plus le cœur & l'eſprit que tout ce qu'ont écrit les docteurs de Salamanque & de Coïmbre. Ce que je vous dis là ne ſont pas des chanſons. Adieu, ma belle Bibi, je n'en puis plus de la main & des yeux. A nous revoir au ſerrail pour y endormir le Sultan avec les mille & un jour & les mille & une nuit.

L'ancien berger d'Auſtraſie.

Vienne le 25. Février 1769.

P.-S. Savez-vous, ma Belle, que toute l'égliſe catholique Romaine eſt entrée en deuil pour la mort de notre ſaint pere le Pape? On prétend que ſon ſucceſſeur ſera oblige d'abréger le carême, & de diſſoudre certaine Société, compoſée, dit-on, de 22,588. individus que l'on regarde comme l'élixir & la quinteſſence du genre humain en fait de rafinement ſpirituel & de prudence législative & économique? Savez-vous auſſi qu'avant que de lire les Lettres provinciales, il m'eſt arrivé une fois de dire à feu mon auguſte maître que ſi j'étois le Sultan, & que le Général des Jéſuites fût mon grand viſir, bientôt l'Europe & l'Aſie ne ſeroient plus que la moitié de mon domaine? J'étois jeune alors, & mes chimeres participoient à la vivacité de mon tempérament. L'âge & la raiſon m'ont détrompé cependant:

Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un ſûr remede;
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide
C'eſt tout l'effet qu'elle produit.

Voilà ce qu'a dit autrefois la très-aimable & ſpirituelle Me. Deshoulieres. Il faut que cela ſoit vrai, car les Bibis ne mentent jamais que quand elles diſent le contraire de ce qu'elles penſent. Adieu, ma Belle, mandez-moi l'arrivée de Me. Beauchamp, & votre départ pour Stamboul. Le Danube me conduira à votre rencontre.

LETTRE LIII.

Réponſe.

Un courier part inopinément; je n'ai pas voulu le laiſſer partir ſans vous donner de mes nouvelles, & vous dire en même temps, que votre lettre du 10. de Février me fait voir que vous êtes bien incrédule. Pourquoi cela, s'il vous plait? d'où viennent ces doutes? Ce qui vous a été envoyé de ma part n'eſt pas, dites-vous, pour un homme comme vous. Seroit-ce pour le Grand-Turc? Non, non. Ces Seigneurs ne ſavent ce qu'ils diſent. C'eſt pour vous, Monſieur, & non pour eux. Mes envois ſont de toute beauté, dites-vous, mon cher Philoſophe, tant mieux. Selon moi, je ne ſaurois aſſez trouver du beau & du bon qui ſoit digne de vous.

Je vous prie de m'expliquer ce que vous entendez par les huit ou neuf eſtampes des maiſons Impériales que vous deſirez, & qu'un adroit & hardi voleur vous a enlevées. Je me ſouviens vous avoir envoyé par deux repriſes les vues & plans de Pétersbourg

avec ſes environs gravés; comme il n'y en a point d'autres, j'ai fait deſſiner exprès pour vous les châteaux, ou les maiſons de plaiſance, dont vous m'accuſez la réception, & qui ſelon vos lettres vous embarraſſent tant. Oui, Monſieur, puiſque vous le voulez voilà l'atteſtat: „ J'atteſte que la ſuite métallique en „ argent des Empereurs & Impératrices de Ruſſie, „ que j'ai envoyée à mon bon ami Monſieur Duval, „ ancien berger d'Auſtraſie, de même que les plans „ manuſcripts des maiſons Impériales de Czarsko-zelo „ & de Péterhoff ſont pour lui & à lui, & qu'il „ peut en diſpoſer comme il jugera à propos. Fait à „ St. Pétersbourg — "

Je vous ai dit dans ma derniere, que M. Julinez vous remettra de ma part une peliſſe noire. Il ſe trouve que c'eſt un autre courier qui vous l'apportera; très-charmé d'avoir prévenu vos deſirs. Votre Bibi vous l'avoit deſtinée, avant que vous ne l'euſſiez demandée par votre derniere. Je réitere les mêmes ſouhaits, qu'elle vous garantiſſe de tout frimat & des zéphirs du Nord.

Sitôt que les réglements de la communauté des Demoiſelles nobles & roturieres ſortiront de la preſſe, vous les aurez par la premiere occaſion. Je ſuis fâché, mais ils ſont en ruſſe. Tous ceux qui ont vu le couvent de St. Cyr, & d'autres établiſſements ſemblables, diſent que le nôtre les ſurpaſſe, & qu'il n'y a point de comparaiſon à faire. M. Julinez a tout vu; je l'ai fait mener par tout. Je vous deſtine encore les deſſins de ce beau bâtiment, comme auſſi celui de l'Académie

des arts, deux monuments dignes de la Souveraine, qui nous gouverne. Tout cela ſe fait par les ſoins & travaux de mon bienfaiteur, qui eſt infatigable. Vous avez déjà le plan de la maiſon des enfans trouvés, gravé dans le livre du réglement que je vous ai envoyé. Cet établiſſement ſurpaſſe encore les autres. Adieu, mon cher Philoſophe, aimez autant votre Bibi qu'elle vous eſtime, & portez vous bien. Voilà les ſouhaits de celle qui ne ceſſera jamais d'être &c.

Anaſtaſie Socoloff.

St. Pétersbourg ce 27. Février 1769.

P. S. Bientôt vous recevrez de moi des choſes, qui ſont bien plus curieuſes pour vous, que tout ce que je vous ai envoyé; vous y trouverez des entrepriſes hardies & uniques, dont l'hiſtoire depuis Auguſte ne nous a pas fourni d'exemple. Adieu, je ſuis preſſée; le courier part.

Autre P. S. Le courier ne part que demain; j'accomplis ma promeſſe. Vous trouverez ci-joint le deſſin & la coupe d'une pierre énorme, qui doit ſervir de piédeſtal à la ſtatue équeſtre de Pierre le Grand. Admirez l'entrepriſe hardie, pour ne pas dire téméraire, de M. le Général de vouloir lever une telle maſſe, la tranſporter juſqu'à huit verſtes & demie par terre, franchir hauteurs, eaux, marais & terres bourbeuſes, pour après l'embarquer, monter des rivieres juſqu'à la grande Newa & de-là après l'avoir deſcendue de la barque, la tranſporter jusqu'à ſa deſtination.

Quoique je n'y entende rien, j'y ai été comme les autres, c'eſt-à-dire la cour & la ville, pour la voir. Je l'ai vue élevée de quatre pieds de ſon lit. Je vous envoie un morceau brut de la pierre, & un livre où ſon hiſtoire eſt décrite, & qui vous ſervira de ſurpapier.

LETTRE LIV.

MA CHERE BIBI,

SI vous êtes ſurpriſe que la lettre ci-jointe ſoit ſi tardive c'eſt que j'ai long-temps héſité de la confier à la poſte, eſpérant toujours qu'il ſe préſenteroit une occaſion plus favorable de vous la faire tenir. Dans cet entretemps des nouvelles publiques nous ont affirmé la deſtruction de 30 mille Ruſſes, le ſaccagement de toute la nouvelle Ruſſie par le Chan des Tartares, & la captivité de 15 à 20 mille habitants de cette déplorable colonie. Ce déſaſtre m'a tellement conſterné que, par découragement, j'ai jetté là ma lettre, & que je n'y ai plus penſé qu'en recevant la vôtre du 20. Février que M. Milowski m'a apportée, & à laquelle je ne répondrai que quand la défaillance où je ſuis tombé ſera anéantie par de meilleures nouvelles. Pour comble de diſgrace, voilà mon bon ami qui vient de partir pour l'Italie. Je ne le reverrai plus cet homme auquel j'ai tant d'obligations, & ſans lequel les livres, les plans & les médailles dont vous m'avez gratifié, m'auroient été inintelligibles.

Pour achever la désolation du triste berger d'Austrasie, il ne s'agit plus que le tendre coup de bec que j'ai donné à Me. Beauchamp pour ma chere Bibi, ne puisse lui être rendu avant son départ pour le serrail. J'en serois au désespoir, car Dieu sait si dans l'horrible séjour de la jalousie, il m'arrivera jamais de trouver l'occasion de m'acquitter des hommages, & de la vive reconnoissance que je dois à la très-aimable Sultane Anastasie.

Vienne le 4. Avril 1769.

P. S. Je frémis en apprenant que l'adorable Mad. de Schouwalow, que j'ai vue au cabinet impérial, pendant trois heures, ne vit plus. Ne seroit-ce point vos quatre carêmes qui auroient occasionné son trépas? Si cela est, je déteste celui qui les a inventés, & je le mets au nombre des plus grands ennemis de l'humanité. Vous me dites que, si nous étions des Rois, quelques-uns de ces carêmes pourroient être congédiés, mais je n'en crois rien. La puissance des Rois ne s'étend que sur les corps, au lieu que celle des prêtres regne sur les ames, & particuliérement sur celles des sots dont le nombre est infini. Si l'église Grecque, à l'exemple de l'église Latine, fait des prieres pour les voyageurs, notre Empereur y participera. Je le crois actuellement à Naples où il verra de près le fauxbourg des enfers, c'est-à-dire, le formidable Vésuve, dans les entrailles duquel j'osai descendre en 1742. Savez-vous qu'à Rome notre Monarque a été admis au conclave l'épée au côté, de même que

ſon frere le Grand-Duc de Toſcane, mais ſeul & ſans épée. Que Salomon vienne encore nous dire qu'il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil! Nous aurons de quoi lui répondre. Adieu, je perſiſterai toute ma vie d'être le très-humble ſauvage de ma Bibi.

Fin du premier Volume.



L'hermitage de la Rochette.

De l'Imprimerie de J. J. THOURNEYSEN fils, à Basle.

